Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Criminologue et écrivaine québécoise d'origine polonaise

(1967)

RUE SHERBROOKE OUEST

Roman

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,

Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Ottawa : Le Cercle du livre de France, 1967, 188 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, époux de l'auteure, nous a accordé le 19 septembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement toutes les œuvres (en criminologie et en littérature) de sa défunte épouse.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 26 mai 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

De la même auteur

chez le même éditeur.

Survivre, 1964

chez d'autres éditeurs :

Voyages en Pologne, 1962

Les solitudes humaines (nouvelles), 1963

Fuir, 1963

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

RUE SHERBROOKE OUEST. Roman.

Ottawa : Le Cercle du livre de France, 1967, 188 pp.

Table des matières

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)
[Chapitre VIII](#)

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre I

[Retour à la table des matières](#)

Tout d'abord ce ne sont que des crampes légères et à peine perceptibles. Il me suffit de bouger, de transporter mon poids d'un pied à l'autre et cela passe. Mais, petit à petit, la douleur se fait plus lancinante. Mon genou gauche flanche. Je sens que je risque de ne plus pouvoir me tenir debout. Qu'il faut absolument que je me déplace ne serait-ce qu'un peu...

Pourtant je continue à me tenir droit, les bras collés contre mon corps. J'éprouve même un certain plaisir à souffrir ainsi. Car souffrir, c'est être différent. C'est ne pas s'identifier avec tous ces hommes, vêtus de pantalons noirs et de vestes blanches, qui, comme moi, attendent le bon plaisir des clients.

Oui, je suis différent parce que j'ai reçu une balle dans le genou gauche. Parce que moi, j'ai mal.

Du coin de l'œil, je vois le mur gris qui se dresse en face. En haut, la grande horloge. Les aiguilles viennent d'avancer d'une seconde. Il est très exactement cinq heures. Il me reste encore trois heures. Ensuite ça sera fini. Je pourrai partir. Redevenir fibre.

Pour aller où ?

Non. Il vaut mieux penser à autre chose. C'est là une façon de me distinguer deux. Moi, je peux me réfugier dans mes souvenirs. J'en ai une réserve pleine...

Dans la grande salle les tables vides couvertes de nappes à carreaux ressemblent à des taches de sang. Pourquoi dit-on que le rouge est gai ? C'est faux. Il est sinistre. Il est le présage de la mort. Rouge, noir, rouge...

« Al entrata del inferno », la « Divine Comédie », Dante et la rue balayée par le vent. Je marche à côté de Gland et je répète docilement les vers. Il aime l'Italien et comme il le connaît mal il exagère. Tantôt il met l'accent au début d'un mot, tantôt, au contraire, il le place à la fin. C'est amusant.

« Pe me si va ne eterno dolore, per me si va nel traduta gente »...

Gland. . . Il m'est soudain cher cet homme que j'ai détesté. Je lui suis reconnaissant de m'avoir appris un tas de phrases inutiles auxquelles je m'accroche maintenant pour échapper au réel. Où est-il ? Mort comme les autres ? Tous les autres...

Mon genou gauche plie. Je m'appuie contre le mur. La salle se met à tourner. Je fais un effort. J'essaie de marcher. Le lavabo n'est pas loin. Pas le lavabo des clients, mais celui qui nous est réservé, à nous, les garçons de table.

La chaleur et la puanteur me saisissent à la gorge. Je ferme la porte. Je me laisse tomber sur le siège. C'est étroit, exigü et sale. Ici, pas d'air conditionné. Pas de lumière fluorescente. juste une ampoule accrochée au-dessus de ma tête. Enfin seul ! Personne ne m'observe. Je ne risque de rencontrer aucun regard et je peux m'asseoir. Je sors de ma poche une cigarette, je l'allume et j'aspire la fumée. La puanteur devient moins forte. Je ferme les yeux. Je suis bien. Sous mes paupières, étroitement serrées, il y a l'image de la grande place. Autour, des

baraques en bois. Le camp. La belle époque. L'attente. L'espoir. Les colis de la Croix-Rouge et les cigarettes américaines. Le sourire d'André, le Père Robert et ses Mains qui tremblent.

— Tu verras. Un jour nous serons libres., Libre !

— À quoi bon mon Père ? Pour devenir garçon de table ? Quelle farce !

On frappe à la porte. Je me redresse et j'éteins ma cigarette.

— T'en a pour longtemps encore ? Ça fait dix minutes que tu as quitté le plancher.

Le plancher ; drôle d'expression. C'est un peu comme au théâtre. J'ouvre. Il est là, devant moi. Il est petit, laid et il sue à grosses gouttes. De toute évidence monsieur Papalugos est de mauvaise humeur.

— Si tu continues comme ça, j'aime mieux te dire...

— Oui monsieur. Tout de suite monsieur...

Je hais l'intonation de ma voix. Elle est larmoyante et humble. Je n'y peux rien. L'angoisse est en moi. La garce ! Je voudrais arracher le veston blanc et le lancer à la figure du patron, mais je sais que je n'oserai jamais. Je suis un lâche. J'ai peur. Dehors, il y a la rue. La rue Sainte-Catherine. Les vitrines. Les gens qui marchent. La laideur. La faim. La crainte irraisonnée du vide. Je ne sais pas vivre en marge d'un cadre. J'ai besoin de savoir que je travaille. Que je dois me présenter à heure fixe, à un endroit précis. Puis y rester. Puis recommencer encore, jour après jour. Puis recevoir un chèque. Le changer dans une banque. Payer le loyer. Être le petit rouage semblable aux autres.

Papalugos me donne tout ça et plus encore. Il me protège contre moi-même. À quoi bon le détester ? Il est si risible avec ses bajoues

flasques et son gros ventre. Il est petit, alors pour paraître plus important il habille son visage d'une expression de vanité triomphante.

Tenez, semble-t-il dire à l'univers, j'ai réussi moi. J'ai de l'argent. J'ai un restaurant. Je suis patron ! Mon restaurant c'est le meilleur établissement de la ville. Tous les touristes américains viennent ici. Cuisine française. Prix américains. Atmosphère de luxe. Les steaks pèsent une livre et plus. Je suis honnête. Ils en ont pour leur argent. Alors je me crève à la tâche. Le personnel... Ah, le personnel ! Quelle bande de fainéants. Il faut toujours les surveiller. Être partout. Pourtant, si j'avais travaillé de la sorte, je ne serais pas ce que je suis.

Je retourne dans la salle avec Papalugos sur mes talons. Je sens son souffle sur ma nuque. J'ai honte. Honte de ma veulerie. Je pourrais me révolter. Partir. Mais il faudrait recommencer à chercher. Passer des heures à lire les petites annonces dans la « Presse ». Passer des jours à m'humilier.

— Expérience ? Do you have any experience ?

— Non. Je n'ai pas d'expérience. En rien. Sauf en l'art de faire la guerre. Ah, oui. J'ai aussi terminé deux années de droit.

— Où ?

— Là-bas. De l'autre bord. Dans un autre monde.

— Ça ne compte pas. Il faut avoir de l'expérience. Expérience, vous comprenez ?

Eh oui. J'ai compris. J'ai compris même très vite. Dans la vitrine du restaurant « Délices du Québec », il y avait une annonce : Garçon de table demandé.

Je suis entré. J'ai raconté au Grec que j'ai travaillé deux ans comme garçon au « Café de la Paix », à Paris. Il m'a engagé tout de suite. Il m'a ordonné de monter. Là-haut, au premier étage, on m'a donné un pantalon noir et un veston blanc. Mon uniforme. J'en ai porté d'autres. Celui d'un soldat allemand mort. Celui, rayé, de prisonnier. Aucun n'était aussi affreux. Aussi définitif.

Les pas résonnent. dans la grande salle. C'est un couple suivi de deux enfants. Pourvu qu'ils prennent la table numéro deux ; la mienne. Je concentre toute ma volonté sur cette idée. S'ils prennent la table deux je suis sauvé. Je vais cesser d'avoir mal. Je vais cesser de penser. Je pourrai aller à la cuisine. Transporter les plats. Me sentir utile.

Ils passent tout près de moi. Ils s'arrêtent. Ils hésitent. Steve, le cousin de Papalugos, le maître d'hôtel, n'est pas là. Ils peuvent choisir à leur guise. J'ai de la chance. Ils s'installent à la table numéro deux. Ma table. Un autre garçon se précipite. Il s'appelle Jean. Il est vieux.

Il connaît le métier. Il a flairé un gros pourboire et il tient à profiter de l'aubaine. Je lui dis très bas.

— Va-t-en. C'est mon tour.

Jean recule. J'ai gagné.

Le couple parle anglais. Je les comprends à peine. Pour faire bonne impression, je sors mon bloc de ma poche et je me plante à côté de la dame. C'est une grande blonde au visage fatigué. Une Américaine sans doute. Lui, au contraire, est jeune. Jeune d'une façon presque indécente, comme seuls les Américains savent l'être. À les regarder, on a l'impression qu'ils n'ont jamais souffert. Que la vie est une partie de plaisir, où on joue le rôle du bébé-adulte. Les deux enfants s'agitent sur leurs chaises. Le garçon tire la nappe. La fille se balance et tombe à la renverse. Je me penche. Je la relève. Je redresse la chaise.

— Please, my dear...

La femme réfléchit. Elle lit le menu et elle ignore ma présence. L'homme essuie les mains de la petite avec son mouchoir à monogramme imprimé à la machine. Il est touchant et stupide à la fois. Tout ceci dure une éternité. La femme dit quelque chose que je ne parviens pas à saisir.

— French, rit l'homme. Ici. . .

De son doigt il me montre sur la carte ce qu'ils veulent. Les lettres sautent devant mes yeux. Son doigt est court. Il est couvert de poils noirs qui poussent par petites touffes, comme des verrues...

Il fait chaud à la cuisine. Une vapeur grisâtre cache les contours. L'odeur de graisse rance flotte dans l'air. Je donne ma commande. Le cuisinier ne comprend pas, Il est Ukrainien. Je répète. Un autre s'approche. Ils discutent, ils consultent le menu, ils gesticulent... Enfin ! Ça a l'air d'aller.

Dans la cage placée près de la porte battante, la caissière me sourit. Je lui donne ma feuille. Elle se penche et se met à compter. Une autre image se superpose à la sienne. Il y a si longtemps pourtant...

C'était avant la guerre. J'avais de l'argent dans ma poche. Je venais de le recevoir. Mon père aimait parfois m'éblouir ainsi. Me tendre un billet et me dire : va, achète ce qui te fera plaisir. Cela lui donnait bonne conscience. Il était très occupé mon père et ne remarquait pas souvent ma présence, alors, de temps en temps, il achetait mon affection. C'était justement un de ces jours fastes. Il faisait beau. Les vacances approchaient. Mademoiselle Sophie, ma gouvernante, était de bonne humeur. Nous sommes entrés dans une pâtisserie. La caissière était jeune. Nous avons mangé beaucoup de gâteaux et elle nous a observés avec envie. Puis, nous sommes allés payer. J'ai donné mon billet. Elle a voulu se montrer gentille. Elle me parla et me rendit la

monnaie sans trop y faire attention. Une fois dehors, j'ai compté ; j'avais deux fois trop d'argent. La caissière s'était trompée.

— Laisse, me conseilla mademoiselle Sophie. Elle gagne assez. Elle s'arrangera. Achète-moi plutôt des bas. J'en ai besoin.

Ce souvenir insignifiant me pèse comme un remords. Je n'ai pas retrouvé la jeune caissière quand je suis retourné à la pâtisserie. Elle n'était plus là. Aurait-elle perdu sa place à cause de moi ? — C'est curieux, comme on fait du mal sans même s'en apercevoir. Comme ça. En passant. Par mégarde.

— Aïe, l'étrange, dépêche-toi ! C'est prêt.

Il est lourd, le grand plateau. Je joue à l'équilibriste. D'un coup de pied j'ouvre le battant de la porte. La fraîcheur de la salle, les tables rouges, mes clients... Je fais des gestes simples. Je pose les assiettes. J'attache la serviette sous le menton de la petite fille. Je suis heureux.

— Le travail, c'est la plus grande bénédiction que Dieu a donné à l'homme, disait le père Robert.

Nous crûmes que c'était une boutade. Père Robert avait de ces moments où, saisi de doutes, il se croyait trop laïc. Trop proche de nous. Alors, il prenait un ton sévère et nous lançait à la tête des vérités usées. Des lieux communs et des sentences. C'était sa façon de revêtir la soutane qu'il ne pouvait plus porter. De retrouver sa fonction de prêtre. Parfois, cela paraissait drôle. Parfois, étrange.

Un soir, sur la barricade, le Père Robert qui visait bien, tua un officier allemand. On le vit distinctement vaciller, puis tomber.

— Dieu merci, soupira le Père Robert en rangeant son revolver. Un de moins.

Mais le soir même, il nous parla de l'amour du prochain. Ce n'était pas de l'hypocrisie. C'était une sorte d'auto-défense.

En déplaçant mes assiettes je ne pense pas à ce Père Robert des barricades, mais à l'autre. À celui qui disait : le travail, c'est l'oubli. C'est l'évasion. C'est le refuge. C'est le contraire du néant et de la mort.

L'Américaine m'explique quelque chose. Ses lèvres s'écartent à peine. Les mots sont inaudibles.

— Voyons, ma douce, intervient l'homme. Il ne comprend pas l'anglais. Ça doit être un Canadien français. Ils travaillent tous comme domestiques.

J'ai envie de renverser la soupe sur son pantalon blanc. Le liquide est brunâtre, marqué de larmes de graisse. Cela ferait une belle tache. Soudain je me sens Canadien français. Moi, qui ne suis dans ce pays que depuis cent vingt jours. La haine, la vieille compagne de mon enfance, est à nouveau là. L'Américain porte un uniforme. L'uniforme d'un officier allemand. C'est tellement saisissant que je crois l'entendre hurler :

— Race d'esclaves. Race de bâtards. Nous allons vous détruire tous. Tu m'entends ! Tous !

Une cuillère tombe par terre. C'est le petit garçon qui, pour tromper son ennui, s'amuse. Je ramasse la cuillère. Le sang me monte à la tête. Sous la table, il y a la chaussure blanche de l'homme. L'élégance du parvenu. La haine s'estompe. Il ne reste plus que le mépris.

J'emporte les assiettes sales. Des grains de caviar font de petits cercles sur la porcelaine. Le caviar est faux. Tout est faux. Tout n'est que de l'imitation. Il n'est pas bon de prendre au sérieux l'imitation. Je suis devenu trop susceptible. Trop tendu. Je suis trop seul et trop re-

plié sur moi-même. Il faut que cela change. Sinon, je vais devenir fou. Ce soir, en sortant, je vais trouver une femme. N'importe laquelle. J'irai coucher chez elle. Je vais sentir la chaleur d'un autre corps. Je vais faire l'amour. Je vais rayer le passé ; le mâter.

Il faut fermer la boîte de Pandore. Il faut empêcher le souvenir de tout envahir et de marquer chacun de mes instants. Mais c'est trop frais encore. Trop proche. Ou peut-être, c'est une façon de se défendre contre la honte. Qui sait ? En dehors du souvenir je n'ai rien d'autre à quoi m'accrocher. Je n'ai plus d'espoir. Je suis garçon de table. C'est mon seul moyen de gagner de l'argent et c'est abominable en soi parce que c'est une défaite. L'échec de tout un univers dans lequel je croyais.

Il y a eu la guerre, l'insurrection, le camp et le retour. Ces cinq années, plus affreuses, plus horribles, que la guerre elle-même. Je suis au Canada, pays de cocagne. Je veux oublier. Je recommence à neuf.

Pourquoi ? À quoi bon ? Pour qui ? — Pour me prouver, à moi-même que celui qui n'a pas su mourir peut apprendre à vivre. Et puis, il me faut de l'argent. Il faut que je puisse les aider tous. Marie Solin, Jérôme et les autres.

Le repas touche à sa fin. J'ai chaud. Je transpire. Sur la desserte, les plateaux s'entassent. Le couple d'Américains sirote le café. La petite fille et le petit garçon jouent à cache-cache autour des tables.

Le vieux Jean a failli tomber. Nos regards se croisent. Je ne peux l'entendre de ma place, mais je sais qu'il jure et j'ai envie d'en faire autant. Un lien de solidarité se tisse entre nous deux. Je ne suis plus « l'étrange », je suis un copain qui trime comme lui. Les prolétaires de tous les pays unissez-vous ! J'appartiens à la classe des garçons de table. Mais y a-t-il seulement des classes dans ce pays, ou plus simplement des gangs ? Peu importe ! Pourvu qu'on soit accepté. Qu'on cesse d'être traité comme une sorte de phénomène qu'on aborde avec méfiance parce qu'on ne le comprend pas.

— Tes drôle, ma dit Jean le premier jour. Et dans sa bouche, dans son esprit, cela ressemblait à un blâme.

Je ne suis pas drôle comme un clown qui fait rire, mais comme une chenille qui porterait la carapace d'une tortue. Drôle, comme une sorte de monstre que la nature aurait fabriqué en dehors des règles établies. Je n'entre pas dans les catégories et dans les normes.

— Toi, mon vieux, tu seras un déclassé de la pire espèce, disait Gland. Tu n'auras même pas la fierté de tes origines. Tu te retrouveras entre les deux zones. Je suis le seul à pouvoir te sauver. Je vais faire de toi le plus grand acteur de tous les temps. Tu vas jouer mes pièces. Tu seras célèbre.

Pauvre Gland. Ses pièces... La manie de grandeur est un vice. Car était-ce vraiment la peine d'avoir froid, d'avoir faim et de passer pour un lâche pour décrire les affres et les souffrances de Néron ? Pour créer une pièce qui ne sera jamais jouée et que nul ne lira ?

Ils ont terminé. Au dernier moment le petit garçon a renversé un verre de lait. L'homme me met un dollar dans la main. Je glisse le billet dans ma poche. Je devrais être content. C'est une aubaine. J'ai envie pourtant de lancer ce dollar par terre et de le piétiner. Demain, c'est ma journée libre. J'irai dans les usines et je vais raconter n'importe quoi. Je vais déclarer, par exemple, que je suis soudeur. Deux ans d'expérience. Ça ne doit pas être si difficile que ça. Curieux pays quand même. Ici, on ne demande rien. Ni papiers, ni certificats, ni acte de naissance. Il suffit de savoir mentir. Autant en profiter. À l'usine il n'y aura pas de pourboires. Ça sera toujours plus supportable et je vais même gagner plus. Il faut essayer.

La femme que je suis en train de servir m'observe avec insistance. C'est presque pénible de sentir constamment sa présence dans mon

dos. Elle a dû être jolie autrefois. Elle est très mince, très élégante et je lui suis reconnaissant parce qu'elle parle français.

— Je voudrais un autre verre de gin.

— Oui madame. Je vais vous envoyer le barman.

— Attendez un instant. Dites-moi, vous n'êtes pas d'ici ?

Je la regarde dans les yeux et je lui réponds que je viens de Québec. Je ne lui reconnais pas le droit de me traiter comme un être humain. Je suis garçon de table, et elle est cliente. En dehors de ça, nous n'avons rien à nous dire. Elle n'a pas le pouvoir de m'arracher mon passé. De me poser des questions. C'est comme si elle me touchait. J'ai horreur qu'on me touche.

— Vous êtes néo-canadien, n'est-ce pas ? Allez. Racontez-moi ça. Vous aurez un bon pourboire.

Je me moque de son pourboire. J'ai besoin de l'humilier à mon tour.

— Vous êtes jolie.

Elle pose son verre d'un geste un peu brusque. Elle n'est pas fâchée. Au contraire. Elle semble contente. Je m'éloigne et je vois qu'elle sort son poudrier et qu'elle examine son visage dans le miroir. Papalugos s'approche. Ça doit être une bonne femme riche, puisque le patron juge à propos de se déranger en personne. Il se penche. Elle me montre d'un mouvement de tête. Va, tu peux toujours l'interroger. Il ne sait pas plus que toi. Il te parlera du « Café de la Paix » et de mon expérience parisienne. Ça fait bien auprès des clients. Tiens, elle m'appelle encore.

— Pourquoi ne pas vouloir me dire que vous êtes Français. J'adore la France. Mon père était Français. Je vais d'ailleurs chaque année à Paris. J'ai besoin de ça pour survivre dans ce trou. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Plus ou moins...

— Comment vous adaptez-vous ici ? Comment supportez-vous nos hivers ?

— Très bien madame. Voulez-vous un dessert ?

— Non. Faites-moi apporter des cigarettes.

Je fais signe à Rita. Elle n'est pas loin, Comme elle a l'air triste, la Rita, dans son déguisement. La femme se tourne vers elle et le ton change. Elle devient désagréable. Blessante même. Tiens, elle me payera ça. J'ai envie de la faire marcher cette bourgeoise. C'est moi qui la surveille maintenant. Elle se lève. Je me précipite. Je lui donne son manteau et je caresse ses cheveux. Sur la nappe il y a une pièce de vingt-cinq sous. Je la ramasse et je la mets dans la main gantée. Elle sursaute.

— Je n'accepte jamais de pourboire d'une jolie femme. Vous permettez.

Elle est trop surprise pour réagir. Je la précède jusqu'à la porte qui donne dans le magasin. Je l'ouvre. Je m'incline.

— Dites-moi, vous n'êtes pas garçon de métier ?

— Ma mère était danseuse étoile et mon père chanteur de charme.

Elle mord à l'hameçon. J'ai envie d'éclater de rire.

— Vous savez qui je suis ?

— Une très belle femme, madame. Cela me suffit. La porte se ferme derrière elle, mais elle se retourne encore avant de quitter le magasin et elle me sourit. Le visage de Rita se reflète dans la surface vitrée.

— Dis donc, t'as du succès. Elle est follement riche la Thérèse Delatour. Elle écrit des séries pour la radio. Tu sais des romans à épisodes. Elle se prend pour une autre. C'est la première fois que je la vois aimable. Normalement c'est pas son genre.

Il est huit heures. Il est temps de m'en aller. Je me dirige vers le vestiaire tout à ma joie d'enlever mon veston blanc. Je croise Papalugos.

— Il y a beaucoup de monde ce soir. Tu restes jusqu'à la fermeture.

Je ne réponds pas. Je n'ai même pas de sursaut de révolte. Je suis fatigué. La cohue se fait de plus en plus dense. Il devient difficile de circuler entre les tables. Les visages se brouillent. On ne les distingue plus. Comme des automates, les hommes en vestes blanches se déplacent de la salle à la cuisine et de la cuisine à la salle.,

Rita, seule, reste dans son coin et attend. Parfois un homme lui fait signe. Elle avance alors, à petits pas mesurés, parce que le plateau chargé de cigarettes est lourd et parce qu'elle doit faire attention pour ne pas accrocher quelqu'un au passage. Avec sa jupe courte, elle ressemble à une poupée. J'aime échanger avec elle un sourire complice. C'est presque un jeu. Il s'agit de ne pas attirer l'attention de Steve, le maître d'hôtel, ou de Papalugos qui, de temps en temps, sort de son bureau et vient faire un tour dans la salle.

Jusqu'à présent Rita m'évitait. Ce soir il y a quelque chose de changé dans son attitude. Quelque chose d'amical et de joyeux pres-

que. Pourtant, elle n'est pas gaie, la Rita. Elle fait son travail, elle évite de se mêler aux garçons de la salle et les vendeuses du magasin semblent ne pas priser sa compagnie. Quand elles montent manger à midi, Rita reste en bas et attend. Elle, elle monte toujours la dernière, quand il n'y a plus personne là-haut. Le patron le tolère et ne dit rien. Moi, quand j'ai tenté le même manège, j'ai eu droit à des remontrances. Je n'ai pas mangé ce jour-là. Je me suis contenté d'un gâteau avalé dans les cabinets. Manger avec mes compagnons de travail est une sorte de supplice raffiné. Chacun me demande à son tour :

— Ça fait longtemps que t'es au pays ? Tu aimes ça ?

Au début, je m'efforçais de répondre. Je disais : c'est un beau pays. Ou encore : il fait très chaud ce matin...

Mais on ne me laissait pas continuer.

— D'où que tu viens ? — T'as de la famille par icitte ?

Les questions succédaient aux questions. Cela devenait lassant. D'ailleurs nul ne semblait curieux de connaître la réponse. Plus simplement, c'était leur façon de se montrer polis. De me manifester le minimum d'intérêt pour pouvoir ensuite parler plus à l'aise de leurs affaires. Et alors je restais en marge. En dehors en quelque sorte. Une seule fois on remarqua ma présence ; ce fut lors d'une quête. Quelqu'un devait se marier et on ramassait l'argent du cadeau. J'ai donné deux dollars et j'eus droit aux remerciements, mais on ne m'invita pas à la noce.

Tout le monde y alla et la semaine suivante on ne parla que de ça au restaurant. Les vendeuses du magasin, elles, n'étaient pas dans le coup. Car il y a une distinction très nette entre les garçons de table, le personnel du magasin et les hommes des cuisines. Les demoiselles en avant, comme on les appelle, reçoivent un salaire plus élevé, mais n'ont pas de pourboires.

— Dès qu'elles en ont l'occasion, elles se marient, prétend le vieux Jean. Ce ne sont pas des professionnelles comme nous autres.

En ce qui concerne les hommes des cuisines, ce sont tous des étrangers qui baragouinent un anglais incompréhensible. Des Néos. C'est là une des raisons pour laquelle on ne sait pas très bien où me situer, moi, qui parle français et qui suis différent d'eux, mais qui reste quand même un Néo... C'est cette difficulté de me classer dans une catégorie bien précise qui crée autour de moi un climat de méfiance.

Le patron, le Grec Papalugos et son cousin Steve et sa fille Georgette, qui vient parfois donner un coup de main, ce sont aussi des Néos. Mais des Néos riches. Avec ça Georgette et Steve parlent l'anglais et leur français est laborieux, sinon inexistant, tandis que Papalugos, lui, connaît bien le français. Il a été, paraît-il, boulanger à Lille, autrefois, quand sa femme vivait encore.

— Seuls les Néos qui ne connaissent pas le français, sont riches, me déclara le vieux Jean. Papalugos c'est une exception.

La salle commence à se vider. Les garçons enlèvent les nappes et les jettent en tas dans la cuisine. Minuit approche. Je calcule la dernière addition et je vais porter l'argent à la caisse. Je suis content. Le temps a passé vite. Si je pouvais être toujours occupé ainsi je finirais peut-être par m'habituer. Je boite un peu, parce que ma jambe gauche me fait très mal, mais je sais qu'il me suffira de m'asseoir quelques instants pour que cela cesse. C'est un drôle de truc. Le sang circule difficilement dans une veine, je ne sais trop laquelle.

— Vous feriez bien de devenir un intellectuel, m'avait dit l'étudiant en médecine qui m'avait soigné. Vous ne pourrez jamais faire un métier de fier-à-bras.

Il avait beaucoup de boutons et il portait des lunettes. Maryse l'avait découvert dans ce bled perdu où nous nous étions retrouvés après avoir traversé la frontière. Maryse ! Ma douce, ma belle Maryse !

Comment oublier, quand on porte des traces du passé jusque dans son corps ? Comment s'arracher aux souvenirs ?

J'enlève ma veste blanche et mon pantalon lustré. J'enfile le costume gris, l'unique que je possède et qui est usé jusqu'à la corde. Je sors dans la rue. L'air sent la fraîcheur de la nuit. C'est incroyable à quel point il peut être léger. La lumière de la vitrine éclaire le trottoir. Je traverse le cercle clair et je me perds dans l'ombre.

Un autobus s'arrête. Je monte. Je m'écrase sur mon siège. L'autobus est presque vide, c'est l'essentiel, peu importe où il va. De toute façon je n'ai pas le courage de revoir la répugnante piaule qui me coûte huit dollars par semaine.

Une annonce éclairée au néon ; « Indian Room ». Je descends.

Le bar est plongé dans la pénombre. Le piano électrique joue une mélodie douceâtre. J'ai soif d'oublier. Dormir ! Si seulement je pouvais dormir ! Quand je rentrerai chez moi, ils viendront tous les uns après les autres : Gland, Maryse, André, Jérôme... Parfois, je les appelle, mais ce soir je veux faire partie du monde des vivants. Je veux croire à la minute présente et boire à l'avenir.

Le gin a un goût âcre. Une femme aux cheveux complètement décolorés rit trop fort. Elle est grosse. Les chairs molles forment une bosse tout en haut de son dos étroitement serré dans un corset. Il me dégoûte cet être humain fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il me dégoûte au point de me donner la nausée.

Elle pivote sur son tabouret. L'homme à côté tripote ses cuisses.

Je ne suis pas assez fatigué pour dormir. Je repousse mon verre vide et j'en commande un autre, puis un autre encore. La fumée des cigarettes monte vers le plafond, les mains moites se croisent sous les tables, les genoux se rejoignent et les femmes rient d'un rire strident.

Je paie et je sors plus lucide que jamais. Je traverse la rue Sainte-Catherine et je monte lentement jusqu'à Sherbrooke. Ici tout est calme. Devant l'hôtel Ritz, le portier en uniforme mâche de la gomme. Ne plus voir personne. Fuir ! — Je continue à marcher tout droit devant moi, puis je tourne à droite. Je bute sur un escalier et je me retrouve enfin dans un autre univers où il n'y a que l'ombre des arbres. C'est un grand parc aux allées sagement tracées. Je quitte le sentier et je m'enfonce dans le sous-bois. Sous mes pieds, les branches mortes craquent, Je m'allonge par terre. Je presse ma joue contre une touffe d'herbe. Il fait frais. Il fait bon. L'odeur de verdure vient vers moi. Là-bas, dans mon pays, la terre est la même qu'ici... Et pourtant c'est différent. C'est cela, sans doute, le nationalisme. Cette incapacité de ressentir les mêmes choses de la même manière... Cette impulsion qui vient du fond de l'être, inexplicable et presque sensuelle.

Au loin un chien aboie. Je ferme les yeux. Une vague angoisse me saisit. Où court-il ce chien ? — La frontière. Je suis à nouveau à la frontière. Maryse et moi, prisonniers de guerre libérés, nous revenons en fraude dans notre propre pays. Les autres, les Français, les Anglais, les Américains,, sont revenus en triomphe, nous nous risquons d'être fusillés par les nôtres. — Un fossé. Une route. L'ombre de la nuit. L'eau de la rivière qui clapote. Nous sommes sauvés. Puis, un léger sifflement. Une balle. Je suis touché au genou. Je me traîne. Maryse m'aide. Ensuite plus rien. Une chambre blanche. L'hôpital. La main de Maryse dans la mienne.

Les images défilent. Les ruines de Vars. Le sinistre charnier de ma ville. Les spectres qui s'agitent dans les mesures. Et dans tout ça, dans ce cimetière de notre passé, des uniformes nouveaux. Les Russes.

— Il faut avoir du courage, Yves. Il faut recommencer.

Jérôme a raison. J'ai accepté de recommencer, mais j'ai échoué, voilà tout.

J'ouvre les yeux. Là-haut dans le ciel, les étoiles brillent. Le souffle du vent agite les feuilles.

C'est Marie Solin, la mère d'André, qui nous hébergea au début. Comme médecin, elle avait droit à un appartement bien à elle. Nous nous inscrivîmes au parti. Nous étions en règle. Jérôme par conviction, moi, par besoin d'agir, nous assistions à toutes les réunions. Maryse, elle, se mourait.

Toute la journée je déblayais les ruines et, la nuit, j'écoutais sa toux. Elle cessa de tousser en juillet. Ce fut la fin. Nous l'enterrâmes au cimetière de ma ville. Le père Robert jeta une poignée de terre dans la fosse. Jérôme se débrouilla pour faire une croix.

Il fallait vivre et il fallait continuer. Marie Solin nous obtint une bourse ; ce fut alors la vieille maison grise et délabrée des étudiants, les salles de cours, les examens...

— Vous ne parlez pas le Russe, disait un jeune homme. Il faut apprendre. Si vous n'apprenez pas le Russe je ne pourrai pas vous donner votre bachot.

— Tiens le coup Yves, disait le père Robert. Après, tu seras capable de faire des choses. Comprends donc. Il faut tenir coûte que coûte.

— Je crois dans l'ordre nouveau Yves...

Je suis assis en face de Jérôme. C'est le dernier qui reste de toute notre formation. Je m'accroche à lui. Oui, je vais faire ce qu'il faut. Je vais me taire jusqu'au bout.

Des mois passent. Des mois qui ne laissent pas de traces. Je parle le russe. Je gagne ma vie en faisant des traductions. C'est ma fierté à moi. J'ai refusé la bourse. Qu'on la donne à un autre. Moi, je ne veux rien devoir à personne.

Je suis au cimetière avec Jérôme. Nous avons passé nos examens de deuxième année de droit et nous avons beaucoup bu. Les lilas fleurissent. Nous décidons de passer nos vacances en travaillant à l'usine. Jérôme est très excité. Je me laisse gagner par son enthousiasme.

Des ateliers remplis de poussière. Des hommes écrasés par la fatigue. L'usine de chaussures.

— Nous devons produire plus pour que nos enfants ne marchent plus jamais pieds nus. Nous devons travailler le dimanche...

Je ne reconnais pas le son de ma voix. Pourtant c'est bien moi qui suis là sur l'estrade. Et c'est moi encore qui crois, enfin, dans l'ordre nouveau.

— Camarades, autrefois nous étions condamnés à nous tuer pour enrichir les capitalistes. Aujourd'hui, c'est fini. Le peuple souverain réclame...

Que réclame-t-il ce peuple souverain ? Le travail du dimanche ? J'ai oublié le reste de la phrase. Je me suis perdu. Mais voilà Jérôme qui vient à ma rescousse.

— Camarades, les normes de production...

Il fait beau dehors. Dans la cour de l'usine un type nous fait signe. C'est Bolek. L'agent de la police secrète. Le maître de ces lieux. Un bureau avec des barreaux aux fenêtres. C'est ici que le propriétaire comptait autrefois ses profits. Nous ne sommes plus à la merci du propriétaire, nous sommes à la merci de Bolek.

— Je viens de recevoir les directives du ministère, dit-il. Vous êtes complètement fous. On nous ordonne formellement de diminuer la production. Les chaussures tchèques arrivent. Il faut les écouler d'abord. C'est insensé ce que vous avez raconté aux hommes. Je suis obligé de vous renvoyer sur le champ à Vars. Vous partirez en voiture.

— Mais hier j'ai reçu l'ordre de... proteste Jérôme.

Puis, c'est la cellule, le seau hygiénique dans un coin, les inscriptions sur les murs. Ce qui me fait mal, c'est que le gardien parle la même langue que moi. Le juge aussi. Dans la salle d'audience vide il fait sombre. Au-dessus de la tête du juge, la photo du maréchal Staline. Un peu à gauche, la croix. On a oublié, sans doute, de l'enlever.

— Yves Stanski, vous êtes accusé de sabotage et d'action néfaste dans les milieux ouvriers. Fils de capitalistes vous avez osé vous insurger contre l'ordre nouveau. Vous êtes passible de la peine de mort ou d'emprisonnement à vie. Plaidez-vous coupable, ou non coupable ?

— Je plaide coupable.

Sur mon lit il y a un colis. Du pain et du sucre. Lentement je coupe le pain. Un objet dur. Une clef.

Non, je n'ai pas rencontré de gardiens. Jérôme a tout prévu. Tout organisé. Jérôme, membre influent du parti. Fils et petit-fils d'ouvriers. L'homme sans tache. Mon copain.

Il m'attend au bout de la rue.

— On ne t'as pas arrêté ?

— Voyons Yves. Je connais Bolek depuis toujours. Pour toi, c'est une autre histoire. Le père de Bolek a été ouvrier chez ton père. Il a fait le rapprochement. Alors, tu comprends... T'aurais dû lire son rapport. C'était une beauté à voir.

— Ce n'est pas ma faute Jérôme. Je suis...

— Je sais, je sais... Va. Tout est arrangé. Il faut que tu files. J'ai les papiers.

— Je ne veux pas partir, Jérôme.

— Fais pas l'idiot. Tu ne vas quand même pas mettre Marie Solin et le père Robert dans le trou. Ils ont eu assez d'ennuis à cause de toi. André et Marc doivent être en France. Tu réussiras peut-être à les retrouver. Allez. Viens vite. On va passer chez moi et tu vas te changer. Tu prendras le train de minuit

Le matin grisâtre. Le bruit des roues sur les rails. Yves Stanski n'existe plus. Il est devenu un certain Yves Ronin qui a un billet valable jusqu'à Berlin.

— Que faites-vous là ?

La lumière de la lampe de poche m'aveugle. Des uniformes. Encore des uniformes. La police. Ils sont deux. Courir ! Me sauver ! Je fais un effort pour me dominer. Pour retrouver la réalité et la minute présente.

Je suis à -Montréal. Les deux policiers sont Canadiens.

— C'est défendu de rôder la nuit sur la montagne.

— Je m’excuse. Je ne le savais pas.

— Où travaillez-vous ? Où habitez-vous ?

Je bafouille le nom du restaurant. Mon adresse...

Ça ira pour cette fois-ci, mais il ne faut pas recommencer. Sinon on va vous arrêter pour vagabondage. Venez avec nous.

La voiture noire est en bas, au pied des escaliers. Je ne me sens pas bien. Je ne suis pas vraiment saoul, mais j’ai dû boire beaucoup et ma tête tourne.

La rue Sherbrooke ; — la rue Saint-Marc ; la voiture s’immobilise devant la maison que j’habite.

— Il ne faut plus traîner sur la montagne. C’est compris ?

— Oui monsieur.

Je descends et j’entends l’autre policier qui dit :

— C’est un gars de l’autre bord. Drôle de type.

Eh oui, messieurs les agents. Drôle à crever de rire. À se boyauter en spirale et à se tenir les côtes. Drôle au delà de toute imagination. Merde ! Ça fait du bien de jurer. Ça soulage.

Je tourne la clef dans la serrure. À un endroit, la vitre opaque de la porte est cassée. Pour combler le trou, j’ai glissé à sa place un morceau de carton brun. Cela fait penser à une plaie.

J’évite de tourner le commutateur. Je jette mes affaires par terre, pêle-mêle, je me couche et je sombre dans le sommeil.

Devant moi il y a un mur gris. Sur le mur, une affiche.

— Tous ceux qui. ont participé à l'insurrection de Vars doivent se présenter au plus proche poste de milice.

— T'en fais pas Yves. Je vais me débrouiller.

Sacré Jérôme. Il trouve toujours une issue.

— C'est une honte Jérôme. Nous sommes en train de tout renier. De renier les copains. De renier les vivants et les morts. On n'a pas le droit de renier les morts.

— Chut, Yves. C'est de la métaphysique. Si on se laisse prendre bêtement, ce sont les autres qui vont construire l'ordre nouveau. Il ne faut pas. Tu vas voir. Plus tard, bien plus tard, ça va changer. L'essentiel, c'est de continuer. Les Allemands sont partis. Les Russes partiront. Staline n'est pas éternel. Ce qui compte, c'est de faire un petit bout de chemin et d'attendre. Gagner du temps.

Le père Robert arrose ses fleurs. La grande pièce du presbytère baigne dans le soleil.

— Non, ce n'est pas une trahison Yves. Je te jure que ce n'est pas une trahison.

— C'est difficile la vie normale, mon Père. Je n'en peux plus.

— Eh oui, c'est difficile et c'est plus compliqué que de faire la guerre. C'est plus difficile que de mourir pour une cause. Allez, va. Assez de bêtises. Travaille ton latin. C'est important pour un futur juriste. Tu peux, dire à Jérôme que je vous attends dimanche prochain pour souper. J'ai reçu un cadeau. Un rôti de porc. Oui, un rôti entier, tu m'entends...

— Jérôme quel jeu joues-tu ?

Il est là, à côté de moi, sur sa bicyclette et il pédale avec application. Le ruban gris de la route se déroule devant nous. À droite et à gauche s'étendent les champs couverts de blé.

— Je ne joue pas, -Yves. J'essaie de comprendre. De m'adapter. Avant, je vivais dans une cave et toi, dans la grande maison du bout de la rue. La maison était entourée d'un jardin et le jardin d'un mur. De ma cave on sortait dans la cour. Toi et moi, nous étions séparés par un mur. Maintenant, nous sommes semblables. Nous sommes amis. Je crois à l'amitié Yves. C'est une force. Alors je me dis que toi et moi nous avons un but commun et que c'est bien ainsi. Tu piges ? Le reste m'importe peu. Le communisme c'est une discipline. Je n'aime pas la discipline. Je veux être libre et je le serai. Tu m'entends. Libre ! Je veux aller voir le père Robert. Je veux me confesser. Je veux étudier. Je veux devenir quelqu'un...

Dans l'air il y a le rire de Jérôme. Un rire profond, puissant, un rire dépourvu d'ironie et de méchanceté.

— Tu sais, autrefois dans ma cave je croyais que toi et moi nous étions différents. Cela me faisait mal d'y penser. Maintenant je sais que nous sommes copains. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est merveilleux. Tu ne peux pas comprendre.

— Mais oui, Jérôme. Je comprends. J'étais seul, moi, et je ne le suis plus. Il me semble même que je ne le serai plus jamais. Qu'il y a toi et les autres. Mais Jérôme, les soldats, les uniformes, les drapeaux, les condamnations... C'est atroce... Tu ne le sens donc pas... Hier encore, c'étaient nos frères ; on s'est battu ensemble, demain on les fusillera.

— À la guerre, comme à la guerre ;

— La guerre est finie Jérôme.

— Tu te trompes, elle dure et cette fois-ci on gagnera la paix. Notre paix. La vraie !

Je me réveille en sursaut. Je n'ai pas eu le temps de demander à Jérôme ce qu'il pensait cette nuit-là, là-bas, à la gare, quand je montais dans le train. Je n'ai pas pu lui demander s'il était d'accord avec Bolek, qui a découvert que j'étais le fils de mon père. Le lépreux ! Le lépreux qu'il fallait condamner à mort ou à l'emprisonnement à vie. Le saboteur par définition. L'ennemi numéro un de l'ordre nouveau.

Et maintenant il est trop tard.

Car y a-t-il encore quelque chose de commun entre Jérôme, licencié en droit, citoyen de la ville de Vars, et Yves, le garçon du restaurant « Délices du Québec », qui est un néo-canadien ? Jérôme, membre influent du parti communiste, est resté dans son pays. Il a un passé, un présent, un avenir, un but... Yves a un passé, certes, mais il n'a pas de présent et il n'a pas d'avenir.

Que puis-je faire, désirer, posséder... L'amour... On n'aime qu'une fois et Maryse est morte... Je peux faire de l'argent. Tout est possible en Amérique du Nord. Même de devenir riche. Et après...

Je me suis habitué à lutter pour survivre. Puis, pendant quelques années, j'ai cru créer, transformer, forger l'ordre nouveau... Le meilleur des mondes... Au bout, il n'y avait qu'une cellule avec son désespoir et sa solitude, le départ, les faux papiers et l'atmosphère de Berlin, si semblable à celle de la guerre. Une fuite éperdue au loin...

Le jour se lève. Il fait presque clair dans ma chambre. Je me traîne jusqu'à la fenêtre et je l'ouvre toute grande. Une cour. Des poubelles éventrées. Des murs de brique sales. Des escaliers de sauvetage en fer.

C'est sinistre comme décor.

Derrière les murs dort une ville ; Montréal. Montréal, où il doit y avoir aussi d'autres hommes comme moi. Mes compatriotes. J'éprouve le besoin de les trouver. De leur parler.

L'air est frais encore, mais déjà la chaleur monte vers moi.

Je vais essayer de recommencer à zéro. Je suis jeune. L'avenir est là. Il suffit de tendre la main pour le saisir.

C'est jeudi, ma journée libre. Je ne suis pas obligé d'être garçon de table avant demain.

J'ai vingt-quatre heures devant moi...

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre II

[Retour à la table des matières](#)

Une pièce écoeurante de banalité et la jeune secrétaire qui s'efforce d'ignorer ma présence. L'attente...

J'attends d'être reçu par monsieur Solokowski, mon compatriote. C'est un monsieur très important qui vit depuis plusieurs années à Montréal. Je viens lui demander des recommandations, mais ce que j'espère surtout c'est de pouvoir parler ma langue. De rencontrer quelqu'un qui est né dans mon pays et qui me posera des questions. Quelqu'un qui voudra savoir... Qui se passionnera pour chaque détail... Qui me demandera bêtement :

— N'avez-vous pas connu, par hasard, monsieur Chose et madame Machin ?

Ça sera puéril et touchant. Je répondrai, qu'en effet, j'ai entendu parler d'une telle personne, pour le simple plaisir de donner à l'autre l'impression que nous sommes proches. Que nous sommes issus de la même famille, du même groupe, du même monde...

Le téléphone sonne. La demoiselle répond d'une voix unie, comme une sorte d'automate dévoué au service du tube noir qu'elle accroche sur son épaule pour garder ses mains libres.

De ma place, je ne vois que la tête inclinée et un détail du bras qui bouge. La peau est foncée, tendue, légèrement ridée sur le coude, mais lisse tout en haut de l'épaule que découvre la blouse blanche. Il serait bon de la sentir sous mes doigts. De la caresser lentement, longuement...

La porte, en face de moi, s'ouvre. Deux hommes sortent, marchent vers le fond du corridor et disparaissent. Ils ne me remarquent pas en passant. Je n'existe pas. Je suis un meuble.

Comment est-il ce monsieur Solokowski ; jeune ou vieux ?

Non, il doit être plutôt vieux. Entre cinquante et soixante ans environ. J'ai trouvé son adresse en feuilletant l'annuaire du téléphone. Je suis tombé dessus par hasard. Un nom slave... Sans réfléchir, j'ai pris dix sous dans mon porte-monnaie et j'ai téléphoné. La secrétaire me fit répéter trois fois mon nom à moi puis me fixa un rendez-vous pour dix heures.

Il sera bientôt onze heures et j'attends toujours. J'ai envie de m'en aller, mais ça serait lâche.

Il fait chaud. Une mouche vient se poser sur ma manche.

— Monsieur Ronin, dit la secrétaire.

Ah oui, c'est vrai, je m'appelle Ronin. Allons-y. Je me lève. Je traverse l'antichambre. Je trébuche un peu et j'entre dans la grande pièce. Les rideaux sont baissés et je distingue mal les traits de l'homme. Il me fait signe de m'asseoir. Lui-même s'installe de l'autre côté du bureau et pivote légèrement sur son fauteuil.

— Que puis-je pour vous ?

Le ton est froid, impersonnel, distant.

— Je suis arrivé à Montréal et...

— Qui vous a conseillé de venir me voir ?

C'est trop stupide à la fin. Nous sommes compatriotes et il me parle français. Alors, très vite, je commence à raconter dans ma langue, dans notre langue, ma vie. L'homme semble se raidir. Je suis gêné. Je patauge. C'est humiliant au possible.

— Vous savez, Vars est une très belle ville. Nous avons reconstruit. C'est formidable !

— Ah... Il me fixe un instant, puis il me dit avec une lenteur calculée ; si Vars est une si belle ville, si c'est si formidable, pourquoi êtes-vous parti ? Pour faire de la propagande ? Écoutez... Je suis ici, parce que je déteste leur paradis communiste. Je ne veux rien avoir à faire avec ces bandits. C'est clair il me semble. En ce qui vous concerne, je ne sais vraiment pas ce que je devrais vous conseiller. En hiver, vous pourriez peut-être trouver du travail à la voirie. Ils ont toujours besoin d'hommes pour déneiger. En été, je ne sais pas...

— Vous avez terminé deux années de droit ? Hum... C'est fort bien. Avez-vous des diplômes ? Un certificat ? Vous avez laissé tous vos papiers là-bas ? Je ne vous apprends rien en vous disant que la majorité de vos semblables racontent la même histoire. De là à prétendre que c'est toujours vrai... Hum... Dans la plupart des cas c'est plutôt faux. Enfin...

— Remarquez, je ne mets pas en doute vos paroles, mais nous sommes obligés de nous méfier. Nous les Canadiens qui...

Je devrais lui dire qu'aucun Canadien ne m'a reçu de cette façon-là. Que partout où je suis allé on a été très aimable. Très poli. Très com-

patissant. Qu'il est le premier à me traiter de menteur et à me demander des certificats... Je ne le dis pas. J'ai honte pour lui et pour moi. Des compatriotes ! Quelle vaste blague !

— Vous pourriez peut-être aller à l'Association. Ils ont des fonds. C'est limité, mais quand même...

— Je vous remercie. Je n'ai besoin de rien.

— Allez-y toujours. Voici l'adresse.

Il me tend une carte sur laquelle figure l'adresse de l'association et aussi quelques noms indiqués en gros caractères.

— Vous êtes président...

— Eh oui.

Il bombe le torse. Cela lui fait plaisir qu'on lui donne ce titre. Cela lui confère de l'importance et une sorte de respectabilité.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir vous garder plus longtemps. Vous comprenez... Le travail... Je vous souhaite bonne chance.

J'évite de lui tendre la main. Les bandits, a-t-il dit. Aucun de ces « bandits » n'aurait reçu de la même manière un compatriote. Aucun, j'en suis tout à fait sûr. C'est ainsi que Solokowski devait traiter ses employés d'autrefois. Il faut avoir une longue habitude pour mépriser à ce point l'homme qui cherche du travail.

Je marche sur la rue Sainte-Catherine. À côté de moi se faufile l'ombre. Jérôme est là.

— Tu comprends Yves. Ce qui compte c'est l'ordre nouveau. C'est de ne plus subir les autres. Ceux d'hier.

Il n'y a pas de place pour moi dans ce monde à lui. Je suis un indésirable. Ils m'ont chassé et ils ont eu raison. Je suis incapable de m'adapter. Je veux être libre. Libre de souffrir, libre de chercher du travail, libre de me battre. Je refuse d'accepter l'emprise et le poids d'un système.

Je vais à l'Association. J'ai besoin de les découvrir tous, ces compatriotes à moi. Ils doivent me ressembler. Eux aussi sont des indésirables.

Une rue étroite, puis une autre. C'est gris, laid et triste. De la porte d'un restaurant, s'échappe le bruit des voix et l'odeur des pommes frites. Il fait très chaud. Mes vêtements collent à ma peau et j'ai l'impression que jamais je ne pourrai les enlever.

Je vérifie les numéros sur la carte. C'est bien ici. Je sonne. Pas de réponse. La porte n'est pas fermée. Je pénètre dans un couloir sombre ; par terre des caisses de bière, des journaux et des tas de papiers. Au bout du corridor une grande salle.

Sous le plafond, des rubans et des ballons dégonflés. Sur les murs des inscriptions patriotiques, suspendues sur des ficelles vertes. À droite un bar et un homme assis sur une chaise haute. Nous nous dévisageons un instant, puis il me sourit. Je lui dis que je viens d'arriver à Montréal et que je cherche du travail. Du coup il devient loquace. Il n'a pas le goût de me laisser parler. Il veut se raconter.

Eh oui. Il se sent bien seul le pauvre. Il est à Montréal depuis trente ans. Il travaille à la « station », il a un « car », un « bungalow » et des « children ». Il a aussi une femme. Elle s'appelle Marie et elle est née dans le même village que lui, mais il se sont rencontrés ici. La femme travaille dans une « factory ».

Cette manière qu'il a d'écorcher la langue et d'y mêler des mots anglais, m'horripile. Il s'en excuse d'ailleurs.

Ses enfants parlent anglais, alors, forcément... Lui, il est bien attaché au pays. Il écrit même à son frère qui est à Vars et il lui expédie des colis. Faut s'aider, n'est-ce pas ?

À force de s'apitoyer sur son propre sort et sur celui de son frère, il décide d'être généreux et m'offre une bière. Je bois doucement le liquide tiède.

— T'auras pas de mal à te trouver une job, m'affirme Peter ; car il me demande déjà de l'appeler ainsi. C'est sa façon d'être aimable. — Quand je suis arrivé, c'était pendant la grande crise. Personne ne travaillait. C'était dur. Maintenant c'est différent. On peut même mettre des dollars de côté. Il faut trimer, par exemple. Ah, ça oui. Faut trimer ben gros.

Il se verse une autre bière.

— Remarque, à la longue, on s'habitue. Solokowski, c'est autre chose. C'est un monsieur. Il doit se la couler douce...

Peter sort un mouchoir sale de sa poche, s'essuie la bouche et crache par terre.

— C'est pour ça qu'il est notre président. Faut ce qu'il faut. Nous, on n'a pas d'instruction. Lui, il sait parler. Il paraît qu'il a demandé au ministre qu'on nous donne le droit de faire un défilé.

— Quel ministre ?

— Sais pas. Un ministre, quoi... Tu comprends, un défilé, c'est important. Faut montrer aux Canadiens qu'on est tous ensemble. Qu'on se tient.

Je repousse la bouteille et je fais un geste.

— T'en vas pas comme ça. Écoute un peu... Si tu veux une job, faut aller au port. Des fois ils en ont besoin. Tu devrais aussi apprendre un métier. Comment que e'est maintenant chez nous ?

— C'est l'ordre nouveau.

— Tes pas communiste par hasard ?

— Non. Je ne le crois pas tout au moins.

Il me regarde soudain méfiant.

— On sait jamais. Avec tout ce monde qui arrive. Nous, ils nous ont tout pris. C'était pas beaucoup, mais quand même. Alors, tu comprends, je ne les aime pas. Remarque, le président, il a plus de raisons de les détester que moi.

— Quel président ?

— Solokowski, tu sais bien. C'était un grand monsieur avant la guerre.

Un bruit de pas dans le corridor. Une femme entre. Elle porte un tailleur blanc et un petit chapeau qui s'agite drôlement sur sa tête. Elle est grande, grosse et laide.

— Peter, dit-elle, tu vas me nettoyer la salle pour samedi. Nous allons avoir une réunion. Tout doit être propre.

— Oui madame, répond Peter et son expression d'humilité a quelque chose de risible.

La femme se tourne vers moi.

— Qui êtes-vous ?

J'ai à peine le temps de répondre et déjà elle m'entraîne.

-Venez chez moi. Nous allons être plus tranquilles pour causer.

Nous sortons dans la rue. Le soleil m'aveugle. À deux pas de là il y a un restaurant que je n'ai pas remarqué auparavant. Elle me pousse à l'intérieur.

Il y a très peu de monde. Les mouches volent au-dessus des tables. Derrière le comptoir s'affaire une fille pâle et maigre.

— Bonjour madame.

La femme en tailleur blanc répond avec condescendance et s'installe à une table de coin, je m'assois à côté d'elle.

— Vous n'avez pas mangé, dit-elle. Mon pauvre... Allons, Marie, donne-nous la soupe.

La jeune fille disparaît dans la cuisine. La chaleur devient insupportable. Je me sens engourdi et j'ai du mal à réagir.

— Vous êtes le fils de... demande la dame ?

— Mon père était employé de banque. Un employé très modeste. Très, très modeste...

Je mens avec beaucoup d'aplomb et avec un certain plaisir. Je sais qu'elle est déçue et cela m'est agréable.

— Employé de banque, dit-elle, comme c'est curieux. J'ai connu des Ronin... C'est sans doute la même famille. Vous étiez probablement de la branche pauvre. Enfin, ce sont des choses qui arrivent. Pour ma part, je suis Kapecka. Vous savez, les Kapecki... Nous possédions des terres... Beaucoup de terres... Ah, oui ; nous étions riches. Mais que voulez-vous, on a tout perdu, le château, les porcelaines de Saxe, mes bijoux...Tout !

Je suis devenue méconnaissable, moi, à force de travailler. C'est terrible pour une femme. Vous me comprenez. Surtout pour une femme comme moi qui n'a pas l'habitude...

Marie pose les assiettes devant nous.

— Ah si vous m'aviez connue autrefois... Je n'étais vraiment pas désagréable à regarder. Mon pauvre mari me trouvait même tout à fait à son goût. Malheureusement il est mort. Eh oui, au début de la guerre. Moi, j'ai pu partir par le dernier train. Nous avons vécu, mon fils et moi, à Paris. Quelle ville magnifique ! J'aurais dû y rester. Mais mon fils voulait absolument aller au Canada. Une idée folle. Le goût de l'aventure. Alors, nous voilà dans ce trou et pour de bon. C'est pénible, croyez-moi. Heureusement mon fils a une profession convenable. Il est ingénieur. Il gagne bien sa vie. Il est marié. Il a une belle maison. Une voiture...

— Moi, je m'occupe de ce restaurant. Que voulez-vous ; il a épousé une ukrainienne. On n'a plus besoin de moi. Je suis devenue inutile. Ma bru ne tient pas à ce que je vive avec eux. Elle estime que j'ai une mauvaise influence sur les enfants. Je les empêche de devenir des vrais Canadiens, paraît-il.

— C'est bien dur d'être seule ainsi dans un pays étranger. Mais parlons de vous. Vous cherchez du travail ?

— Oui madame.

— En attendant, chuchote-t-elle, vous pourriez peut-être remplacer Marie. Je ne suis pas du tout contente de ses services. Je vais bien vous payer. Dix dollars par semaine et il y a les pourboires en plus. Vous pourriez aussi venir m'aider à la maison. J'ai des choses à faire, à réparer... Cela rapportera encore quelques dollars. Je suis prête à vous aider parce que je vous trouve sympathique. Entre compatriotes il faut savoir se donner un coup de main.

J'avale ma soupe en silence. Chez le Grec je gagne vingt dollars par semaine et le vieux Jean prétend qu'on m'exploite parce que je suis un Néo... Ma compatriote m'en offre dix par... sympathie.

Une lueur de ruse s'allume dans ses yeux.

— Ah, je suis bonne, soupire-t-elle. Ce n'est pas ma faute. Je suis faite ainsi. Pourtant ce ne sont pas nos chers compatriotes qui sont capables de reconnaître mes mérites. Savez-vous ce qu'ils m'ont fait ?

— Le mois dernier ils ont donné la préséance à la table d'honneur à madame Panov. Je vous demande un peu. Madame Panov, une primaire. Une personne qui, avant la guerre, s'occupait de traire les vaches, mais qui maintenant se prend pour une duchesse. Ah, la guerre. Quelle horrible chose ! Quel renversement de toutes les valeurs !

— Bref, pour ne rien vous cacher, c'était une réception officielle. Nous recevions monsieur le président et monsieur le rédacteur en chef. Remarquez, ils ne leur reste que les titres, mais ce sont quand même des gens de grande valeur. La femme du président a l'air d'une cuisinière, il est vrai, mais avant la guerre elle s'habillait à Vienne. Ils étaient très riches. Le rédacteur en chef, lui, est vieux garçon. Vous connaissez, sans doute. Non ? Cela m'étonne. Il a écrit une brochure magistrale. C'est un ouvrage de premier ordre. Je ne l'ai pas lu, mais je le sais de bonne source. Après tout il a été, avant la guerre, le rédacteur en chef du meilleur journal du pays.

— De quel journal ?

— Son nom m'échappe, mais ça va me revenir. Maintenant il a un poste important à... Vous savez cet organisme international... Il voyage beaucoup. C'est un monsieur très cultivé. Il nous a donné une conférence excessivement intéressante sur les mœurs amoureuses des cigognes. Le président a parlé de ses expériences parisiennes. Il a connu intimement tous les ministres français.

Marie apporte la viande. Je n'ai pas faim, mais je m'efforce de manger. Je lève les yeux et je rencontre le regard de la serveuse. Elle a une expression de chien battu. Pauvre fille, elle s'imagine sans doute que je vais lui faire perdre sa place. À côté de moi, madame Kapecka continue de parler.

Je voudrais la faire taire, mais je n'en ai pas le courage. Elle est gentille avec moi. Elle m'offre à manger. Monsieur Solokowski n'était pas prêt à en faire autant. Il faut savoir être reconnaissant. Ce n'est pas tous les jours que j'aurai l'occasion de profiter d'une telle aubaine.

Les deux hommes assis à la table voisine se lèvent et se dirigent lentement vers la caisse. Un d'eux pose une question à Marie. Marie ne comprend pas. L'homme se tourne vers nous. Il veut savoir où se trouve la rue Burnside. C'est un Français. Il semble écoeuré, fatigué et tendu.

Je lui explique patiemment quel autobus il doit prendre. Cela m'amuse. Je me sens en quelque sorte moins déraciné. Les deux hommes s'en vont. Ils ont oublié de me remercier. La fameuse politesse française...

J'ai passé mon enfance à entendre parler de la France en général et de Paris en particulier. Tout ce qui venait de là était bon, par définition, brillant, intelligent, au-dessus de la moyenne, unique, formidable

et je ne sais quoi encore. Ma mère rêvait tout haut de Paris et mon père évitait de la contredire.

je me frotte les yeux comme pour effacer l'image trop précise qui se forme déjà au fond de mes pupilles. C'est si loin tout ça et pourtant je m'en souviens comme si c'était hier. La grande maison, le jardin, les châtaigniers en fleurs, la grille de l'entrée, haute et prétentieuse... Un univers à part...

Les mouches bourdonnent. Il n'y a plus personne dans la pièce basse. Le ventilateur tourne avec un bruit sourd. Derrière la caisse Marie fait ses comptes. Elle se tient debout. Elle doit avoir peur de s'asseoir en présence de la patronne. A-t-elle mal aux jambes ?

— Vous parlez un excellent français, me dit madame Kapecka, avec une pointe de respect dans la voix.

Pour elle je suis devenu, soudain, quelqu'un. Quelqu'un qui n'est pas aussi bien que le président, ou le rédacteur en chef du journal fantôme, mais qui, quand même, peut être reçu dans la bonne société. Demain, ou ce soir peut-être, elle racontera à sa meilleure amie avoir rencontré, par hasard, un jeune homme très comme il faut. Ensuite, elles vont chercher longtemps à savoir si elles n'ont pas déjà entendu parler de ce Ronin qui n'était qu'un employé de banque, mais qui devait être le parent d'un autre, plus riche.

— Tu comprends, ma chère, affirmera madame Kapecka, il a dû apprendre le français dans son enfance. Ça doit être un fils de famille...

Pour le moment, elle se sent gênée de m'avoir proposé la place de Marie. Elle a l'impression d'avoir commis une gaffe et elle essaye de se rattraper.

— Il faut que je vous emmène chez moi prendre une tasse de thé. L'après-midi, c'est calme. Je peux bien m'absenter un peu. J'ai justement quelques amis qui vont passer vers quatre heures. Venez. Ce n'est pas loin.

Nous partons. Marie ouvre la porte. Elle a un sourire obséquieux qui me fait mal. Dans la rue le soleil brûle. Nous passons devant un immeuble gris. Des jeunes filles appuyées contre le mur boivent consciencieusement le contenu des bouteilles de Coca-Cola qu'elles tiennent dans leurs mains. Elles ont l'air d'accomplir un rite. Deux garçons les serrent de près en riant comme des fous.

— Il y a pas mal d'ateliers de couture dans les environs, dit madame Kapecka. On y fait des sous-vêtements. Ces ouvrières passent leur temps à assembler des morceaux aussi vite qu'elles le peuvent. Elles sont payées à la pièce. C'est vraiment un travail affreux. Pourtant, elles préfèrent faire ça que servir de bonne. Drôle de mentalité. Remarquez, elles sont d'une stupidité qui dépasse l'entendement humain. J'en ai eu une chez moi cet hiver. Ce fut épique. Elle voulait sortir tous les dimanches et le téléphone ne déroutait pas. Ses amoureux étaient très nombreux et ils parlaient tous une langue incompréhensible. Je ne connais pas le français et je m'en réjouis. J'aurai trop peur de perdre mon accent.

— Vous savez, c'est un drôle de pays. Québec a beau être une province canadienne française, ici pour gagner sa vie il faut savoir l'anglais. Je vous conseille fortement de l'apprendre, vous serez mieux traité et vous aurez des facilités partout. Sans anglais, c'est pratiquement impossible d'avoir une situation.

— Tenez, mon cousin Georges est ingénieur agronome, mais ils n'ont pas voulu lui donner le poste qu'il mérite. Le pauvre... Avant la guerre il dirigeait deux domaines... Enfin... Il a dû se débrouiller et il est devenu dessinateur industriel. Il a une très belle voiture. Ça rapporte, vous savez. Mais qu'est-ce que je voulais dire. . . Je n'y suis plus

du tout. Ah, oui, nous parlions de l'anglais. Comme je vous l'expliquais donc, mon cousin ne pouvant travailler comme ingénieur agronome, fit du dessin industriel. Et bien, croyez-le ou non, à l'usine où il est actuellement, en dehors des balayeurs tout le monde ne connaît que l'anglais ; son boss, le directeur en chef, le sous-directeur, et ainsi de suite...

L'avenue des Pins. Une rue plus large, plus spacieuse. En bordure, un arbre jette un peu d'ombre. Madame Kapecka s'arrête devant la maison dont la porte d'entrée et les cadres de fenêtres sont d'une couleur vert-pistache qui tranche sur le fond de briques rouges.

L'ascenseur grince légèrement. Je suis tout près d'elle et je sens son parfum. C'est désagréable. Distinctement je vois ses rides, les plis de graisse qui se forment sous le menton, la trace du crayon noir dans les sourcils, les lèvres couvertes d'une épaisse couche de fard qui fond.

Et sur ce visage se plaque un masque blanc. Un masque qui sera sien quand s'arrêtera le mouvement des muscles sous la peau. Quand le sang cessera de couler et quand l'immobilité paralysera les tissus...

Le corps de madame Kapecka est en train de se décomposer. L'odeur qui me monte à la tête est celle d'un cadavre. Je la reconnais bien cette odeur douceâtre, obsédante, abominable. . . Le corps a dû rester enfermé dans un endroit où l'oxygène ne pénètre pas... Où l'air ne circule pas... Où tout est statique...

L'ascenseur s'arrête. Je me mords les lèvres pour ne pas crier. C'est insensé ; elle bouge ! Je sais qu'elle est vivante et qu'il est normal qu'elle pousse la porte, qu'elle se mette à marcher, qu'elle continue à me parler et à faire des grimaces... Mais, en même temps, comme sur un autre plan, je suis en train de suivre un cadavre...

J'entre dans la pièce. Un salon encombré de meubles. Des bibelots en bois sculpté, des tapisseries de chez nous sur les murs... Ce n'est

pas un cadre de mauvais goût. Il y règne même une certaine atmosphère. C'est reposant et c'est accueillant. Les lourds rideaux de velours cachent la fenêtre. La lumière parvient filtrée, tamisée, adoucie... Il fait frais et le large fauteuil qui me tend les bras est confortable.

J'ai l'impression de me mouvoir dans une autre dimension et à une autre époque. C'est l'imitation maladroite de ce qui fut beau autrefois. Il y a quelque chose de touchant dans cet effort de recréer un univers, mais mon regard glisse d'un tableau à l'autre et je trouve pénibles ces silhouettes de hussards, mal dessinées, ces fleurs qui se veulent naturelles et qui ne sont que de pâles copies, ces chevaux qui galopent dans la poussière des champs de bataille et qui ne parviennent à évoquer ni la puissance, ni le mouvement.

Autour de moi, sur de petites tables, des statuettes en porcelaine, des vases chinois, des éléphants en ivoire, des lampes tarabiscotées, des cendriers qui se veulent artistiques.

Madame Kapecka enlève son chapeau. Elle a très peu de cheveux. Ils sont d'une indéfinissable couleur rousse et on devine, à travers, la nudité du crâne.

— Vous êtes surpris, n'est-ce pas ? J'ai fait de mon mieux. J'ai essayé d'avoir un chez-moi agréable. C'est si important... Mon fils aime bien lire ici le soir quand il lui arrive d'échapper à l'emprise de sa chère épouse.

Elle rit. Une dent en or brille dans sa bouche. Les soldats russes enlevaient aux cadavres de Livour leurs dentiers. C'est plus fort que moi ; je ne peux pas m'empêcher d'y penser.

— Vous prendrez bien une tasse de thé ?

Elle n'attend pas ma réponse et elle disparaît dans la cuisine.

Le thé... J'allume une cigarette et je savoure ce mot. Ce petit mot tout simple. Le thé... — je suis de retour à la maison. Les silhouettes des femmes que j'ai aimées défilent. C'est tout d'abord Angelina Stanska, ma grand-mère, qui agite la sonnette pour demander qu'on lui apporte le lourd service en argent. Je crois entendre les pas d'Albert, le vieux domestique... Puis, c'est le sourire de Jeanne. Elle incline légèrement la tête et dit : — nous allons boire du thé. Ça fait du bien.

L'image s'efface.

Sur le fond sombre naît la tête blonde de Maryse. Elle se rapproche. Elle se met à tousser. — Donne-moi un peu de thé, demande-t-elle. Cela m'empêchera d'avoir mal... juste une tasse de thé chaud...

Madame Kapecka revient. Que fait-elle là ? je l'ai complètement oubliée. Le thé sent bon. Il est fort et je le savoure à petites gorgées. Le silence s'installe entre nous. Un calme bienfaisant qui ne dure pas. Déjà on sonne à la porte. Elle se précipite.

— Bonjour mon cher général. Ravie de vous voir. Comme c'est gentil d'être venu. Vous permettez ; Yves Ronin ; le général. .. Ce jeune homme vient d'arriver à Montréal. Il sera ravi d'avoir de vos conseils. Mais si, mais si... Votre âge ? Voyons mon général, vous êtes si alerte qu'on ne le croirait jamais si on ne connaissait pas vos états de service.

On sonne de nouveau. La pièce se remplit. Trois dames, deux messieurs, le général et moi, nous nous installons tous autour de la table recouverte d'une nappe en dentelles. On m'offre un morceau du gâteau au pavot qui a le goût de mon enfance. Je le mastique lentement, religieusement, comme un mets très précieux et très rare.

La soeur du père Robert le fait un peu plus sucré.

Là-bas, à des milliers de milles de distance, il y a le jardin fleuri du presbytère, le père Robert qui se balance dans son fauteuil de rotin et la petite allée couverte de sable qui mène vers la grand-route. C'est Marie Salin qui tire sur le cordon, puis d'un geste décidé qui lui est habituel, elle pousse le portillon et elle entre.

Comme elle est triste ce matin... Elle vient d'apprendre que l'homme qu'elle attend depuis des années ne reviendra pas. Elle a reçu la lettre. Il est à Francfort. Il aime une autre femme. Il est heureux.

A-t-on le droit d'aimer deux fois dans une existence ?

Marie Salin ne se pose pas de questions. Elle accepte et elle s'incline. S'il en a décidé ainsi, c'est qu'il doit avoir raison. Elle n'essaie pas de le faire revenir. Elle ne se plaint même pas. Elle lui demande seulement de retrouver leur fils ; André, qui lui aussi est parti et dont elle ignore tout.

Comme elle est seule, à présent, cette Marie Salin qui n'attend plus rien, ni personne...

— J'ai connu des Ronins qui vivaient à Paris, dit le général. Était-ce de votre famille ?

Je me secoue. Je suis heureux de porter un nom qui n'est pas le mien et qui me protège comme un bouclier. Je ne voudrais pas être forcé de parler avec eux de ma vraie famille. D'évoquer des souvenirs. De laisser salir ce qui me reste, en somme, de plus cher.

Car leur façon d'égrener des mots a quelque chose de sacrilège. Dans leurs bouches les gens, leurs amis, parents et connaissances se désagrègent et tombent en poussière. Une poussière très fine et parfaitement inutile.

Petit à petit ils m'adoptent. Ils prennent leurs aises. C'est pis encore.

— Les gens qui sont en poste en ce moment chez nous, dit le général avec indignation, ce sont tous des traîtres.

Une mauvaise rougeur envahit ses joues. Sa vieille main ridée s'agite.

— Mais tout ceci ne saurait durer. Il y aura une autre guerre. Nous allons revenir. Nous allons remettre de l'ordre. Nous allons leur montrer comment il faut gouverner le pays. Pour le moment, ce qu'il faut, c'est durer et combattre. Montrer au monde ce que nous sommes et ce que nous pouvons faire. Leur expliquer, à tous, les réalités de notre pays. Les pauvres ! Ils ne comprennent pas. Il est temps qu'ils apprennent.

— Bien sûr, mon général. Vous avez parfaitement raison. C'est très important.

Avec son cou long et sa petite tête fripée, la voisine du général ressemble à un oiseau.

— Je viens de lire votre article sur la question. Excellent ! Mais dites-moi un peu ce que devient notre romancier. Vous savez celui qui écrivait des histoires tristes ? Ah, il est parti ? Il est retourné là-bas ? Mon Dieu, quelle honte ! Quelle trahison ! J'imagine qu'il a su s'arranger pour qu'on le fasse vivre grassement. Ces gens-là n'ont aucune fierté. C'est pénible de voir à quel point ils peuvent être arrivistes. Décidément, je ne comprendrai jamais pourquoi on ne fusille pas ces salauds. Il faudrait les passer par les armes.

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille !

Toutes les têtes se tournent vers moi. Il y a un moment de gêne puis c'est. l'indignation. Une indignation sournoise qu'on n'ose pas manifester franchement. Je suis devenu soudain suspect parce que je ne pense pas comme eux et parce que je le dis. Prudemment, on commence à me poser des questions. On veut savoir depuis combien de temps j'ai quitté le pays. C'est une manière détournée de se renseigner sur mes allégeances politiques. Je sais bien que je ferais mieux de me taire. Qu'il est inutile d'expliquer quoi que ce soit à ces hommes et à ces femmes qui, à priori, refusent de comprendre. Ils ont raison d'ailleurs. C'est l'unique façon, pour eux, d'avoir bonne conscience. Dès qu'on s'efforce de comprendre, on ne peut éviter de se sentir coupable. De se poser des questions. De douter de la valeur du choix entre cette réalité quotidienne de là-bas et celle qu'on est en train de vivre. J'ai besoin de parler. C'est plus fort que moi. J'évoque l'insurrection. Les cadavres. L'enthousiasme fou et le désespoir de l'échec. Le camp des prisonniers de guerre. Le retour.

— Ah ! oui, soupire le général.

Il est rassuré. Il me regarde même avec un certain attendrissement comme s'il voulait dire aux autres : ne craignez rien. Ce n'est ni un informateur ni un espion. Il est jeune. Il est idéaliste. C'est tout et cela n'est pas grave. Il est récupérable. Dans la petite pièce encombrée de meubles, l'ange passe. Les voilà maintenant qui se mettent à leur tour à fouiller dans leurs souvenirs. Le général raconte la campagne de 1939, la captivité et la libération.

— Quand les Américains sont arrivés dans notre camp en Allemagne, dit-il...

— Vous aviez de la chance, dit ma voisine de gauche. Nous, nous avons été envoyés en Sibérie par les Russes. Vous savez, le 14 avril 1940, à Livour, ils ont fait une rafle géante. On a tiré les gens de leurs lits. On nous a entassés dans des wagons ; un voyage de plusieurs jours. Ma mère a étouffé à côté de moi sans que je puisse l'aider.

J'étais d'ailleurs épuisée ; je m'en suis à peine rendu compte. C'est incroyable ce que la bête humaine peut supporter. On nous a laissé descendre dans un petit village sibérien. Puis, ce fut la faim, le froid, les batailles pour un morceau de pain... Ce qu'il y avait de pire, c'était la vermine... Les poux ! Une vieille femme cosaque m'enseigna à les écraser entre mes dents...

— Quelle horreur !

Madame Kapecka réprime un frisson de dégoût. Une autre femme, plus jeune celle-là, se penche vers elle.

— Vous savez, chère amie, moi, j'ai passé deux ans dans un camp de concentration allemand. Nous, nous n'avions même pas le droit d'écraser les poux. Les Allemands sont meilleurs organisateurs que les Russes. Ils nous distribuaient un savon spécial qui brûlait la peau. La vermine n'avait qu'une piètre importance. On ne parvenait plus à respirer. Dans les bâtiments en face on exécutait, chaque mercredi, des Juifs. La fumée était si épaisse...

— Oh, je vous en prie, intervient le général. A quoi bon revenir en arrière. L'essentiel c'est que nous sommes tous bien en vie et que nous parvenons encore à nous défendre. Ce qui est admirable au fond, ce n'est pas le fait qu'on a passé par tout cela, mais qu'on est arrivé à s'en sortir, chère madame.

— Madame Rosinska a obtenu son diplôme de médecin à Winnipeg, me dit-il à voix basse. J'ai vraiment beaucoup « estime pour elle.

J'observe à la dérobée la femme médecin. Le général a raison ; elle est hautement respectable. Combien d'autres à sa place parviendraient-elles à croire malgré tout en l'avenir... À étudier, à se battre et à réussir... Moi, pour ma part, je n'en suis pas capable. Je suis garçon de table et je n'ai même pas le courage d'essayer de faire mieux... Je voudrais être aimable. Je voudrais leur expliquer que je suis prêt à admi-

rer leur ténacité mais que je ne peux réagir de la même façon. Que j'appartiens à la génération qui refuse de condamner l'ordre nouveau. Que j'aime ces hommes qui se battent pour reconstruire et pour forger un monde à eux.

— Voulez-vous qu'on fasse un bridge, propose madame Kapecka ?

Je me lève. Il me faut échapper à cette atmosphère ouatée où le temps n'a plus de valeur. Il me faut retourner à ma solitude. D'ailleurs, personne ne me retient. Quelques poignées de mains, quelques sourires un peu forcés, et la porte se referme sans bruit. Je prends l'ascenseur et je descends vers la chaleur de la rue. Vers la cohue des hommes et des femmes qui sortent des bureaux. Je me mets à marcher très vite, mais l'image des autres qui boivent en ce moment le thé dans l'appartement de madame Kapecka, me poursuit. Ils sont plus forts que moi, eux ; ils ignorent le doute. Ils croient avoir droit à une existence individuelle. Ils estiment qu'ils peuvent réfuter toutes les critiques et tous les reproches parce qu'ils ont payé le prix de la souffrance. Moi, je ne me sens pas digne d'en faire autant. J'étais trop jeune. Je n'ai pas assez souffert. Ce qui me reste de toutes ces années de guerre c'est cette responsabilité écrasante envers les morts. Les morts qui me hantent. La réussite individuelle peut-elle représenter encore une certaine valeur ? Non ! Ceux qui ont eu l'insigne chance de survivre doivent édifier ensemble l'ordre meilleur. Créer un univers de liberté, d'indépendance et de justice... C'est leur devoir envers les morts...

Mais moi... Je ne suis pas un héros. Loin de là. Je ne suis qu'une « displaced person ». Un immigrant... Peut-on oublier le passé ? Peut-on devenir solidaire des hommes qui parlent une autre langue ? Je ne sais pas. Je ne sais pas encore, mais j'ai envie d'essayer et cela déjà est nouveau.

La rue Saint-Marc est très calme. Mon logeur, assis devant la maison, prend l'air. C'est un juif russe dont je ne sais rien, sauf qu'il s'ennuie à périr et qu'il adore la boxe.

Je monte dans ma chambre. Il y fait atrocement chaud. Je me déshabille. Je m'installe à ma table, je prends un morceau de papier et un stylo et je commence à écrire. Le jour meurt doucement et les ombres envahissent la pièce.

— Te souviens-tu Jérôme ? La salle des cours. Toi et moi assis sur les marches... C'est curieux comme tu devenais humble devant le professeur. Tu lui manifestais un respect sans bornes et une confiance aveugle. J'avais beau t'expliquer que c'était un débutant. Tu étais trop reconnaissant d'avoir accès à cette salle, d'avoir le droit de répéter pendant des heures des formules que tu ne parvenais pas à apprendre par coeur, pour garder le moindre sens critique. Tu étais heureux.

Tu comprends, me disais-tu, je n'ai jamais pensé pouvoir être là. C'est formidable. Si mon vieux vivait il serait content.

— Te souviens-tu Jérôme...

Parfois, le soir, je m'entraînais chez moi. Nous sautons le mur et dans le jardin, habité par les spectres, je te parlais de ma mère. Avec toi je n'avais pas honte. Tu comprenais. Il n'y avait en toi ni haine, ni mépris. Tu étais pénétré par une telle joie de vivre que le passé ne parvenait pas à l'atteindre. Moi, je ne pouvais pas m'arracher aux morts. Ils étaient là, derrière les arbres, et ils me faisaient des signes.

Sur le vieux banc, nous mangions notre pain sec et nous répétions nos cours. Nous sommes devenus les maîtres de ce jardin. Nous y étions bien, La maison, elle, restait muette avec ses volets clos. Je te promettais de t'y amener un jour, mais je retardais cet instant parce que j'avais peur. Peur de pièces vides où les pas résonnent. Peur des images de mes songes...

Et puis, un beau matin d'automne, on a ouvert les volets. Les nouveaux maîtres prenaient possession des lieux. Le secrétaire du parti s'installait dans sa demeure.

Tu m'as regardé Jérôme et tu as baissé les yeux. Tu avais honte à ton tour. Honte de l'ordre nouveau. Tu as même fait des démarches, vieux frère, pour qu'on en, fasse un orphelinat.

On nous chassa du jardin. Les oiseaux de mon enfance sont partis eux aussi. Devant le perron, on a placé un tas de détritrus.

Pourquoi Jérôme ? Pourquoi les hommes doivent-ils toujours prendre leur revanche ? Pourquoi faut-il qu'ils se vengent des êtres et des choses ? Pourquoi éprouvent-ils une telle faim de posséder ?

Pourquoi a-t-on violé le calme de mon jardin ?

J'aurais aimé y rencontrer des enfants rieurs. J'aurais aimé savoir qu'on l'a rendu à ceux qui n'ont connu que la grisaille des cours lépreuses. J'aurais aimé...

Tu l'avais compris Jérôme et tu étais d'accord avec moi. Je n'ai pas eu besoin d'expliquer. Et pour cela, mon vieux, je te serai fidèle quoi que tu fasses. Car je sais que tu vas te salir les mains. Que tu souffriras. Que tu condamneras. Que tu seras forcé de renier notre amitié et cette fraternité d'armes qui nous a unis pour toujours. Peu importe !

Tu m'as sauvé la vie. Ce fut une erreur. J'aurais été plus heureux dans ma cellule. Ici, je suis perdu. Je suis seul. Qu'y a-t-il de commun entre les hommes qui m'entourent et moi ? Même mes compatriotes me sont étrangers. Je n'en peux plus, Jérôme.

Je rôde sans but dans cette ville. Je m'accroche à un passé peuplé de morts et je crois dans un avenir auquel je n'ai pas droit. Tout au moins j'essaie d'y croire...

Jérôme, tu dois savoir mieux que quiconque ce qui me reste à faire, alors, je t'en prie, vieux frère, réponds-moi... Réponds-moi vite...

J'ai terminé ma lettre. Il fait tout à fait nuit à présent. Je ne peux la relire. C'est mieux ainsi. Demain matin je la glisserai dans la boîte à lettres et je m'en irai travailler aux « Délices du Québec ». Un jour nouveau se lèvera et je recommencerai à m'agiter dans sa lumière pour mieux oublier que j'existe.

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre III

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un officier dans la salle. Il est rare de voir des uniformes dans ce pays et pourtant personne n'y prête attention. Il est tard d'ailleurs et les rares clients se préparent à partir. Lui, commence seulement à commander son menu.

— Tu vas rester, me dit Papalugos. Soigne-le. C'est un officier.

Aux yeux de Papalugos l'uniforme garde tout son prestige. C'est là une de ces choses que le vieux jean ne peut comprendre. Il n'y a que les gens de « l'autre bord » pour éprouver un sentiment pareil.

Je range les plateaux. Je suis écœuré par toute cette vaisselle poisseuse. En avant, dans le magasin, les lumières s'éteignent. Seules les lampes de la vitrine restent allumées. Elles vont brûler toute la nuit. Le gaspillage éhonté des pays riches...

J'apporte au capitaine son sixième verre de scotch. Il lève la tête et me fixe d'un air absent. Il ressemble à l'autre, celui de Berlin. Il a la même peau rasée de frais. La même façon impersonnelle de considérer les gens qui apparaissent dans son champ de vision. La même raideur de maintien.

Ce n'est pas un homme de guerre. C'est un représentant de l'ordre. Je recule un peu. J'ai l'impression qu'il va me demander mes papiers. M'interroger sur ce que je suis et sur ce que j'étais.

— Apportez-moi une assiette de viandes froides, dit le capitaine.

La cuisine est vide à présent. Je prends un plat, j'ouvre le frigidaire et machinalement je commence à placer le jambon sur la porcelaine blanche. Cela fait un joli rond rose qui tranche sur la verdure de la salade. Et soudain je suis heureux ! Une sensation de bien-être m'envahit Elle ne me quittera plus jusqu'à la fin de la soirée. Je songe à l'autre. À ce capitaine de Berlin qui donna à un pauvre hère un morceau de papier couvert de tampons.

Nous étions rangés en une longue file devant la porte du consulat américain. Il passait à côté et je ne sais trop pourquoi il s'arrêta à ma hauteur et me fit signe. Je le suivis. Il m'amena dans une petite pièce claire et commença à me poser des questions.

— Tu as quitté ton pays. Pourquoi ?

— Je risquais de me faire arrêter.

— Tu n'aimes pas les communistes ?

— C'est difficile à expliquer...

— Essaie toujours...

Il parlait un français laborieux.

— Si tu acceptes de travailler avec nous tu seras riche, mais si tu veux nous espionner, ça ira mal pour toi. Tu comprends ? Ton père faisait quoi ? Et ta mère ? T'avais des frères ? Non ? Ah, comme c'est curieux... J'ai entendu dire que dans ton pays, les familles nombreu-

ses.. . Enfin... Tu n'as pas la tuberculose ? Il faudra vérifier ça. Nous ne voulons pas de malades. La tuberculose c'est contagieux...

Cela dura ainsi pendant des heures, mais à la fin j'eus droit à une chambre pour moi tout seul. Un mois plus tard je partais pour Paris. Je devais y rester deux semaines ; j'y suis resté plus d'un an.

Ce fut l'époque bénie des vacances... La trêve ! J'étais chargé de faire la traduction des textes qu'on m'apportait régulièrement à l'hôtel. Je logeais non loin de la Madeleine, dans une sorte de pension de famille, où habitaient quelques étudiants américains.

Je vivais au jour le jour. Chaque semaine je recevais une certaine somme d'argent que je m'empressais de dépenser aussitôt. Au début, j'ai essayé de retrouver André, mais je n'ai pas réussi et je l'ai oublié très vite. Je parcourais Paris dans tous les sens. J'étais ivre de cette ville. J'étais avare de chaque instant et de chaque minute. Je voulais tout voir et tout comprendre. Parfois, quand tard dans la nuit je me promenais sur les bords de la Seine, je me pinçais pour mieux me persuader qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Cela ne pouvait durer. C'était trop beau.

Un matin, on refusa à la Préfecture de Police de prolonger ma carte de séjour. Je suis allé rencontrer un autre officier américain.

— Si tu veux travailler pour nous tu pourras rester. Il faut entrer en contact avec certains de tes compatriotes. Nous rapporter ce qu'ils font... Tu acceptes ?

Non, je n'ai pas pu accepter, mais j'étais assez habile pour tricher et pour gagner du temps. Oh, pas beaucoup. juste assez pour obtenir un visa canadien.

Dans la salle il n'y a plus personne. Le capitaine termine son scotch. Cela me donne soif. Comme il demande une demi-bouteille de vin j'en profite pour obtenir du barman un cognac.

Il est gentil le barman. Autrefois il était marin et il m'avait suffi de lui parler de voyages pour qu'il me traite d'une manière plus amicale. Il a gardé la nostalgie de la mer, des longues traversées et des escales trop courtes, des rixes dans les ruelles mal famées et des ponts blancs qu'on lave à grande eau pour qu'ils brillent au soleil.

Comme moi, il se sent enfermé dans une cage. Mais, moi, je ne pourrai jamais échapper, tandis que lui y parviendra certainement tôt ou tard. Il s'est marié et il a promis de ne plus repartir, mais je suis sûr qu'il ne tiendra pas indéfiniment derrière ce comptoir.

Je pose mon verre vide. Je n'ai pas mangé à midi et ma tête tourne légèrement ce qui n'est pas désagréable. Rita passe à côté de moi. Elle est très jolie dans sa robe blanche. Cette fille a une sorte de distinction naturelle qui ne cesse de m'étonner. Je décide soudain de passer la soirée avec elle.

— Tu t'en vas déjà ?

— Mais oui. Il est l'heure.

— Tu ne veux pas m'attendre un peu ?

— Peut-être...

Elle a un drôle de sourire qui cadre mal avec son personnage. Je suis déçu et intrigué.

Mon capitaine mastique avec une lenteur incroyable. Il n'a pas l'air de s'apercevoir que nous sommes tous en train de l'observer ; le bar-

man, la caissière, moi, et même Papalugos qui est sorti de son bureau pour faire un dernier tour dans la salle.

Finalement le capitaine se décide à commander son dessert et son café. Je prépare l'addition. Il ne l'examine pas. Il pose un billet de dix dollars sur la nappe. Il semble malheureux.

Pauvre homme en uniforme. Cela n'est pas facile d'être militaire dans ce pays où l'héroïsme semble inutile, où le souvenir des victoires et des défaites ne rôde pas dans les rues et où la guerre paraît irréaliste !

Je me dépêche de monter. Au vestiaire du premier je rencontre le barman qui est en train de se changer. J'ouvre mon casier et je commence à enfiler mon pantalon gris.

— Ce n'est pas de mes affaires, dit le barman, mais tu devrais chercher une autre position. T'es trop bien pour ici. T'as de l'instruction après tout. Moi, je n'ai pas eu de chance. Je ne suis pas resté longtemps aux écoles. On était dix à la maison. Dix... tu te rends compte ! C'est du monde. Toi t'as pu apprendre pas mal plus, alors si tout ce que tu arrives à faire dans la vie c'est de passer les plateaux ce n'était pas la peine de prendre la place d'un autre.

Que puis-je lui répondre ? Il a raison et je le sais. Comment lui expliquer que pour moi, les « Délices du Québec » c'est un port d'attache. Que je suis trop fatigué et trop lâche pour recommencer à gravir les étapes. Que je n'ai plus de passé et que je me fous de l'avenir...

Alors comme il me faut dire quelque chose je lance en l'air des paroles vagues.

— Je viens de l'autre bord... Je n'ai pas de métier... Pas d'expérience...

— J'ai des amis, conclut le barman. Je vais leur parler de toi. On verra bien.

Je referme mon casier et je descends l'escalier aussi vite que possible. J'ai honte et cela me fait plaisir. C'est comme si je me réveillais à la vie.

Devant la porte du restaurant une ombre se profile sur le trottoir. Rita marche à petits pas en balançant en l'air son sac à main.

— T'en as mis du temps.

— Je suis désolé. Tu comprends, le capitaine...

Je n'ai pas envie de lui avouer que je ne croyais pas qu'elle allait m'attendre. J'entre dans son jeu et je décide de lui faire la cour. La nuit est chaude. L'air est moins lourd, cependant, parce qu'une brise fraîche souffle sur la ville. Nous marchons un peu sans échanger une parole. Une voiture décapotable roule lentement. Le conducteur regarde Rita et Rita se met à rire. La voiture s'arrête. Je prends Rita par le bras et je l'entraîne.

— Ça t'arrive souvent d'être aussi provocante ?

— Ça te déplaît ?

— Plutôt.

Nous nous regardons un instant, dressés l'un en face de l'autre. Elle est plus petite que moi et presque fragile avec sa chevelure blonde qui lui tombe sur les épaules.

— Où veux-tu aller ?

— Je ne sais pas.

— Ça te plairait d'aller au port ?

— Au port ? Mais c'est à l'autre bout de la ville...

— On va prendre un taxi

— Que veux-tu faire au port à cette heure-là...

— Rêver...

Un taxi passe. Je lui fais signe. Rita monte la première et je m'installe à côté. Sa peau dégage une odeur fraîche. J'aimerais la prendre dans mes bras, poser ma tête sur son épaule et fermer les yeux. Cela ressemble presque à une escapade de collégiens.

Les rues sont désertes. Parfois le chauffeur s'arrête à un feu de circulation et, comme il freine assez brusquement, mes genoux frôlent ses jambes. Je recule aussitôt et la voiture. repart.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-deux ans.

— Tu as l'air bien plus jeune.

Pour toute réponse elle chantonne un peu, puis le silence s'installe de nouveau entre nous. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire. D'ailleurs nous arrivons déjà au bord de l'eau.

J'y suis venu le jour, mais alors une activité fébrile régnait au port. Des camions entraient et sortaient. Un agent dirigeait la circulation. J'avais l'air d'un intrus et je n'ai pas osé m'approcher jusqu'au quai. Maintenant tout est désert.

Je paye le chauffeur qui me regarde d'un air ahuri et j'attends qu'il parte. Enfin, c'est le calme total. Nous avançons vers la silhouette massive du bateau qui se balance près du quai. C'est un transocéanique. Il m'est impossible de lire le nom marqué en lettres foncées sur sa coque.

— J'aimerais partir, dit Rita. Je n'ai jamais quitté Montréal.

C'est plus qu'une constatation. C'est presque une plainte.

Un peu plus loin, il y a un petit escalier et je m'asseois sur une des marches. Rita se tient debout indécise.

— Viens, n'aies pas peur...

En bas l'eau clapote. Je passe mon bras autour de ses épaules. Elle ne proteste pas. Ses cheveux caressent ma joue. Je suis bien. Je me sens fort et puissant. Je me sens maître de ma destinée et de la sienne. Sur le pont du bateau s'allume un minuscule point rouge. C'est un marin qui fume sa cigarette. Rita frissonne. Je me mets à l'embrasser tout doucement parce qu'elle me paraît faible et parce que je veux la protéger. Rita me rend mon baiser avec une passion à laquelle je ne m'attendais pas. Surpris, je la lâche.

— Rentrons, dit-elle. J'ai froid.

Nos pas résonnent. C'est un curieux quartier que celui du port. Le seul qui ait gardé la poésie du passé et qui témoigne de ce que devait être cette ville à l'âge héroïque. Les ruelles étroites se dressent devant nous. Elles sont encadrées dans de grosses constructions grises, édifiées à une autre époque. Je suis heureux dans ce décor. Je retrouve ici un monde que j'ai connu et que j'ai toujours aimé. Rita semble dépaylée comme si elle était à des milliers de milles de chez elle. Ce qui pour moi n'est qu'un retour en arrière reste, pour elle, une découverte.

Nous sommes obligés de marcher jusqu'à la Place d'Armes. Rita se tord les pieds sur le pavé inégal et elle paraît de plus en plus perdue. Devant la masse imposante de l'église Notre-Dame je la prends dans mes bras et je cherche ses lèvres. Elle se dégage.

— Je veux m'en aller, dit-elle, sur le ton d'un enfant qui boude. Je suis fatiguée.

Je lui propose de m'attendre pendant que je chercherai un taxi, mais elle refuse. Je crois qu'elle a peur. Rue Saint-Jacques, près du coin, un taxi est arrêté. Je l'appelle. Il est libre. Nous montons et elle donne son adresse. Je songe vaguement qu'il ne me reste plus beaucoup d'argent, mais je chasse aussitôt cette idée.

Mes mains caressent ses épaules. Sous mes lèvres ses lèvres tremblent. J'éprouve une immense tendresse pour cette fille. Grâce à elle, j'ai cessé de penser. Elle m'offre l'oubli. Les spectres de mon passé ne sont plus là. Seul l'instant présent compte. Je sens qu'elle a besoin de moi. Et c'est tellement nouveau, tellement merveilleux, que j'ose à peine y croire.

La voiture s'arrête.

— Tu veux monter ?

— Si tu m'invites...

Il y a l'escalier banal, une porte qui craque et une pièce minuscule. La lumière m'aveugle. Rita me pousse vers le divan où les poupées et les coussins occupent toute la place. J'enlève un ours en peluche et je me cale entre les coussins. Rita disparaît dans la cuisine, puis revient avec deux verres de lait. Elle les pose sur la table basse, laisse tomber ses chaussures et frotte ses pieds endoloris. J'allume une cigarette.

— Je n'ai pas de cendrier, dit-elle. Je ne fume pas. Attends, je vais t'apporter une assiette.

— Tu ne reçois jamais personne ? C'est pourtant bien joli chez toi.

— Je ne veux pas d'hommes à la maison.

— Mais voyons, petit, je connais des femmes qui fument...

Elle ne répond pas. Elle secoue la tête et ses cheveux blonds couvrent son visage. Elle est délicieuse ainsi, semblable à une poupée parmi les autres. Je ne sais pourquoi je n'ose m'approcher. Au contraire, je m'efforce de laisser une certaine distance entre nous. Je me lève et pour me donner une contenance je prends la photo qui se trouve à portée de ma main sur une table. Dans le cadre blanc sourit une fillette.

— C'est toi ?

— Non, c'est Ghislaine. Elle est pensionnaire.

— Ta soeur.

— Ma fille. Elle a six ans.

Rita me prend la photo des mains et la regarde.

— Ghislaine a été malade cet hiver, mais maintenant ça va très bien. J'aime mieux te le dire tout de suite : C'est Papalugos qui a payé les médicaments. Tu sais, il a été très bon pour moi

— Ah... Tu veux dire que Papalugos et toi ? Non ! Laisse. Je ne veux pas savoir.

— Oh, ce n'est un secret pour personne au restaurant. Je croyais que tu...

— Parles-moi de ta fille, veux-tu...

— Je vais la voir dimanche prochain. Elle est dans une très belle maison. Une grande maison. Je veux qu'elle profite de l'air et de la campagne. Ça me coûte une fortune, mais tant pis. Je viens de lui acheter une robe...

D'un mouvement brusque Rita se redresse, saute sur ses pieds et va chercher quelque chose dans la garde-robe. Elle revient avec une grande boîte sous le bras, elle la pose sur le divan et elle l'ouvre.

— Regarde. N'est-ce pas qu'elle est belle ?

Pour lui faire plaisir je palpe le tissu. Il est léger. Il est délicat. Il est doux sous mes doigts d'homme.

— Ta fille...

— T'en fais une drôle de tête... Ça te surprends que j'aie une fille comme ça. Eh bien, je l'ai eue à seize ans. Ça n'a pas été tout seul. Il est parti. J'ai dû m'arranger. À l'hôpital on a voulu me la prendre. Je suis entêtée. Je n'ai pas signé pour l'adoption. Depuis, je l'élève. Je parviens à m'arranger... Papalugos...

— Tu n'as pas de famille ?

— J'ai mon père. Il a fait la guerre. Il est revenu malade. Il reste à la maison. Il touche une pension, mais ça ne va pas chercher loin. Faut même que je l'aide.

Elle est si jeune cette femme qui se tient devant moi, avec sa grande boîte de carton. Je hais Papalugos. Le vieux cochon. Au fond

c'est une excellente occasion de lui jouer un mauvais tour. De me venger de toutes les humiliations passées et à venir.

— Je ne veux pas que tu continues ainsi...

Je parle très vite sans réfléchir à quoi je m'engage.

— Papalugos ; il ne faut pas... Je vais t'aider désormais.

Rita fait la moue.

— Oh, tu sais, avec ce que tu peux avoir comme salaire...

— J'ai les pourboires.

— La pension de la petite c'est cent dollars par mois et il y a les vêtements en plus. D'ailleurs tu ne me dois rien. Va.. . Inutile de faire le généreux. J'en ai vu d'autres. Papalugos, c'est différent. Il est vieux. Le père de Ghislaine était jeune, lui. C'était un monsieur. Tiens, il ressemblait un peu à James Dean. En plus gras peut-être. Il s'appelait Georges et il suivait des cours à l'université. Ses parents avaient de l'argent. Pourtant, quand il est parti, il ne m'a rien laissé. Même pas une lettre. J'ai appelé une ou deux fois chez lui et on m'a répondu qu'il était en Europe. Faut être logique dans la vie. Je me suis fait une raison. Mon père m'a dit que ça finirait comme ça. Il est trop bien pour toi, répétait-il. Ça ne peut pas durer. Pauvre papa. Il a quand même eu du chagrin. À l'hôpital, il a crié dans le couloir qu'il allait casser la gueule à Georges ; le lendemain, il a oublié. Il est comme ça.

— Tu n'as pas de soeurs, de frères, d'amis...

— Oh, tu sais, nous étions six à la maison. Une belle famille, comme on dit chez nous. J'étais la plus jeune, alors je suis restée. Les autres se sont organisés chacun à sa manière. On ne les voit plus depuis des années. Papa boit beaucoup. Faut pas s'étonner qu'ils aiment

mieux ne pas revenir. Mets-toi à leur place. Papa se moque de tout le monde. L'unique qu'il supporte encore, c'est moi. J'ai toujours été sa préférée. T'as pas de famille, toi ?

— Non. Personne.

— Forcément, T'es un étranger. Si tu avais de la famille tu ne serais pas ici. Ça ne doit pas être drôle par exemple. Moi, au moins, j'ai Ghislaine. Elle est bonne fille. Quand j'y vais le dimanche, elle m'embrasse. Elle ne veut plus que je m'en aille. Chaque fois c'est toute une histoire. C'est dur. Que veux-tu. Je ne peux pas la garder avec moi. Faut supporter.

Soudain Rita a des larmes aux yeux. Des grosses larmes qui se mettent à couler sur ses joues. Sous mes lèvres elles ont le goût de sel. Dans le fond de la pièce il y a un lit. Je la porte jusque-là. Je la couvre. J'éteins la lumière et je la laisse pleurer. Elle s'endort presque aussitôt comme une petite fille sage et moi j'ose à peine respirer. J'ai peur de rompre le charme.

Il fait chaud. Je n'ai pas le courage de partir. Je suis si bien ici. Je m'allonge sur le divan. C'est étroit et c'est inconfortable. Tant pis. J'éprouve un étrange bonheur de veiller ainsi sur un être humain. Pour la première fois depuis très, très longtemps, je n'éprouve aucune anxiété. Aucun besoin de fouiller dans mes souvenirs. C'est une nuit unique où les morts ne me font pas signe. Je suis délivré de mes cauchemars. Pendant un instant j'essaie d'évoquer Maryse, mais cela n'éveille aucune souffrance. Juste une sensation très douce...

Déjà la réalité se fond dans le rêve. Puis, Rita est à côté de moi. Il fait clair. Le café fume dans la tasse.

— Tu vas être en retard, dit-elle. Moi ça m'est égal. C'est mon jour off.

Je pense à la salle vide. À la rangée des tables couvertes de nappes blanches et rouges.

— Tu es occupée ?

— Non, pas exactement. Je dois aller voir papa. Tu peux m'accompagner si tu veux.

— Parfait. Je t'annonce que je m'offre des vacances. Tu as le téléphone ?

— Bien sûr. Pour qui me prends-tu ?

— Pour une ravissante créature.

Je saute sur mes pieds. Je l'embrasse sur la joue. Je m'étire dans tous les sens à faire craquer les os. Je me sens frais et dispos. Aucun doute, l'existence peut être encore merveilleusement belle.

Je compose le numéro et j'attends. Au bout du fil la voix de la caissière dit : — Allo... Je lui annonce que je suis malade. Je tousse deux ou trois fois. Elle prend un ton apitoyé. Je tousse encore et je raccroche.

J'attrape Rita par les mains. Je la fais tournoyer au milieu de la pièce. Elle rit. Deux petites fossettes se creusent dans ses joues. Je la renverse sur le lit pour mieux l'embrasser. Elle ne se défend pas. Je recule. Ça serait trop bête de gâcher cette joie qui s'empare de nous. Il sera toujours temps de me venger de Papalugos. Pour le moment, il ne faut pas qu'elle puisse me comparer à l'autre.

Papalugos ? Il vient souvent ici ?

— Jamais. Je te le jure. Généralement il m'emmène à l'hôtel. Un petit hôtel de la rue Sherbrooke. C'est pas joli, mais c'est propre. C'est dans l'ouest.

Rita a une façon tellement candide de raconter ces choses-là que je ne sais plus si elle est inconsciente, naïve, ou hypocrite. Pour elle, tout ce qui se passe en dehors de cette pièce semble ne pas compter. Dès qu'elle y retourne, elle se refait une virginité. La photo d'une enfant veille sur la petite table. La photo dont la présence explique et justifie tout.

Malgré moi je pose cette question stupide :

— Pourquoi tu n'as pas essayé de voler ?

Comme c'est étrange. Je n'en ai aucun droit et déjà je me mets à la juger. Les autres, celles que j'ai connues autrefois, voleraient plutôt que de se vendre...

— J'avais trop peur de me faire prendre. Et puis c'est péché... C'est dans les dix commandements. Je ne suis pas une mauvaise fille. Je pratique ma religion. Et j'ai du mérite. Papa ne croit en rien. Moi, à confesse, j'avoue toujours que j'ai fauté. Le curé me dit de ne plus recommencer et de bien faire. Si je volais, il demanderait que je remette l'argent. Comme je ne pourrais pas le rendre, il ne me donnerait pas l'absolution.

Évidemment. C'est simple. Pourtant, je n'aurais jamais trouvé ça tout seul. Je n'aurais jamais songé à cette morale-là ! À quoi bon la torturer. Je croque mon toast trop sec. Il a un petit goût amer.

— Dépêche-toi. Faut qu'on parte. Papa habite à l'autre bout de la ville.

Dans la salle de bains je plonge ma figure dans l'eau froide. Rita chante dans la pièce. Elle doit être en train d'enfiler sa robe. J'imagine son corps nu. Un frisson court dans mon dos. Pousser brusquement la porte. La prendre dans mes bras. Étancher ma soif...

— Tu es prêt ?

Trop tard ! Elle est habillée, maquillée, souriante... À nouveau elle ressemble à une toute jeune fille. Je guette sur son visage la moindre trace de désenchantement. De maturité secrète de son corps. A-t-elle cette même expression joyeuse quand Papalugos s'approche d'elle ?

Je me secoue. Quel besoin ai-je de souffrir.

La clef tourne dans la serrure. Rita accomplit ce geste avec l'air d'un avare qui ferme son coffre-fort. Je l'entraîne et nous descendons les marches en courant. À l'arrêt de l'autobus le vent s'engouffre dans sa jupe. Elle la retient des deux mains et un peu de rouge envahit ses joues... Puis l'autobus arrive. Nous montons.

— Comment vas-tu me présenter à ton père ?

— T'es mon ami. Non ?

— Bien sûr, mais quand même.

— Oh, t'en fais pas. Papa se moque bien de ce que je fais. Il sera content d'avoir quelqu'un avec qui causer. Quelqu'un d'instruit, je veux dire. Parce que tu sais, mon père est instruit à sa manière. Il a vécu de l'autre bord. Il a vu du pays. Parfois, j'ai du mal à le comprendre quand il se met à en parler.

Nous descendons rue Wellington. Une longue rue laide à hurler. Comment peut-on construire des maisons pareilles ? Par quelle aber-

ration mentale un architecte a-t-il tracé des plans aussi abominablement sinistres ?

— Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, dit Rita.

Elle s'arrête devant une maison basse, appuie sur la sonnette et titure nerveusement ses gants... Nous attendons. Pas de réponse.

— Il n'est peut-être pas là.

— Il ne sort jamais.

Finalement, quelqu'un tire sur la corde et la porte s'ouvre. En haut de l'escalier il y a un homme qui nous observe. Avec ses cheveux en broussaille et sa barbe, il ressemble à une bête embusquée.

— Papa, je t'amène un ami. Il s'appelle Yves. B travaille avec moi au restaurant.

— Entrez...

Il recule pour nous laisser passer dans un réduit, où s'entassent les outils de toutes sortes. C'est sombre, c'est humide et c'est sinistre. De là, nous entrons dans une grande cuisine claire. La lumière m'aveugle. Sans dire un mot, l'homme sort du frigidaire deux bouteilles de bière et les met sur la table. Il les ouvre et me fait signe.

— Je peux aller dans la chambre ? demande Rita. Je voudrais prendre des choses dans la malle.

— Fais comme chez toi.

Il se tourne vers moi ;

— Tu couches avec elle ?

— Non.

— Pourquoi ?

Il m'observe avec une curiosité malveillante.

— Je...

-Tes pas d'ici. D'où viens-tu ?

— De loin.

— Mais encore...

— J'ai pris mon bateau à Calais.

— Ah, t'es passé par la France. C'est un beau pays. J'y ai vécu un temps. Remarque, j'aime mieux que la Rita sorte avec des gars de chez nous. Les étranges c'est pire. Ça se prend pour Dieu sait quoi. Ça veut nous faire accroire.

Il renverse la tête en arrière et avale sa bière en tenant la bouteille comme si c'était une gourde.

— Vous avez fait la guerre ?

— Elle t'a dit.

— Ça se voit.

— Ah, je ne l'aurais pas cru.

Sous les sourcils arqués, dans les yeux de l'homme, s'allume une lueur.

— Eh oui, je l'ai faite cette guerre. En Angleterre, en Hollande, en France... Ce fut une beauté à voir !

Il se penche vers moi. Il a dû boire avant. Son souffle empeste l'alcool. Il me saisit la main et la serre.

— Tas fait la guerre toi ?

— Oui. J'étais maquisard.

— Ce fut un bon temps, hein ?

— Pas exactement. Chez nous...

Il lâche ma main. Ses doigts tremblent.

— Je ne suis pas curieux, tu sais. Vous autres les européens, vous aimez parler des martyrs. J'ai l'habitude, va ! Ça ne m'intéresse pas de t'écouter. Je connais la musique. T'as tout perdu, t'as eu faim, t'étais malheureux. Et ainsi de suite. Moi, je n'ai jamais été aussi heureux que pendant la guerre. Tu m'entends. Et sais-tu pourquoi ? Parce que j'ai vécu la crise. Toi, tu ne comprends pas ça. T'es trop jeune d'ailleurs. Et puis, dans les vieux pays, ça n'a pas été comme chez nous. C'était autrement, quoi... Viens un peu par ici.

Il me tire par la manche et me pousse vers la fenêtre. Il l'ouvre comme s'il voulait l'arracher. Un morceau de cadre se détache et tombe.

— Regarde...

Il se penche en avant et je le saisis par sa chemise de crainte qu'il ne bascule dans le vide.

— T'es peureux, plaisante-t-il en tournant légèrement la tête.

— Je m'excuse monsieur, mais...

— Appelle-moi Jos. Ce n'est pas français, mais c'est bien mon nom. Allez, viens plus près.

Nous voilà maintenant côte à côte. Le parapet est bas et nous surplombons la rue du haut de notre deuxième étage. En face, un couple prend le frais sur le balcon. Ils ne nous remarquent pas. Ils se bercent sur leurs chaises de rotin. Ils ont des expressions mornes. Ils s'ennuient.

Ailleurs, les fenêtres sont fermées et les rayons de soleil se reflètent dans les vitres.

— Regarde ces murs, dit Jos. Derrière il y avait des hommes. Ils étaient tous là. Ils attendaient. Ils ont attendu ainsi pendant des mois. Là, un peu à gauche, au numéro 35, habitait mon copain. Autrefois nous allions ensemble à l'école. Puis on a travaillé ensemble à Canada Steel. Puis on a quitté ensemble l'usine. Slackés * tous les deux. Le même jour. Drôle, n'est-ce pas ?

— Il avait une famille. Des enfants. Des dettes... Il n'a pas pu tenir. Il a sauté. Hi, hi, hi. . . Ça a fait une tache en bas. Ma femme a pleuré. Les femmes pleurent toujours. Pourtant la tache était petite. Je n'ai pas voulu croire que c'était ça mon copain. Tu sais pourquoi il a sauté ? — Parce qu'il n'y avait pas de travail pour lui. Rien. Tu comprends ? Nulle part.

— Des jours et des jours sans rien faire ça rend fou. Il est devenu maniaque. Il voulait comprendre pourquoi c'était ainsi. Les enfants criaient. La femme criait. Alors il a sauté. C'est tout. Moi je n'ai pas eu

* [Terme utilisé dans la langue populaire signifiant “mis à pied”. JMT.]

le courage. J'ai continué. J'allais chez monsieur le curé. Il me donnait du pain. Il aimait beaucoup ma femme. Elle était bonne paroissienne. Mais quand Marc a été malade... Marc, le frère de Rita... Je me demande à quoi bon je te parle de tout ça.

Jos se redresse et referme brusquement la fenêtre. Il est très pâle.

— Donne-moi une autre bière, dit-il. J'ai soif.

Maladroitement j'ouvre la bouteille. Rita est maintenant en train de faire un paquet avec du papier brun et de la grosse ficelle. Elle évite de me regarder.

— La guerre, dit Jos. Je me suis engagé. J'ai eu une paye. Ma solde. Je m'en foutais bien du reste. C'est une bonne chose la guerre. Ça donne du travail. On mange. On est habillé. On dort... Dommage que ça n'a pas duré plus longtemps. J'ai pas été chanceux. À Falaise, j'ai reçu un éclat d'obus dans la tête. Il a fallu revenir. La femme était contente. J'avais une pension. Mais quand elle a dû me recevoir à la maison, elle n'a pas aimé ça. Elle est partie. Rita est restée. Elle seule... N'est-ce pas Rita ?

— Oui papa.

— Pourquoi tu ne couches pas avec ce gars. Il a l'air gentil.

— Papa...

— Quoi ? Celui-là ou un autre, quelle importance... Ghislaine va bien ?

— Très bien.

Jos cache sa figure entre ses mains.

— Falaise... La poussière... Il y a beaucoup de poussière quand on risque de crever. De la poussière ou de la boue. C'est selon. Beaucoup de bruit aussi. Cela me donnait mal à la tête. T'as été à Falaise ?

— Non.

Il se redresse et me menace de son poing serré.

-T'es pas des nôtres. T'es un étrange de l'autre bord. Retourne chez toi. Ici on manque de travail. Tu vas encore manger notre pain. On n'en a pas assez pour donner.

— Papa !

— Vous devriez aller dormir. Vous êtes fatigué...

Il semble ne pas entendre.

— Ne te plains pas, toi. T'es jeune. Tu verras. Ça va changer. Ça ne peut pas durer toujours ainsi. On va travailler. Tous. Moi, toi, elle... Ce qui compte c'est d'attendre. Encore un petit mois, ou deux, ou trois, ou six peut-être... Attendre... Durer... On m'a dit à l'Hôtel de Ville que le secours va être augmenté. On recevra plus. On doit donner aussi les pilules pour Marc. C'est curieux. Les pilules sont toutes petites, toutes roses, mais ce sont des pilules chères. Marc a besoin de pilules et je dois les lui acheter. Je suis son père. Non ? Son père nourricier. Il faut savoir donner à manger aux autres quand on est un homme. Hi, hi, hi... Je suis un homme, moi. Je vais porter l'uniforme. Il n'y a que les hommes qui portent l'uniforme. Des vrais hommes. Rita donne-moi de la bière.

— Il n'y en a plus dans le frigidaire.

— Sois bonne fille, Rita, va en chercher. Tout de suite papa.

Jos s'accroche à moi. Il me tient par les épaules et ne me lâche pas. Je suis cloué sur place.

Rita prends son sac et s'en va. La porte claque.

— Dis-moi pourquoi je n'ai pas crevé ? À Falaise on recevait de belles décorations. J'en aurais eu au moins deux. Vivant, je n'en ai reçu qu'une seule. Ma femme aurait eu une pension. Elle aurait pu se remarier. Tu sais, Rita, c'est une bonne fille. Elle est belle. J'ai toujours voulu qu'elle soit heureuse. Seulement je n'ai pas pu... Il aurait fallu de l'argent... — Comment c'était chez vous ? Comment as-tu fait la guerre, toi ? T'es si jeune.

Je parviens à détacher ses mains de mes épaules. Il se laisse tomber sur la chaise. Il me regarde. Je ne sais pourquoi, j'ai honte. Ma gorge est tellement serrée que je ne parviens pas à prononcer une parole. D'ailleurs comment pourrais-je parler de ma guerre à cet homme. Elle me semble soudain si lointaine. Si irréaliste... Si différente aussi...

— Tu sais, le pire, c'est la faim. Le ventre fait mal. Il se tord. On pense constamment à un bon steak. On le voit partout. Gros, épais, succulent... Hi, hi, hi... Rita va te payer des steaks. Elle a bon cœur la Rita. Elle aime donner... Marc, lui, est mort. C'est la ville qui a payé l'enterrement. Faut ce qu'il faut. La fosse commune c'est très bien. C'est confortable. On n'est pas seul.

— Le curé a donné deux oeilletons. Il est généreux le curé. Il y a eu aussi la dame. Elle est venue apporter du linge pour Rita. Une dame toute jolie. Elle habite à Westmount. Elle a été très amie avec ma femme. Hi, hi, hi...

— Je l'ai maltraitée un peu, la dame. Tu comprends, c'était plus fort que moi. Elle était si gentille. Si compatissante. Si aimable... Elle avait une voix douce et ne prononçait jamais un mot plus haut qu'un autre. C'était sa façon d'être polie. Mais ce jour-là elle a beaucoup

crié. Faut dire que j'ai tapé fort. La police est arrivée presque aussitôt. Je suis allé à Bordeaux. Tu connais ? Hi, hi, hi...

— Faudra que tu ailles y faire un tour. C'est reposant. On mange pas mal. Il y a de la vermine, mais on s'habitue. Pourquoi Rita ne revient pas ? J'ai soif.

— Elle ne va pas tarder. Calmez-vous. Vous ne voulez pas vous coucher un peu ?

— C'est ça. Mène-moi dans la chambre.

Le lit est défait. Par terre traînent les caleçons, les chemises sales et les cravates tordues comme de la ficelle. Jos. s'allonge. Je tire les stores. Il fait sombre à présent dans la pièce.

— Va-t'en, dit Jos. Je suis fatigué.

Je retourne dans la cuisine et je ferme doucement la porte. On marche dans l'escalier. C'est Rita. En fille obéissante elle a apporté de la bière. Elle est pitoyable avec son pauvre sourire de gosse. C'est comme si elle voulait s'excuser de m'avoir amené ici.

— Fais le café et prépare des toasts. Il a besoin de manger ton père.

— Tu crois ?

— Mais oui, voyons. Il est très affaibli. Il doit passer son temps à boire.

— La dernière fois, quand je suis venue, ça allait mieux. Il travaillait sur les chantiers... C'est toujours comme ça. Pendant deux, trois mois, il se conduit comme du monde, puis ça recommence. Je ne peux tout de même pas vivre ici. C'est trop loin. Et puis il me fait peur. Quand ça le prend il devient violent.

Rita met de l'eau à bouillir. Elle me tourne le dos. Je ne peux deviner à quoi elle pense. Ses gestes sont lents, mais précis. Une immense pitié m'envahit. Je m'approche. Je caresse sa main.

— Faut pas penser du mal de ma mère, dit-elle. Il la battait trop. Ça ne pouvait plus continuer. Elle avait si honte de lui qu'elle est partie. Moi, il ne me battait pas.

J'ai l'impression de vivre dans une espèce d'état second. C'est comme si j'assistais à une représentation de théâtre. Je ne sais plus très bien pourquoi je suis là.

Rita ouvre tout doucement la porte de la chambre, puis la referme.

— Il dort, dit-elle. Allons nous-en.

Je ne réponds pas. Je suis trop content de partir. Je suis trop content d'échapper à cette atmosphère. Pourtant, j'ai la sensation de trahir quelqu'un ou quelque chose. Et je sais, j'en suis absolument certain, qu'une fois de plus je suis en train de me conduire comme un lâche.

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre IV

[Retour à la table des matières](#)

Elle est prude parce qu'elle se croit laide. Elle a peur de ne pas paraître à son avantage comme elle dit.

— Tu n'es qu'une petite fille, Rita.

Je caresse doucement son corps qui sous les rayons du soleil a la couleur de l'ambre. Je glisse mes lèvres sur la peau délicate. Un frisson la parcourt de la tête aux pieds. Elle ferme les yeux.

Je l'écrase sous mon poids. Je sens les muscles de ses cuisses qui se tendent. Ses jambes repliées m'emprisonnent.

La joie qui fait mal... La haine... La passion... L'oubli surtout. L'oubli total de tout ce qui n'est pas elle.

Puis, c'est la lassitude subite. Elle nous frappe comme un coup de fouet. Couchés, l'un à côté de l'autre, nous nous taisons.

J'allume une cigarette.

— Il faut que je m'en aille, dit Rita.

— Ah...

— C'est dimanche. Faut aller à la messe. C'est à se demander si le curé va me donner l'absolution.

— Voyons mon petit. Tu m'aimes...

— Et alors...

— Le Bon Dieu pardonnera, va.

— Tu comprends, jusqu'à présent, ce n'était pas par plaisir. C'était pour Ghislaine.

— Ton confesseur était d'accord ?

— Il n'était pas d'accord, mais il me disait de bien faire. Et je promettais. Maintenant c'est différent. Je ne peux pas promettre. Je ne te laisserai pas.

— Très flatté...

— Et puis...

— Quoi encore ?

— Tu m'as fait manger de la viande vendredi dernier. Ça aussi, faudra le dire.

— Ah, oui, la viande...

La fumée de ma cigarette flotte dans l'air. Paresseusement je la suis des yeux.

Maryse, mon pauvre amour. Comme ta tête était lourde. Elle se dodelinait tantôt à gauche et tantôt à droite. Quelqu'un la releva. La posa sur mon épaule. Il y avait alors tes lèvres déjà blanches. Tes traits scellés par la mort. Tu semblais dormir.

Je t'ai oublié Maryse. Pardonne-moi. C'est cela mon péché.

Je me lève et j'ouvre la fenêtre.

Je me retourne. Soudain, je ne peux plus supporter ce cadre. Tout est laid. Le divan avec ses coussins et ses poupées. L'abat-jour. Les tableaux ; horribles copies de l'art.

— Je suis las.

Dans la salle de bains l'eau coule docilement et rafraîchit mes doigts. La douche commence à fouetter mon corps. Elle est délicieusement froide.

Dans la chambre Rita s'habille à la hâte.

— Je vais à l'église. Prépare-toi. Si tu veux on ira ensemble voir Ghislaine.

— D'accord. Je t'attends ici.

— Tu ne viens pas à la messe ?

— Pourquoi veux-tu que j'y aille ? Pour entendre le rapport financier du curé ? J'ai horreur des chiffres. C'est congénital chez moi.

— Dieu va te punir.

— T'en fais pas pour moi. J'ai un arrangement spécial avec Lui.

Rita met du rouge sur ses joues. Devant le miroir, son visage grimace. Elle fait la moue. Ses paupières s'agitent légèrement. Puis, brusquement, elle pivote sur sa chaise. De ses bras nus elle entoure mon cou.

— Tu vas m'emmener au cinéma ce soir. Dis ? Il y a un beau film au Saint-Denis. « Le calvaire d'une mère ». Ça doit être instructif. Pour moi, surtout.

— Va-t-on revenir à temps ?

— Je m'arrangerai. Ce n'est pas si loin que ça, chez Ghislaine. C'est près de Saint-Sauveur. Un autobus nous dépose à la porte, ou presque.

— Entendu...

— Alors à tout de suite. Il y a du pain dans la boîte et du lait dans le frigidaire. Je mangerai quand je reviendrai.

— C'est ça.

Je pense vaguement que Papalugos finira par me mettre à la porte. Je me suis déclaré malade à quatre ou cinq reprises. C'est beaucoup. Et puis quand il saura que moi et Rita...

La perspective de quitter les « Délices du Québec » ne m'émeut pas outre mesure. Maintenant je sais que je trouverai autre chose. J'ai cessé aussi « éprouver cette peur panique qui s'emparait de moi à l'idée d'être à nouveau seul dans ma chambre et d'attendre. Roger, le barman, m'a dit qu'il y a du travail sur les bateaux qui font la navette entre Montréal et le Saguenay. Ça me plairait de travailler sur un bateau...

Il faudrait laisser Rita ; ne la voir que de temps en temps... Sans moi Rita va recommencer. Non pas par goût, mais par crainte. Tant que je suis là, elle se sent en sécurité. Presque une femme mariée, la bague en moins. Je lui donne régulièrement de l'argent. Pas toute ma paye, mais une grande partie. Je fais avec elle le marché. Je lui ai acheté une robe.

Avec ça, elle est heureuse. Elle a des remords, elle se dit coupable, mais elle commence déjà à s'habituer. Elle s'étire comme un chat au soleil. Elle s'installe solidement dans notre intimité.

Généralement, on fait l'amour le jeudi, parce que c'est notre jour libre. Lundi soir, ou va au cinéma, parce que c'est le jour où on finit plus tôt. Le reste de la semaine on se couche sagement. Ou plutôt elle se couche dès notre retour et moi je lis une partie de la nuit dans la cuisine. Rita trouve cela curieux, mais elle ne proteste pas.

— Les hommes, c'est différent, dit-elle. Il faut les laisser faire.

C'est sa manière d'être tolérante.

Jos est venu nous voir une fois. Il s'est assis dans un coin et il a bu de la bière. Il n'a pas desserré les dents. Avant de partir, il m'a demandé à brûle-pourpoint :

— Tu vas l'épouser la Rita ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être.

— Fais pas ça mon gars. Fais pas ça, je te le dis. Sa mère a été malheureuse. Je veux pas qu'elle le soit aussi. J'ai été de l'autre bord. Je sais ce que c'est. Tu ne t'y feras pas et elle non plus.

Je n'ai pas répondu. À quoi bon ! On ne peut expliquer l'angoisse. On ne peut avouer à un autre qu'on a besoin d'une femme. Que moi j'ai besoin de Rita pour sentir que j'appartiens au monde des vivants.

D'ailleurs, on ne discute pas avec Jos. Il affiche une espèce de certitude. Une sorte de vérité tranquille qui lui vient de je ne sais où. Il sait. Voilà tout. C'est étrange. Je me sens bien avec lui. Il me suffit d'être assis en face de lui et de fumer en silence pour trouver la paix. Autant Rita m'agace parfois, autant la présence de Jos a quelque chose d'amical. C'est rude. C'est frustré. C'est direct. C'est sain.

Cela me rappelle les hommes que j'ai connus à l'usine. Les hommes du syndicat. Ils étaient comme lui. Ils parlaient peu et ils avaient toujours le mot juste. À leur contact je me sentais plus mâle. Plus mûr aussi, dans un certain sens.

Seulement les hommes de là-bas croyaient. Ils avaient un avenir. À Jos, on a tout pris sans qu'il s'en doute. — Je voudrais redonner à Jos un avenir et je n'en suis pas capable. Cela me fait honte.

Je fouille dans les tiroirs et je trouve une brosse à chaussure. J'ai envie d'être présentable. Subitement, mes vieilles chaussures me gênent. Je me mets à appliquer la pâte.

Mon père avait des bottes. Des bottes splendides qu'il portait pour monter à cheval. Après avoir engagé un aide garde-chasse, il passa un moment avec lui pour lui expliquer comment frotter ses bottes.

— Tu dois mouiller le torchon. Pas beaucoup. juste un peu. L'humecter, en somme. Puis, prendre de la pâte et l'étendre. Tu comprends...

Assis sur mes talons j'avais passé des heures en compagnie du jeune garçon. Il s'appelait Alphonse. Il était à peine plus vieux que moi. Il avait des cheveux blonds, en broussaille, et des yeux bleus. Il

chantait tout en agitant ses brosses. Puis, les bottes se mettaient à briller et je le regardais avec beaucoup d'admiration.

Je m'efforce de réussir aussi bien qu'Alphonse et j'y parviens presque. C'est merveilleux de faire quelque chose de ses mains. Quelque chose de précis. D'utile.

Alphonse... Au fait, qu'est-il devenu ? Et le garde-chasse ? Le grand homme mince, vêtu de son uniforme vert ?

— Tu. n'as pas mangé ?

Rita est de retour. Elle est déçue parce que le café n'est pas prêt.

— Laisse, je n'ai pas faim.

— Et moi ?

— Oh, j'ai oublié...

— À quoi rêves-tu encore ?

Tu sais Rita, ce n'est pas si mal de frotter des chaussures. J'ai envie de m'installer à mon compte.

— T'es pas sérieux.

J'éclate de rire. Elle a vraiment l'air de quelqu'un qui entrevoit la catastrophe.

— Ne t'en fais pas, je plaisante.

— Mais quelle idée...

— Oh, rien. Je pensais qu'il est bon de travailler ainsi. De frotter, d'astiquer, de faire briller... C'est une sorte de victoire sur la matière. Tu sais, le travail manuel, c'est le seul dont on voit les résultats tout de suite. Le seul, au fond, qui n'est pas décevant si on sait s'y prendre.

— Tu parles comme le curé. J'ai entendu assez ça quand j'étais à l'école ! La sœur nous apprenait à coudre. Moi, j'aurais préféré faire autre chose. Mais elle répétait toujours que pour une fille ce n'est pas bien...

— Qu'est-ce que tu aurais aimé faire Rita ?

— Je ne sais trop. Autre chose... On ne gagne pas beaucoup de sous dans la couture.

Elle grignote une toast tout en buvant son café. Elle est très jolie ainsi avec le soleil dans les cheveux.

— On s'en va ?

Nous partons bras dessus, bras dessous. Rita est d'excellente humeur. Dans la rue elle s'arrête devant chaque vitrine. Elle achète des robes, des meubles, des vases... Elle achète tout. Tantôt elle a envie d'un ananas, tantôt d'un chemisier en dentelles, tantôt encore d'une armoire avec la grande porte vitrée.

Je voudrais pouvoir lui offrir tout ça. jouer au père Noël. Mais peut-on satisfaire l'insatiable besoin de posséder d'une enfant qui n'a pu grandir ?

Nous prenons l'autobus. Les gens sont entassés debout dans l'étroit passage entre les banquettes. Je sens le corps de Rita contre le mien. Ses fesses rondes et dures se pressent contre mes cuisses. Mon désir d'elle devient une tension continuelle. Elle relève la tête, La lumière se

reflète dans ses pupilles. Je la serre un peu trop fort et elle réprime un cri.

— Tu vas descendre me demande quelqu'un ?

Je sursaute.

— Nous n'avons pas gardé les vaches ensemble monsieur.

— Je sais que je suis ridicule, mais je n'y peux rien. C'est une réaction parfaitement spontanée qui vient de m'échapper. L'autre, surpris, ne comprend pas.

— Tu vas descendre, répète-t-il avec un air engageant ?

— Mais voyons, laisse-le descendre, dit Rita en me tirant par la manche. C'est un Blake. Il ne comprend pas le français.

— On ne dit pas tu, on dit monsieur.

Le visage de l'inconnu devient tout rouge. Je le prends par les épaules et je le repousse. L'autobus s'arrête.

— Répétez tout de suite ou vous ne descendez pas.

— Vous, répète docilement l'inconnu. Vous !

De toute évidence je lui fais peur. Derrière moi quelqu'un éclate de rire. Une femme dit à voix haute :

— Il a raison, le jeune homme. Faut qu'ils parlent français. On est chez nous, après tout. C'est à eux de s'y faire.

L'inconnu disparaît et l'autobus repart.

— Pourquoi tu fais une telle histoire, chuchote Rita. Tout le monde nous regarde. Viens-t-en.

Nous voilà devant le terminus des autobus qui vont dans les Laurentides. Rita est rouge de colère.

— T'es bête.

Je ne veux pas qu'on me tutoie. Tu m'entends !

— Mais puisque je te dis que c'est un Canadien anglais. C'est comme ça qu'ils parlent. Il y a bien de quoi faire une telle histoire.

Comment lui expliquer cet autre monde. Comment lui faire comprendre l'humiliation des vaincus que tutoyaient les vainqueurs. Comment lui raconter...

Assise à côté de moi Rita se poudre le nez. Que sait-elle du mépris de la dignité humaine ? De ces petits faits et gestes, insignifiants en apparence, qui humilient plus sûrement que les grandes déclarations de principes ? Pourtant, Jos, lui, comprend. Je suis certain que Jos réagit comme moi. Cela me fait plaisir et cela me soulage. Je me sens moins seul en face de Rita grâce à cette complicité qui existe entre moi et son père.

L'autobus roule de plus en plus vite. Je regarde par la fenêtre. Un panorama magnifique s'étend sous mes yeux. Un paysage fait de verdure, d'arbres, de petites maisons lointaines et de paix. Ce n'est pas l'univers étriqué et sage de la campagne européenne. Il n'y a pas de limites. Pas de clôtures. Il n'y a pas de murs... Rien. L'espace libre. L'espace vide. Personne ne nous fait signe de la main. Personne n'attend le passage de l'autobus. Où sont les hommes qui cultivent cette terre ? Où sont les paysannes aux hanches larges ? À la messe ? Il est trop tard déjà. L'heure est passée.

— Les paysans, dit Rita. Hum... Il faut aller dans le bas du fleuve pour ça. C'est après Québec. Je suis allée une fois. C'est beau.

Sur l'autoroute les grosses voitures américaines se suivent et se dépassent. Ce paysage, ces voitures, me donnent une impression de puissance et de richesse. J'ai envie de posséder. D'avoir de l'argent. D'être riche à millions... À Paris on peut être pauvre, cela n'a aucune espèce d'importance. Ici, dans ce décor, être pauvre, c'est un non-sens.

L'autobus tourne. Les panneaux-réclames réapparaissent. Saint-Sauveur. Nous sommes arrivés.

Je suis Rita sur le chemin sinueux. La maison est toute neuve. Dans la lumière de cet après-midi d'été, elle me fait penser à un crapaud. Écrasée entre deux terrains qu'on a transformés en cimetière de ferraille, collée contre la route poussiéreuse, elle exhibe fièrement son perron cimenté et ses cadres de fenêtres en aluminium. Deux enfants jouent dans un carré de sable posé à côté des poubelles.

— Ghislaine, appelle Rita.

La petite fille relève la tête. Elle est très pâle. Très fragile. Très émouvante dans sa robe tachée. Je m'arrête. Je n'ose pas m'approcher. Comment parle-t-on à un enfant ? Comment trouve-t-on les mots qui conviennent ?

Rita étouffe la petite de baisers.

— Qui c'est, demande Ghislaine en brandissant son doigt dans ma direction ?

— Un oncle. Un oncle qui va te donner des bonbons. Tu veux ?

Elle se dégage des bras de sa mère et vient vers moi. Il y a une sorte de maturité dans le regard brun.

— Tu t'appelles comment ?

— Yves.

— Tes de Montréal ?

— Oui.

— Alors emmène-moi. Je ne veux pas rester ici.

— Voyons, ingrate !

Une grosse femme se dresse entre nous deux. Elle est vieille, usée et laide. Sa blouse est d'une teinte indéfinissable. Ses pieds nus, tordus par les rhumatismes, chaussés de sandales rouges, font des petits pas hésitants.

— Yves, je te présente madame Robichaud. Elle va bien la Ghislaine ?

— Eh ben ! Vous n'avez pas d'yeux pour voir. C'est incroyable ce qu'elle profite. Forcément, le bon air y est pour quelque chose. Mais j'en prends soin comme si elle était à moi. Demandez-lui. Ce ne sont pas des menteries que je vous conte. Je la traite comme une princesse. N'est-ce pas Ghislaine ?

La femme plonge ses doigts dans les cheveux châtons. Dans son regard il y a une menace. Ghislaine penche la tête. Se secoue. Recule

— Allez, dis-leur que t'es bien ici, insiste la femme.

Ghislaine ne répond pas. J'ai pitié de ce mutisme. De cette honnêteté d'enfant. De cette petite fille qui sait déjà qu'on n'a pas le droit

d'avouer. Qu'il ne faut pas dresser les adultes les uns contre les autres. Que cela ne servirait à rien. Qu'il vaut mieux souffrir en silence...

— On peut rester un peu, demande Rita.

— Ben sûr. Venez par là. On sera mieux.

Derrière la maison, sur la maigre pelouse, on a installé une sorte de balançoire. Les deux sièges se font face. Je m'imagine assis là, avec la vieille femme et la petite fille pâle. Non. Je ne pourrais jamais.

— Veux-tu aller au restaurant ?

Ghislaine glisse sa main dans la mienne.

— Nous partons, dis-je à Rita. Nous avons décidé de manger des glaces.

Je sais que Rita trouve cette dépense inutile, mais elle n'ose pas protester devant la femme. La vieille, méfiante, m'observe.

— Vous me devez un terme...

— Mais oui, madame Robichaud. Mais oui...

Rita ouvre son grand sac. Il est en plastique. Il est blanc. Le portefeuille, lui, est rouge. Il est aussi en plastique. Au soleil, tout ceci dégage une drôle d'odeur. Un jour, quand j'aurai de l'argent, je vais lui acheter autre chose. C'est curieux. Ces petits détails insignifiants m'agacent. Me rendent honteux. Honteux de ne pas gagner plus...

Rita sort les billets et les compte avec application. Les yeux de la vieille sont rivés sur l'argent.

— Vous me devez aussi vingt-cinq sous pour les bonbons contre la toux. Elle tousse la nuit la Ghislaine.

C'est plus qu'une constatation. C'est un blâme. Car a-t-on le droit de tousser la nuit quand on est une petite fille pauvre ? Un enfant de personne...

— Elle tousse beaucoup, s'inquiète Rita ?

— Non, pas beaucoup, mais ça m'empêche de dormir.

Cela ne finira donc jamais ! Je m'approche. Je tends un dollar à la femme.

Elle me sourit. Elle est contente. Elle glisse l'argent entre ses seins. Sous la blouse. Elle aime les sentir, sans doute, ainsi, ces dollars... Collés contre sa peau. Ça doit être, pour elle, une sorte de jouissance physique. sensuelle...

— Ne revenez pas trop tard, dit la femme. On soupe à cinq heures. Forcément, mon vieux se lève tôt le matin. Moi aussi. C'est pas dimanche tous les jours. Et sois bien sage la Ghislaine.

Au village, il y a un restaurant où le Yé-yé éclate à crever les tympanes. Quelques jeunes couples se trémoussent sur les banquettes. Ils se touchent. Ils se caressent à la sauvette. Ils boivent du Coca-Cola. Ils sont heureux. Les joies du dimanche.

J'installe Ghislaine à côté de moi. J'ai honte de cette musique. Honte des papiers qui traînent par terre. Honte du rire stupide de ces demoiselles qui voudraient faire l'amour et qui n'osent pas aller jusqu'au bout de crainte de perdre leur précieuse virginité. Ça vaut cher la virginité. Ça permet d'attraper un mari, paraît-il. Un homme qui va les faire vivre. J'ai honte. Honte de ne montrer que ça à la petite fille aux yeux bruns.

— Tu vas rester avec maman pour toujours, demande Ghislaine ?

— Tu veux un sunday au chocolat ou aux fraises ?

Elle n'est pas très gourmande. Elle tient, par contre, à ce qu'on réponde à sa question. Rita, gênée, lui parle de sa nouvelle robe. Une robe en soie. Une robe qu'elle pourra porter le dimanche. Ghislaine finit par comprendre. Elle n'insiste pas. Docilement elle entame la montagne de glace.

Je me mets à faire des grimaces drôles. Il faut que je parvienne à la faire rire. Il le faut à tout prix. J'ai un certain talent de mime et je finis par réussir. Ghislaine rit. Rita, toute heureuse, nous gronde.

— Je ne veux pas retourner là-bas, dit Ghislaine. Il faut que tu épouses maman. On pourra habiter ensemble. Je serai gentille. Très gentille...

Il y a des larmes au bord de ses cils.

Mais oui Ghislaine. Je ferai tout ce que tu voudras. Pas pour toi, d'ailleurs. Pour moi. Une méchante sorcière m'a volé mon enfance. Je ne veux pas que cela t'arrive. Je veux te donner la paix. La joie de vivre et cette insouciance bénie que je n'ai pas eu le temps de connaître. Je vais te délivrer des cauchemars de la nuit. De ces spectres qui se glissent le soir dans la chambre et qui font peur. Je vais te libérer de la peur. De la cruauté, de la bêtise, et de la laideur. Je vais cacheter ta première bicyclette et te donner, pour la première fois, une illusion de liberté. Je vais... Mais peut-on dire ces choses-là à une petite fille ?

J'ai commandé un autre sundae. J'ai parlé de voyages et j'ai ramené l'enfant trop pâle sur mon dos. Elle jouait à la cavalière heureuse et moi au cheval essoufflé. Mais en présence de la vieille femme, Ghislaine éclata en sanglots.

Pour ne pas l'emmener, je suis parti sur la route sans attendre Rita. Elle me rattrapa un peu avant l'arrêt de l'autobus.

— Pourquoi n'as-tu pas embrassé la petite ? Elle a pleuré...

— Elle va à l'école, Ghislaine ?

— Non. Pas encore. L'année prochaine peut-être. L'uniforme, les livres, tout ça, ça coûte cher. Et puis, tu sais, je ne m'en fais pas. Une fille, ça n'a pas besoin d'être savant. Une fois qu'elle aura fait sa septième année... Enfin. Pour le moment...

— Je vais quitter le restaurant. C'est décidé.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je vais travailler sur un bateau pendant trois mois, je vais ramasser un peu de sous et nous allons nous marier.

— Yves...

— Chut. Ne dis rien. Tu vas tout gâcher.

— C'est à cause de Ghislaine ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

Ce soir-là nous sommes allés au cinéma et ensuite nous avons fait l'amour.

Le lendemain matin, j'ai appelé Roger, le barman. L'offre tenait toujours. On me payait deux fois plus qu'aux « Délices du Québec ». Je devais me présenter à la compagnie le jour même.

— Tu vas être content, disait Roger. Si ce n'était pas ma femme je partirais avec toi. Chanceux ! C'est beau d'être célibataire.

Aux bureaux de la compagnie tout se passa très vite. On manquait de personnel. J'étais là. J'avais de l'expérience. J'avais un métier. J'étais garçon de table. Je n'avais plus besoin de parler de mes études de droit. J'ai signé les papiers et je me suis retrouvé dans la rue.

Au restaurant, Jean me regarda d'un air de reproche. Il devait penser que les jeunes n'ont aucun respect pour le travail. Qu'ils s'absentent sans crier gare. Qu'ils se moquent de tout. Telle fut aussi l'opinion de Papalugos. Il me reçut dans son petit bureau et il commença par me faire la morale. Ostensiblement j'ai allumé une cigarette et j'ai attendu qu'il finisse. Il faisait chaud. Sa figure ridée suait à grosses gouttes. Dans les plis des rides, les yeux semblaient de plus en plus petits. Mais ce qui me fascina, ce furent ses mains. Les mains petites aux doigts courts qui se terminent par des ongles noircis. Des doigts qui expriment plus que cette physionomie de marchand. Des doigts qui ont caressé la peau de Rita...

Il est dans tous ses états Papalugos. Je suis même étonné qu'il s'émeuve à ce point. Après tout, mon absence ne menace pas de ruiner son établissement. Alors que se passe-t-il ? Pourquoi cette fureur subite ? D'autres, avant moi, ont déjà fait la même chose. Il est arrivé à Rita d'être malade pendant plusieurs jours. Pourtant il n'a pas fait de scène. Cela devient trop disgracieux, à la fin. J'en ai assez de le voir. De subir sa colère et de ne pas pouvoir ouvrir la bouche. Se doute-t-il de quelque chose ? Peu importe !

— Je m'en vais monsieur. Je voudrais avoir mon argent.

Je n'aurais jamais cru que Papalugos puisse changer d'une façon aussi brusque. C'est comme s'il attendait depuis longtemps que je parte de mon propre gré et comme si cela le soulageait de me savoir ailleurs.

— Je vais travailler sur un bateau.

— Excellente idée. Vraiment excellente. Les bateaux... C'est exactement ce qu'il vous faut. Vous 'êtes capable de donner un service rapide. Mais si, mais si... Je l'ai constaté à plusieurs reprises. Oh, j'ai l'œil à tout. Ce n'est pas pour rien que j'ai réussi. Quand j'ai commencé, n'est-ce pas, je n'avais rien. Absolument rien.

Papalugos se penche et son visage se rapproche du mien. Je sens son souffle sur ma figure. C'est hautement désagréable.

— Ah, moi, quand j'étais jeune, je ne m'amusais pas. Je ne sortais pas avec les filles. Je travaillais. Moi, je ne suis pas arrivé à Montréal à la même époque que vous. Moi, je suis venu ici pendant la crise. Les gens avaient faim. Il n'y avait pas de travail. Maintenant c'est facile. Il y a des cartes dans les vitrines. Ici, on demande un garçon de table. Là, une fille. Là, une vendeuse. On a qu'à entrer et qu'à dire qu'on a travaillé au « Café de Paris », pardon, au « Café de la Paix ». N'est-ce pas ?

Papalugos se moque de moi. C'est évident. Il se paye ma tête tout en me traitant d'égal à égal. Plus de tutoiement. Plus d'ordre à donner. Plus de surveillance. Je suis devenu un homme libre. Je m'en vais. Je suis un esclave affranchi. Papalugos veut s'assurer la complicité de l'esclave affranchi. Qui sait... Dans ce pays de cocagne où n'importe qui peut devenir un jour quelqu'un, il faut ménager tout le monde. Après tout, je peux bien être son futur client. C'est ce qu'il m'explique, d'ailleurs, à mots couverts. Il se croit astucieux le vieux. Moi, je le trouve de plus en plus répugnant.

— Tenez, dit Papalugos. Vous, par exemple, vous pouvez réussir comme moi. Vous êtes jeune. Vous êtes bien portant. Vous n'êtes pas bête. . . Question de chance et de travail. Beaucoup de travail ! Surtout

pas de femmes. Une femme ça gâche tout. Ça s'accroche. Ça devient un poids mort...

Décidément, il faut que je lui rende la monnaie de sa pièce. C'est trop tentant pour que j'y résiste.

— Si vous avez réussi, c'est que vous avez exploité pas mal de monde. Vous ne pensez pas ?

— Exploiter, c'est vite dit. Je ne paye pas moins que les autres. Et dans mon restaurant les pourboires sont plus élevés. Parce que c'est un bon restaurant. Parce que j'ai la clientèle américaine. Parce que j'ai fait ce qu'il fallait faire.

À quoi bon discuter. Il a raison Papalugos. S'il a pu exploiter le vieux Jean, et Roger, et Rita, c'est parce qu'ils n'avaient pas assez de courage pour se battre. Pour échapper. Pour monter. Il a profité, en somme de leur lâcheté ou de leur bêtise. C'était son droit. Il n'y a pas de justice pour punir les Papalugos.

Je me lève. J'ai besoin d'air. Papalugos me donne mon argent. Ostensiblement je compte les billets. Il me sourit.

— J'ai ajouté une petite prime. Entre étrangers, il faut s'aider. Et un bon conseil. Ne racontez plus que vous avez travaillé au « Café de la Paix ». Vous n'aurez qu'à dire que vous avez été chez moi. Cela suffira. Et ça, au moins, c'est la vérité. Les Canadiens n'aiment pas les menteurs. Ils mentent d'ailleurs moins que nous. Ils ont moins d'imagination sans doute. Moins de culot aussi...

Je ne réponds pas et je m'en vais.

Dans l'appartement vide la grosse poupée me regarde. Rita n'est pas là. Je pose l'argent sur la table de chevet et je griffonne un mot.

« Je serai de retour dans quinze jours. J'aurai alors un dimanche libre. On pourra se voir. Je t'aime ».

Comme cette pièce vide paraît sinistre ! À la hâte je fais ma valise. Le bateau part dans deux heures. J'ai juste le temps d'arriver au port.

Le taxi me dépose sur le quai. Je montre mon papier ; une sorte de certificat d'engagement. Je monte à bord. Je laisse ma valise sur le lit et je quitte la cabine où on étouffe.

— T'as le temps de faire un tour, me crie le cuisinier. Et n'oublie pas d'embrasser ta blonde.

Le soleil descend tout doucement derrière le clocher de la vieille chapelle de Bon Secours. Je le trouve beau ce clocher. Je parviens même à oublier l'horrible affiche bleue où s'allument des lettres en néon. D'où leur vient ce besoin de coller partout des étiquettes ? Même sur les frontons des églises... Ont-ils peur de se tromper d'adresse ? D'oublier à quoi servent leurs temples ?

Ça doit être là leur façon de posséder les choses. il y en a si peu, après tout, qui leur appartiennent en propre. . .

C'est curieux, je regrette soudain de quitter Montréal. J'éprouve de la tendresse pour tous ces hommes et ces femmes qui marchent dans les rues. Même leurs travers, qui m'agaçaient, m'apparaissent comme une sorte de faiblesse touchante.

Rita... Si seulement elle pouvait venir me dire au revoir. Comme ça, à l'improviste. Je serre les poings. La vie est stupide. Tout ce qu'on parvient à faire, au fond, c'est de vendre son temps. Tout ce qui compte c'est d'avoir le droit et le pouvoir de le vendre le plus cher possible.

Moi, Rita, Jos et bien d'autres encore nous appartenons à cette classe qui ne le vend pas cher ce temps si précieux. Pas cher du tout. Si peu cher, même, qu'il nous est impossible d'en extraire une petite heure pour aimer. Nous faisons l'amour à la sauvette. À la faveur d'un congé. D'une maladie imaginaire. D'une trêve... Nous sommes les dignes héritiers des esclaves du Moyen-Âge.

La sirène commence à hurler. Je me bouche les oreilles. Rita ne viendra pas. Inutile d'attendre. Je le sais maintenant, mais jusqu'à la dernière minute je vais espérer encore comme si toute mon existence en dépendait. Puis le soleil s'éteint complètement. Les ombres bleues commencent à se glisser sur l'eau. Le bateau se détache du quai, mais c'est le quai qui semble bouger ; la lourde carcasse du bateau est quasi-immobile.

On a branché à toute force la musique. Elle est là pour créer une animation factice. Pour aider les touristes. à mieux s'évader de leur réalité. La civilisation du bruit. Dans les étables modèles on joue du Bach. Il paraît que cela calme les vaches. Elles donnent plus de lait. Elles se laissent traire jusqu'à la dernière goutte. Pour les humains on a réservé le Yé-yé. Le rythme du tam-tam. Cela calme leur anxiété. Cela leur permet d'oublier tout ce qui n'est pas leur corps, leur viande et leurs muscles, C'est excellent aussi, paraît-il, pour la fonction de leurs organes génitaux. L'orgie primitive de la jungle. L'orgie primitive de sons dépourvus de leur véritable sens puisque dépourvus de beauté...

J'ai envie de casser la pile d'assiettes que je transporte. Elles sont chaudes et lourdes. Mais ce qui me pèse plus encore c'est ma veste blanche. L'éternel uniforme du garçon de table. Décidément je ne m'habituerai jamais !

Pourtant, sur ce bateau, l'atmosphère n'est pas la même qu'aux « Délices du Québec ». Il n'y a pas de Papalugos. C'est là toute la différence, mais elle est de taille.

Le maître d'hôtel est un employé comme moi. Son salaire n'augmentera pas parce qu'il me forcera de travailler davantage. J'ai envie de rire en pensant que c'est là tout le principe du socialisme. Son côté palpable, tout au moins. Son aspect le plus évident. L'exploitation de l'homme par l'homme, s'atténue, disait mon professeur d'économie politique, quand on remplace les propriétaires par des administrateurs salariés...

Il faudrait que je réfléchisse à tout cela. Que je trouve une semaine ou deux, bien à moi, pour penser... J'ai perdu l'habitude de penser, J'ai eu trop de mal, sans doute, à apprendre comment on tient en équilibre un plateau trop chargé.

À la cuisine, on fait des blagues. Plusieurs de mes collègues en blouses blanches sont des étudiants qui gagnent de l'argent pendant les vacances. La camaraderie se crée facilement. Sans efforts. Mon accent ne gêne personne. J'ai cessé d'être le « gars de l'autre bord ». Je suis Yves, et on me dit vous... Aussi stupide que cela puisse paraître, pour moi ça compte !

Et puis, j'ai enfin acquis cette fameuse expérience je sais comment éviter les tables des vieilles filles et des voyageurs de commerce. De ceux, en somme, qui donnent le moins de pourboires. J'ai cessé aussi de ressentir de l'humiliation. Je traite tout ceci comme une sorte de sport. Comme une occupation passagère et sans importance. Ma jambe me fait mal, mais je bouge. Finies les longues heures d'attente dans la grande salle vide. Alors quand les élancements se font trop douloureux, quand mon genou flanche, je fais joujou avec cette souffrance physique comme s'il s'agissait d'un autre.

La nuit, dans la cabine commune, je retrouve le visage de Rita. J'échafaude des plans. Je sais que j'arriverai à me forger une autre existence. Je sais qu'il m'est permis encore d'avoir un avenir. Plus de cauchemars. plus d'insomnies. Les spectres sont morts. Je plonge dans

le sommeil sans m'en apercevoir. Je me réveille au soleil. Les heures ont cessé d'être un fardeau.

Parfois seulement la peur revient. Une peur irraisonnée, animale... La peur de perdre Rita. D'être à nouveau seul ! Alors je monte sur le pont et j'essaie de me souvenir de ses mots, de ses gestes, de son parfum...

Le décor est beau. Il y a quelque chose de grandiose dans ce paysage. De calme et de puissant à la fois. Il y a la paix de l'eau et la folie de la verdure. L'enchevêtrement des arbres qui sont là-bas, au loin, sur la côte...

Comment se fait-il que le peuple qui vit dans ce pays soit si mal adapté à ce paysage ? Faut-il souffrir à en crever pour échapper à la médiocrité ?

Ils n'ont pas connu les guerres de religion et les invasions barbares. La morgue des nobles et l'enthousiasme déchaîné des révolutions. Ils ont trimé côte à côte, Latins et Anglo-saxons, sans se connaître, sans se comprendre et sans se haïr vraiment. Ces Anglo-saxons qui éloignés de leur mère patrie ont troqué le goût de l'aventure, contre le goût de posséder et ces Latins, infiniment plus brillants, qui se sont laissés dominer par un clergé sans âme.

Ensemble, ils ont vécu pourtant, d'une saison à l'autre et ils ont bien vécu, tout compte fait.

— Au Canada, tout est possible, me disait Papalugos. Tout...

En substance, cela signifie qu'un jour je vais faire cette croisière avec Rita. Nous serons des touristes. À mon tour, je glisserai un pour-boire dans la main d'un garçon anonyme. Cette idée me fait rire.

Je suis justement en train d'apporter des plats. Il fait mauvais. La houle se déchaîne sous mes pieds. C'est à grande peine que je maintiens mon équilibre. De justesse j'évite une cliente, puis, je pose les plats sur la desserte.

— Bonjour, vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Mais si, mais si...

C'est Thérèse Delatour. La bonne femme riche qui écrit des romans pour un poste de radio privé. Des romans à épisodes...

— Vous n'êtes plus aux « Délices du Québec » ?

— Non, madame.

— Ça doit être plus agréable de travailler ici.

— Oui madame.

— Quel ton cérémonieux. Apportez-moi donc un gin.

Je lui apporte son gin, puis un autre et un autre encore. Elle est assise, toute seule à sa table, le visage collé contre le hublot. Elle ne dit rien. C'est le dernier service. Nous commençons déjà à débarrasser les tables. Elle ne veut pas manger. Elle veut juste boire. Elle termine son quatrième verre de gin et elle se lève.

Dehors il pleut. Le bateau se balance de plus en plus fort. Le plancher fuit sous les pieds de Thérèse Delatour. J'ai juste le temps de la recevoir dans mes bras.

— Raccompagnez-moi à ma cabine, je vous prie.

Elle parle d'une façon à peine distincte. Elle a la bouche pâteuse. Pauvre bonne femme ! Cela ne doit pas être drôle de se raccrocher indéfiniment à une jeunesse qui se sauve à grands pas.

Dans la cabine elle s'écrase sur le lit. Je me penche pour prendre une couverture. Je perds l'équilibre. Sur l'étroite couchette nos corps se rencontrent. Je sens ses seins encore durs. Ses cuisses se tendent. Ses lèvres se collent aux miennes.

— Viens...

Ses bras entourent mon cou. J'essaie de me dégager.

— Tu ne veux pas de moi. Dis ?

Il fait sombre dans la cabine. La petite lampe n'éclaire que le contour de son visage. Ses yeux brillent.

Je me redresse.

— Vous allez dormir maintenant.

— Pourquoi tu ne veux pas ?

Quelqu'un marche dans l'étroit passage. Un instant encore et je peux sortir. Je me sens comme si je venais de commettre une indiscretion. . .

Le lendemain, le sourire de Thérèse Delatour n'a rien d'équivoque. Il est presque hautain. Je l'évite soigneusement et je m'arrange pour ne pas avoir à la servir. D'ailleurs, elle quitte le bateau le jour même. Elle fait partie des passagers qui descendent dans un petit bled dont j'oublie le nom. Je me trouve justement à côté de la passerelle.

— Je serai à Montréal la semaine prochaine, me dit-elle à voix basse. Venez me voir. Je m'appelle Delatour. Thérèse Delatour. J'habite à 3944 Sherbrooke ouest. Vous allez vous souvenir ?

— Oui madame.

La musique joue la traditionnelle rengaine. Elle marche sur le quai. Au dernier moment elle se retourne. Nos regards se croisent. Puis, c'est le départ et je l'oublie. Je deviens de plus en plus impatient. De plus en plus nerveux. J'éprouve une sorte d'anxiété inexplicable. J'essaie de penser à Rita, mais son image se décompose. Elle devient inconsistante.

Les journées se traînent. La veille de l'arrivée à Montréal, je passe une nuit blanche. Je ne peux pas dormir. J'écoute le souffle des autres. Je me retourne sur ma couchette dans tous les sens. Je suis couvert de sueur. Sans cesse, j'imagine le périple qu'il me faudra faire pour aller du port jusqu'à la maison. J'ai l'impression que jamais je ne pourrai arriver jusque-là. Que jamais je ne retournerai dans la petite pièce où les poupées prennent trop de place sur le sofa. Puis, c'est la lumière du jour. La fatigue. La tension nerveuse qui donne mal à la tête.

Montréal nous reçoit sous la pluie. Je retrouve sous mes pieds la terre ferme. J'ai du mal à m'habituer. J'ai beaucoup d'argent dans mon portefeuille. Rita sera contente.

Je saute dans un taxi et je demande au chauffeur de faire vite. Je suis pressé. Je prépare la monnaie d'avance. J'en perds une partie. Je cherche l'argent par terre. Je laisse tomber la clef de l'appartement. Je la retrouve. Je la garde serrée dans ma main. Enfin !

Il n'y a personne dans la cage d'escalier. J'ouvre la porte. La pièce est vide. Je pose ma valise par terre. J'allume toutes les lumières. Il est minuit. Rita n'est pas là. Pourquoi 1

Je suspends ma veste dans la garde-robe. Une autre veste d'homme tombe par terre. Je la ramasse. Je l'examine. Ça doit être un costume oublié par Jos. Je veux que ça soit le costume de Jos. Je le veux...

Je laisse la veste et je m'en vais à la cuisine. Je ne peux rien faire de mes mains. Elles tremblent trop. Je retourne dans la chambre. Je prends la veste et je l'étends sur le sofa. Il y a quelque chose dans la poche droite. Je fouille. Un peu d'argent, un cigare... Jos, ne fume pas de cigares... C'est un cigare de La Havane. Un cigare de marque... Je le développe et je le hume. Papalugos... C'est la veste de Papalugos ! Mais alors... Rita... Ce n'est pas possible. Cela ne se peut pas !,

La porte s'ouvre. Rita est là. Nous n'avons pas besoin de parler. Déjà elle a compris. Elle n'essaye même pas de mentir. Elle referme la porte et se plante devant moi, les deux mains posées sur ses hanches.

— Tu ne vas pas me faire de scène... Non !

— Je t'ai laissé de l'argent Rita. Tu avais tout ce qu'il te fallait. Alors pourquoi... dis... Pourquoi ?

Je ne suis pas furieux. Je lui parle tout doucement comme à une petite fille. J'éprouve une immense lassitude et un immense dégoût.

Rita ne s'attendait pas à ça. Elle éclate en sanglots. Les larmes coulent sur ses joues. Elle renifle. Je lui tend mon mouchoir. Elle se mouche, réfléchit un instant, puis attaque. C'est sa façon à elle de se défendre. De se justifier. .

— Mais oui, Papalugos. Et après... Je ne suis pas seule, tu sais. J'ai Ghislaine. Je dois gagner de l'argent.

Parler de Ghislaine lui fait du bien. Cela lui rend sa dignité. Elle se croit une martyre. Cela l'excuse à ses propres yeux. Cela explique tout. Sa voix monte crescendo. Elle crie presque ;

— Je ne veux pas qu'elle ait faim. Tu m'entends. Je ne veux pas. J'ai eu faim, moi, quand j'avais son âge. Ghislaine doit avoir tout. Des bonbons, des jouets, des robes... Tout ce que je n'ai jamais pu avoir. Tu m'entends... Toi, tu ne sais pas ce que c'est. Tu n'as jamais eu faim.

— C'est un peu trop facile.

— Eh oui, pendant la guerre. C'était autre chose. Tout le monde avait faim chez vous. T'es un étranger. Moi, je suis d'ici. Ici, j'étais seule à avoir faim. D'autres roulaient carrosse. Je ne veux pas que Ghislaine...

Je ne réponds pas. À quoi bon. Je sors mon portefeuille. Je dépose sur la table tout ce que je possède. Tout jusqu'au dernier dollar. Rita, sidérée, se tait. Je me lève. Je prends ma valise.

— Non. Ne t'en vas pas Yves. Je t'aime.

J'évite de la regarder. C'est trop pénible. Rita se précipite, m'arrache la valise et saisit mes mains.

— Yves, je t'en supplie...

Je suis forcé de relever la tête. Elle se colle contre moi. Son corps dégage un parfum que je connais bien, mais dans la pièce flotte une odeur différente ; celle des cigares de Havane. Mes doigts se referment sur sa gorge. Je serre de plus en plus fort. Je ne me rends pas compte de ce que je fais. Je veux seulement chasser cette odeur de cigares. D'ailleurs ce n'est pas Rita qui est devant moi. C'est une autre femme. Une étrangère. Elle est laide. Atrocement laide, avec ses traits convulsés et sa bouche grande ouverte.

La sonnerie du téléphone retentit. Mû par une sorte de réflexe, je lâche Rita.

— Allo, j'écoute...

Il n'y a personne au bout de la ligne. L'autre a déjà raccroché.

Rita pleure. Son corps est secoué de spasmes. Je commence à comprendre ce que j'ai failli faire. J'allume une cigarette et j'aspire la fumée. Ça va mieux. Je me sens détaché de tout car rien n'a plus de sens autour de moi. Ni les poupées sur le divan, ni cette femme, couchée par terre, ni la tache sombre du veston de Papalugos. Du fond de ma mémoire remontent les souvenirs. Le camp. Les deux corps enlacés dans l'ombre. Maryse ! Elle aussi avait peur. Elle avait peur de cesser d'exister sans avoir appartenu à un homme. Rita a peur d'avoir faim. C'est étrange à quel point des êtres totalement différents peuvent avoir des réactions qui se ressemblent...

J'ai pardonné à Maryse... La mort rôdait autour de nous. Elle était présente. Elle était là . . . Je ne peux pardonner à Rita. La faim ! La crainte animale de la misère... Non ! C'est trop bête. On ne couche pas avec un Papalugos pour ne plus avoir faim.

— Je te demande pardon, Yves. Je ne recommencerai plus. Je vais changer de place. Je quitterai le restaurant...

— Pourquoi Rita ? Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait cela ici. Dans notre chambre... Rita, il était si simple d'attendre. D'attendre juste un peu. Juste quelques jours...

— Attendre, répète-t-elle à travers ses dents serrées. Attendre quoi ? J'ai passé ma vie à attendre. J'ai attendu le retour de ma mère. J'ai attendu que mon père s'aperçoive que j'avais faim. J'ai attendu qu'on m'aide... Personnel Tu m'entends... Personne !

— Monsieur le curé, disait : faut toffer ma fille. Tu iras au paradis un beau jour. Dieu récompense les pauvres. Il faut prier la Sainte Vierge et il faut attendre. La maîtresse d'école disait. t'es pas ben forte ma fille. Pas ben smarte. Attends. Avec l'âge ça s'arrange. Nous icitte, on ne peut pas te garder. T'es pas assez bonne. Tu déranges la classe. À la manufacture on disait : faut attendre pour gagner des piastres. Faut avoir de l'expérience. Seul Papalugos ne m'a pas demandé d'attendre. Il m'a aidé. J'ai couché avec, c'est vrai, mais il me payait bien. Lui seul !

— Mais je t'aime Rita...

— Aimer... tiens, ça c'est encore une autre affaire. Ça aussi on me l'a expliqué de toutes les façons. Papa disait : je t'aime ben ma fille et il en pleurait d'attendrissement quand il avait trop bu. Maman aussi elle m'aimait, seulement elle est partie sans se demander ce que j'allais devenir, moi, sa fille. Monsieur le curé, lui, m'aimait dans le Jésus-Christ et dans la belle Famille des Saints. C'était un plaisir de l'entendre parler de l'amour. Selon lui le Bon Dieu m'aimait plus que les autres, mais c'est moi encore qui avais froid tous les jours de la semaine. Et quand j'ai aimé pour vrai un gars, il m'a fait un enfant et il est parti...

— Nous deux, Rita, c'est différent. Tu ne le sens donc pas ?

— C'est différent... Peut-être ? — C'est différent, parce que toi tu es différent. Parce que je n'en ai jamais vu comme toi. Parce que t'es plus instruit, plus prévenant, plus... Enfin, je ne sais trop. T'es de l'autre bord, alors forcément, faut m'y faire. J'ai peur Yves. J'ai peur d'être seule dans la rue, sans argent... J'ai peur de ne pas pouvoir payer le loyer... Cet appartement, ce n'est pas toi qui le payes, c'est Papalugos. C'est lui qui a acheté les meubles. Il est là, le vieux. Il ne m'aime pas ; il paye. Toi, t'es comme moi. T'as pas de quoi... T'as beau vouloir, tu ne gagnes pas gros. Je n'ai pas de courage, Yves. Je n'en peux plus... Je veux vivre, manger, rire et avoir chaud...

Dans le cercle de lumière il y a le visage de Rita. Les larmes qui coulent sur ses joues. Ses lèvres qui tremblent... Soudain j'éclate de rire. C'est plus fort que moi. Je ne parviens pas à me calmer. C'est un rire énorme, fou, hystérique...

Il est bien drôle ce duo de la serveuse et du garçon de table. De la serveuse qui couche avec le patron et du garçon qui s'offre le luxe de croire à l'amour.

— Ha, ha, ha...

Et moi qui voulais l'épouser. Adopter sa fille...

— Ha, ha, ha... Quelle farce[

Surprise, Rita me regarde comme si elle me voyait pour la première fois. Non, elle n'a pas les yeux d'une biche. Je me suis trompé. Ses pupilles reflètent toute la bêtise du monde. Une bêtise congénitale, incroyable, indestructible...

Je cesse de rire. J'ai le hoquet. Mon ventre se tord. J'ai du mal à reprendre mon souffle. Rita s'appuie contre le mur. Elle porte une robe verte, décolletée sur les épaules. Trop décolletée ! Je ne connais pas cette robe. Ça doit être un cadeau de Papalugos. Peu importe à présent. Ce qui compte c'est de franchir les quelques pas qui me séparent de la porte. C'est de ne pas être malade devant elle.

Tout se brouille. Comme dans un songe je parviens à descendre l'escalier. À appeler un taxi. À m'écraser sur les coussins...

Le chauffeur me demande où il doit me conduire...

Mais je ne le sais pas moi-même mon bonhomme. Va où tu veux. N'importe où.

La voiture roule dans les rues trop éclairées.

— L'adresse. Vous ne m'avez pas donné l'adresse...

Nous sommes sur la rue Sherbrooke. Thérèse Delatour... Quel est le numéro de Thérèse Delatour... Ah, oui ; les deux dates. Celle de la déclaration de la guerre et celle de l'insurrection. Les deux dates ensemble.

— Trente-neuf, quarante-quatre... Je vais chez Thérèse Delatour ; une femme riche.

C'est tout ce que je parviens à dire. Puis, des papillons noirs se mettent à danser.

C'est le chauffeur qui sonne à l'appartement de Thérèse et c'est elle qui lui donne de l'argent. C'est une femme du monde, Thérèse. Elle sait vivre. Sans un mot elle me pousse dans l'ascenseur. M'aide à entrer. Referme à double tour sa porte. Me donne un verre de gin...

C'est bon le gin. Ça permet de dormir. De dormir sans faire ni rêves, ni cauchemars...

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre V

[Retour à la table des matières](#)

Le soleil pénètre dans la pièce. Tout est calme et silence. Ma montre indique onze heures. Je suis affolé. L'anxiété me saisit à la gorge. J'ai soudain conscience d'avoir perdu trois mois de ma vie. Trois mois que j'ai passé enfermé dans cet appartement sans rien faire...

Je saute en bas du lit. Mes pieds s'enfoncent dans la peau d'ours. C'est doux. C'est chaud. C'est agréable. Sur la petite table Thérèse a laissé une lettre. Elle a une jolie écriture. Les Dames du Sacré-Coeur lui ont appris à dresser des lettres hautes, nettes et un peu sèches. Les bonnes manières mises à part, c'est là tout ce qu'elles ont su lui apprendre.

« Chéri, je serai de retour dans l'après-midi. N'oublie pas de sortir Bijou. À tout à l'heure mon amour. »

Je tire les rideaux. La lumière inonde l'immense chambre à coucher, caresse les bibelots ramenés du Mexique et se reflète dans le grand miroir du fond. Ce n'est pas un appartement, c'est un décor de théâtre. Madame Thérèse Delatour adore jouer la comédie. Décidément, je ne m'habituerai jamais...

Pour tromper mon anxiété je tourne le bouton de la radio et je vais prendre une douche. Dans la salle de bains, tout est rose ; les tuiles, les serviettes et jusqu'aux pots de crème qui, sagement rangés, se dressent sur la coiffeuse. Mon corps paraît étrangement blanc. Les gouttes d'eau glissent sur ma peau.

« L'amour », scande la chanteuse... C'est une de ces chansons américaines, assemblage de sons qui martèlent le rythme. C'est pénible !

L'anxiété me serre comme un étau. J'ai vécu ces trois mois dans une sorte de léthargie. Étais-je malade ? Je ne sais trop. Pourquoi est-ce que ce matin-là, justement, je parviens à m'en apercevoir... ?

Je ne peux pas réfléchir d'une façon cohérente. Malgré moi, je répète sans cesse mentalement : Trois mois... Qu'ai-je fait pendant ces trois mois !...

Je m'essuie, je m'habille et j'essaye de me rendre utile. Je range la chambre. La répétition des gestes familiers me calme. La chanteuse hurle toujours, mais dans la cuisine Bijou se met à aboyer et cela crée une sorte de présence quasi humaine. J'ouvre la porte. Il saute sur ma poitrine ; boule noire avec de petits yeux qui brillent comme des perles. Animal, jouet des dames. Je l'installe sur un coussin. Le chien ne bouge plus. Dressé sur ses pattes, il m'observe en tournant constamment la tête comme s'il voulait suivre chacun de mes mouvements. La chanteuse s'est tue.

— Vous entendrez maintenant, annonce le speaker, « L'histoire de Juliette », texte inédit de Thérèse Delatour. Cette émission vous est offerte par les fabricants de papier de toilette « Beauté ». Écoutez, tous les matins, « L'histoire de Juliette » et achetez le papier de toilette « Beauté ». Le meilleur papier de toilette, le plus doux et aussi, le moins cher.

Je baisse un peu le volume et je m'installe à côté du poste. Thérèse me parlera ce soir de son texte. Je serai forcé de lui donner mon avis. Autant l'écouter. Sinon, il me faudra le lire ce qui est plus pénible encore. Heureusement l'épisode est assez court. L'émission ne dure que quinze minutes qui sont, d'ailleurs, entrecoupées de musique.

Une jeune fille révoltée fait une scène à son père. C'est bon. Très bon même. Les répliques sont vraies. Authentiques... Vivantes ! Elle a du talent Thérèse et c'est cela justement qui ne cesse de m'étonner. Comment un être aussi incapable de penser, de réfléchir, peut-il avoir ce don unique de récréer la vie ? Pourquoi justement elle ? Serais-je envieux...

Je ferme la radio. Je commence à marcher d'une pièce à l'autre. Le vase vert de la salle à manger est rempli de fleurs. Ce sont des fleurs artificielles en papier fin. De loin, elles parviennent à donner l'illusion de la fraîcheur.

La chambre d'ami est trop jaune. Il y a là, cependant, un fauteuil que j'aime bien. Parfois, je m'y installe avec un livre. C'est une pièce silencieuse et impersonnelle.

Dans le cabinet de travail de Thérèse, ses « trophées », comme elle dit en riant. Le diplôme de la Sorbonne, encadré de baguettes noires, le premier prix littéraire de la Province, sorte de certificat d'aptitudes professionnelles, quelques photos de ses anciens amants, son portrait à elle, abominable peinture d'un artiste qui depuis a fait son chemin, paraît-il.

— Oh, tu sais, m'avait dit Thérèse, dans ce pays on manque tellement de gens de valeur que n'importe qui peut devenir n'importe quoi.

Elle est désabusée à sa façon et c'est d'autant plus surprenant qu'au fond elle est restée très fleur bleue.

L'horloge dorée, achetée à Venise, sonne les douze coups de midi. Il me faut absolument faire quelque chose. N'importe quoi.

Je m'installe devant le bureau de Thérèse, je prends une feuille blanche, un stylo... À qui pourrais-je écrire ? Jérôme ? Mais oui.

« Mon cher Jérôme. J'ai une nouvelle situation. Je suis le gigolo d'une dame de cinquante ans. Elle prétend n'en avoir que quarante, mais c'est faux. Le cadre est riche et laid. Chez Rita, il était pauvre et laid. Les bourgeois qui n'ont ni goût, ni culture, ne peuvent offrir au peuple qu'un exemple pitoyable. C'est là tout le drame de ce pays. Son élite de l'argent n'a pas été capable de justifier son rôle d'aucune façon. Son élite intellectuelle fait figure d'exilée. Elle vit dans un monde à part. Elle ne parvient pas à établir le contact. Le peuple parle une autre langue et le peuple méprise ses élites... Étrange, n'est-ce pas ? Mais j'ai mauvaise grâce de critiquer. Je mange tous les jours. J'ai une salle de bains à ma disposition. J'ai... Non, autant être sincère. Je suis enfermé dans une cage avec une femme qui boit trop. Depuis trois mois je n'ai vu personne en dehors d'elle et de son chien. Comment ai-je pu supporter cela si longtemps ? Jérôme, j'ai peur d'être devenu fou sans même m'en apercevoir. »

Je déchire la feuille en quatre morceaux, puis en six, puis en petites parcelles qui tombent sans bruit sur le tapis. Ensuite, je les ramasse et Bijou se précipite parce qu'il croit qu'il s'agit d'un jeu.

Je m'allonge sur le tapis et je ferme les yeux.

Pourquoi la mort m'a-t-elle épargné quand j'étais sur les barricades ? Pourquoi justement moi et pas les autres ? Tous les autres qui valaient bien mieux que moi et qui auraient été capables de recommencer ? Bijou me lèche la figure. Il doit avoir faim.

Le gros frigidaire est presque obscène. Je me mets à manger n'importe quoi pêle-mêle. Le jambon, le fromage, les sardines, un morceau

de pain, une tomate... Tout ce qui me tombe sous la main en somme. Mastiquer est un plaisir parce que cela calme. La sensation d'angoisse cède à une sorte de torpeur. Le chien dévore les restes à mes pieds.

Les meubles en aluminium brillent. Les armoires brillent. Les fruits brillent dans la grande assiette. Le plancher brille. C'est trop propre. Trop impeccable. Trop bien rangé. J'ai envie de lancer des oranges sur les carreaux et d'écraser des bananes avec mes pieds. De m'amuser à transformer cet appartement en un champ de bataille.

Rita couche avec Papalugos et moi je m'applique à distraire Thérèse. Cela permet à Rita d'acheter des oranges pour Ghislaine et cela m'a permis à moi, d'avoir la paix pendant trois mois. Ce soir vais-je encore faire l'amour avec Thérèse et avoir, comme d'habitude, les tempes moites et ce goût amer dans la bouche dont je ne parviens plus à me débarrasser ? Vais-je passer ensuite la nuit à boire du gin ?

Thérèse a besoin de ça pour créer, comme elle dit, mais moi je ne peux plus continuer. Il faut que je me sauve. Que je m'en aille n'importe où, sinon il sera trop tard !

Je prends l'annuaire du téléphone et je cherche. Je ne me souviens pas du nom, mais j'espère le retrouver quand même en suivant les restaurants dans les pages jaunes.

Comment diable s'appelle-t-elle ma chère compatriote ? Ah oui, c'est bien ça...

Je compose le numéro. Une voix me répond. C'est sans doute Marie. La patronne n'est pas là. J'imagine la petite salle, les tables rondes, le comptoir encombré... Non, je n'ai vraiment pas le courage. Autant tramer dans cet appartement vide. Je raccroche.

On frappe à la porte d'entrée. C'est Thérèse. Elle a oublié ses clefs et elle ne voulait pas sonner de crainte de me déranger. Elle a horreur

d'entendre la sonnette et elle présume que je dois réagir de la même manière.

— Bonjour chéri. Tu es bien élégant.

Ce qui lui plaît c'est que j'ai revêtu l'uniforme. Aux « Délices du Québec » c'était la veste blanche et le pantalon noir, ici c'est le pantalon gris et le chandail noir, cadeaux de Thérèse. C'est abominablement chaud, mais elle prétend que cela « fait jeune ». Elle aime les hommes jeunes et elle aime surtout imposer ses quatre volontés. Moi je ne proteste pas, car il ne faut pas la contrarier. Sinon, elle boit encore plus de gin et cela devient franchement pénible.

Thérèse dépose ses gants sur la coiffeuse, s'installe au salon et allume une cigarette. Le chien saute sur ses genoux.

— Tu n'as pas sorti Bijou ?

— Non.

— Pourquoi ?

Elle adopte un ton sec que je déteste. Après tout, je ne suis pas son domestique. Je suis son amant. Cela me donne quand même certains droits.

— J'ai passé une matinée abominable. Mon réalisateur est une brute. Les acteurs jouent on ne peut plus mal. Franchement il est impossible de créer dans ce pays. J'ai beau essayer, c'est au-dessus de mes forces. Je suis obligée de les subir. De les supporter. Oh, si seulement je pouvais vivre à Paris...

Thérèse continue de parler, mais je ne l'entends plus. Les mots me parviennent comme à travers une épaisse couche d'ouate. Soudain je me lève. Ma décision est prise. Je vais partir tout de suite. N'importe

quoi vaudra mieux que cette existence morne d'oisif... N'importe quoi...

— Je m'en vais Thérèse.

— Pour aller où ?

Un sourire ironique déforme ses lèvres. Elle se dresse devant moi. Elle est en colère.

— Écoute mon petit. Je t'ai ramassé dans la rue. Je t'ai soigné. Je me suis occupé de toi. Il me semble que tout cela vaut un peu de gratitude.

— Je vais te rembourser.

— En faisant quoi ? Un garçon de table ne gagne pas une fortune à ce que je sache et je ne vois vraiment pas ce que tu peux faire d'autre.

— Tu sais bien que je suis capable de me débrouiller...

Thérèse se rapproche de moi. Elle a compris que c'est sérieux. Elle passe ses bras autour de mon cou. Elle se fait tendre. Toute son attitude change.

— Je te demande pardon, Yves. Il ne faut pas me parler ainsi. Ça me fait mal. Je ne peux pas vivre sans toi. Autrefois je n'osais pas rentrer. J'avais peur de me retrouver seule. Depuis que tu es là c'est différent. Je suis si heureuse, Yves. Ne te rends-tu pas compte que je t'aime ?

— Tu es surtout contente d'avoir un esclave. De jouer un rôle nouveau. Je suis un homme et je suis à ta merci, c'est ta façon de te prouver que tu existes...

Tout est clair à présent dans mon esprit. Je n'ai aucune pitié pour cette femme qui s'accroche. Je détourne la tête pour ne pas voir son visage. Elle est vieille et laide avec son air hagard, mais ce n'est pas moi qui suis en train de la faire souffrir. Je ne suis qu'un figurant. Elle a besoin de me garder pour mieux se venger à travers moi de son réalisateur, de ses acteurs, de tout cet univers où au fond elle n'a jamais réussi à trouver sa vraie place. Je la repousse et je me dirige vers la porte. Thérèse me dépasse et m'empêche d'avancer.

— Je voudrais tant te rendre heureux Yves... C'est ma dernière chance. Laisse-moi au moins le temps d'essayer. Tu ne peux pas me refuser ça...

Je me rasseois sur la petite chaise Louis XV. Je croise les jambes. Ce qui m'écœure ce n'est pas Thérèse, c'est ma propre lâcheté. En réalité elle n'y est pour rien. Si j'avais encore de la fierté, je serais parti depuis longtemps. Thérèse avale un peu de gin, essuie son visage avec un mouchoir qui semble trop grand pour elle, et allume une cigarette.

— Viens plus près de moi. Nous allons discuter en amis. Après tout, nous n'avons pas de raisons de nous faire du mal. Il ne s'agit pas seulement de moi mais aussi de toi. De ton avenir. Tu es un homme intelligent. Tu ne peux pas vivre indéfiniment d'expédients. Pourquoi ne terminerais-tu pas ton droit ? Je t'aiderais. Tu vas voir. On va s'organiser une bonne petite vie à deux. Je vais travailler, tu vas étudier et, dans quelques années, tu auras ton diplôme. Tu seras indépendant...

— Je ne suis pas ton fils...

Elle fait semblant de ne pas avoir entendu ma remarque.

— Je m'arrangerai pour t'obtenir une bourse. J'ai des relations. Réfléchis ! Il vaut mieux quand même me supporter et devenir quelqu'un que continuer à traîner d'un restaurant à l'autre. Te suis-je devenue odieuse à ce point ? Ne ressens-tu aucune amitié à mon égard ?

— Il ne s'agit pas de cela...

— Tu sais, mon petit, j'ai toujours voulu aider les gens. J'ai toujours essayé de les pousser de l'avant. De les forcer à donner le meilleur d'eux-mêmes. Mais les hommes que j'ai rencontrés ne valaient pas cher. Toi, c'est différent. Tu peux aller loin... Tu es un étranger. Tu viens d'arriver dans un pays où tout est possible. En échange, je ne te demande que ta présence. Un peu de gentillesse...

— Il est trop tard. Thérèse. Pour étudier, il faut avoir confiance dans la vie. Moi, j'ai déjà vécu tout cela et je ne suis plus capable de recommencer. Ce n'est pas la peine...

— Tu devrais avoir honte !

Thérèse se redresse. Il n'est plus question de faire la chatte. Elle a découvert un cheval de bataille. Elle se met en colère. L'indignation lui va bien.

— Ton père n'était pas un journalier, à ce que je sache. De quel droit acceptes-tu une déchéance sociale ? C'est malhonnête à la fin. Des milliers de gens sont condamnés à trimer dur parce qu'ils n'ont pas eu la possibilité de faire une carrière. Dans ton cas, c'est un choix et un choix stupide. De ton propre gré tu te condamnes à rester en bas de l'échelle. À vivre au jour le jour, comme n'importe quel imbécile incapable de faire mieux. Tu as accepté par paresse de te transformer en une bête de somme. Ça suffit comme ça. Je refuse d'admettre que c'est là ta décision définitive. Je veux que tu réfléchisse. Tu es démoralisé en ce moment. Je me rends compte que tu dois en avoir assez de ne voir personne en dehors de moi. Mais cela va changer ; je te le jure. Tiens, ce soir, je suis invitée à une réception. Tu vas m'accompagner. Je te présenterai comme mon cousin.

— Tu raconteras ce que tu voudras. Ça m'est bien égal...

— Attends, laisse-moi finir. À force de rencontrer des gens, tu finiras par trouver une situation. Un poste quelconque. Je ne sais trop. Tu es intelligent et il te suffira de savoir manoeuvrer.

— Je ne crois pas aux contes de fées.

Thérèse marche de long en large. Elle me tourne le dos à présent. Le ton de sa voix change. Elle ne prêche plus, elle supplie...

— Yves si tu me laisses je ne pourrai plus travailler. Je serai une femme finie. Une loque. Plus tard, cela s'arrangera. Je me ferai une raison. Est-ce que cela vaut vraiment la peine de sacrifier un être humain pour pouvoir retrouver un semblant d'indépendance ? Yves, tu étais malheureux et je t'ai aidé, vas-tu refuser de me rendre la pareille ?

Malgré moi je me sens ému. L'idée que je puisse lui être indispensable est pas faite pour me déplaire. Au contraire. Elle me sert d'excuse pour ne pas partir sur-le-champ. Car au fond de moi-même, je retrouve ma vieille peur des chambres minables. J'ai beau la refouler, elle est là. Elle m'obsède. L'expérience... Avez-vous de l'expérience... Non ! Il vaut mieux supporter Thérèse que chercher du travail.

À mon tour, j'allume une cigarette. Thérèse m'adresse un sourire timide. Elle prend ma main dans les siennes. Je ne réagis pas. Je ne bouge pas. Je suis bien. Ma vie va changer ; voilà tout ce qui compte. Je n'ai pas envie de réfléchir. Je préfère m'enfoncer dans la chaleur de cette pièce, me détendre dans ce cadre confortable et arracher des concessions à Thérèse tout en me persuadant que je suis en train de faire une bonne action. N'est-il pas plus charitable de calmer Thérèse que d'être mon propre bourreau...

— Tu vas venir avec moi. Tu vas sortir... Je vais téléphoner tout de suite. Je vais dire à mes amis que mon cousin est arrivé de Paris...

— Tu n'as pas peur de te compromettre ?

— Mais non mon chou.

— Jusqu'à présent tu ne tenais pas à m'exhiber en public...

Thérèse s'approche. À nouveau je sens son souffle empreint de l'odeur du gin.

— Je ferai ce que tu voudras. Mais ne me quitte pas, Yves. Je ne peux plus vivre sans toi. Je suis prête à n'importe quoi pour te garder. Tu iras partout avec moi. Je te donnerai de l'argent. Tout ce que j'ai...

— Merci beaucoup. Je préfère en gagner.

— Yves, mon amour...

— Tu te consoleras vite.

Thérèse est une excellente femme d'affaires. Elle se rend parfaitement compte que moi aussi je joue la comédie. Que je ne tiens pas du tout à retourner aux « Délices du Québec ».

— Alors tu restes ?

Pour fêter notre réconciliation, comme elle dit, elle m'embrasse longuement sur la bouche. Puis nous allons manger au restaurant et au retour nous nous couchons sur le grand lit, parce qu'elle éprouve l'impérieux besoin de se reposer dans mes bras. Bijou se roule en boule sur le tapis. Les cheveux de Thérèse chatouillent mon menton. Mon bras s'ankylose. Je remue légèrement. Thérèse me retient.

— Tu ne pars pas Yves ?

— Mais non.

Finalement Thérèse décide qu'il est temps de s'habiller. Elle prend son bain et je lui lave le dos. Je caresse ses épaules nues et elle rit aux éclats. Je l'aide à mettre sa robe noire et je remonte la fermeture à glissière. Ensuite Thérèse téléphone et moi je m'installe au salon. Je fais semblant d'être plongé dans la lecture d'un journal. C'est ma façon de lui indiquer que je suis désormais seigneur et maître. Je suis très gai. Je n'ai ni crainte, ni remords.

Thérèse me donne vingt dollars.

— C'est pour le cas où il faudrait les inviter à prendre un verre. Des fois en sortant, si on est en groupe...

Je range l'argent sans éprouver la moindre humiliation. Ce n'est plus une aumône, c'est un acompte.

Les amis de Thérèse habitent à Westmount une grande maison en pierres grises. À l'intérieur les boiseries de vieux chêne brillent sous la lumière des lustres. Il y a beaucoup de tableaux, de lourdes pièces en argent, de corbeilles et de vases en cristal... C'est riche, c'est impressionnant et c'est sinistre.

La maîtresse de maison a un visage triste qu'elle s'efforce de rendre aimable. Son mari fait des affaires et il aime en parler.

Malheureusement, le fils se croit poète et il tient à ce que Thérèse lise ses vers. Personnellement je préférerais qu'on me raconte des histoires de gros sous, mais je suis forcé de subir la lecture des poèmes. Thérèse boit sec et ne tarit pas d'éloges. Heureusement, la trop jeune domestique vient annoncer que le dîner est servi.

À table, tout en avalant mon bouillon tiède, je dois soutenir une conversation sur les mérites respectifs du français et de l'anglais. Le

maître de céans m'explique que le français est une langue morte. On l'apprend pour se cultiver, mais on n'a aucune occasion de l'utiliser dans la vie courante. Madame, par contre, se plaint qu'au Québec on ne connaisse qu'une sorte d'argot et qu'elle a été forcée d'envoyer son fils à Paris, de crainte qu'il n'apprenne des expressions « jouâles ».

— Et cet accent abominable... Mieux vaut ne pas en parler... N'est-ce pas, ma chère...

La chère Thérèse, car c'est elle qu'on traite comme l'arbitre suprême, se range à cet avis sans discussions.

— Comme dit si bien mon cousin Yves qui a longtemps vécu à Paris...

Thérèse me renvoie la balle et je la saisis au vol. C'est le moment de briller. Je parle de mes études à la faculté de droit. D'un séjour à Deauville... À m'écouter, on ne croirait jamais qu'il y a trois mois à peine j'étais garçon de table. J'ai vraiment l'air d'être un homme un peu oisif qui vient de descendre de l'avion d'Air France après avoir fait un excellent voyage en première. Je sens le regard de Thérèse qui ne me quitte pas des yeux. De toute évidence elle est fière de moi. Ses dernières craintes se dissipent. Elle me fait confiance.

Après le café, la discussion sur les talents du fils, grand garçon boutonneux, reprend de plus belle. C'est tout juste si on ne le compare pas à Byron, Shelley et autres ombres illustres. J'établis un parallèle avec Edgar Poe, et je me mets à tousser pour éviter d'éclater de rire. Cela ne m'empêche pas de gagner la sympathie de la maîtresse de maison. Elle n'a jamais entendu parler d'Edgar Poe, mais elle est quand même ravie la brave femme. Absolument ravie !

Non, franchement je n'en peux plus. Ces parvenus sont imbuables. J'aime bien les parvenus honnêtes. Ceux qui disent : j'ai commencé au bas de l'échelle et je suis arrivé. Me voilà ! Je suis devenu

quelqu'un de bien. Quelqu'un de riche... Mais les parvenus qui effacent les traces, les parvenus à prétentions intellectuello-artistiques, c'est pénible... J'en ai assez, à la fin, de faire le pitre.

Juste au moment où j'ouvre la bouche pour le dire aussi aimablement que possible, deux invités arrivent. Ah, c'est trop drôle ! Vraiment trop drôle ! Monsieur Solokowski et madame sont là. Ils viennent pour le café, parce que monsieur Solokowski avait une réunion importante en dehors de la ville et ne pouvait arriver plus tôt. Eh oui, une réunion de financiers. Une réunion où on discute de millions il va sans dire...

Ce soir, j'ai toutes les audaces. Je fixe Solokowski sans sourciller et je me laisse présenter comme si je ne l'avais jamais vu auparavant.

— Voici mon cousin, dit Thérèse. Il arrive directement de Paris...

Solokowski n'ose pas protester. Il ne comprend pas d'ailleurs, comment j'ai réussi à me faufiler dans le grand monde. Il se demande même si sa mémoire n'est pas en train de lui jouer un tour.

Va, mon bonhomme. Tu peux toujours essayer de te souvenir. Si tu oses faire la moindre allusion à ma visite dans ton bureau je saurai te remettre à ta place. Comme il a l'air servile, le cher homme ! Le maître de maison lui verse son cognac. Solokowski s'incline cérémonieusement. Il se plie littéralement en deux.

— Quel excellent cognac...

Il lève son verre. Il examine le liquide brunâtre. Il joue au connaisseur. Pendant ce temps-là, sa femme se trémousse dans son fauteuil. Elle parle à Thérèse de son émission. Elle prend des airs admiratifs... C'en est gênant à la fin.

Le fils se rapproche de la cheminée.

— Vous avez de la chance de vivre à Paris, me dit-il à voix basse. Quelle ville superbe. Si seulement je pouvais y aller pour plus longtemps. Mais que voulez-vous, il paraît que je suis condamné à me morfondre à Montréal. Papa en a décidé ainsi.

— Et les parisiennes... Des femmes compréhensives. Tendres... Adorables... J'ai eu là-bas une petite amie... Une vraie merveille. Ici, je suis obligé de faire attention. Nous sommes vraiment trop connus. D'ailleurs nos chères compatriotes sont plutôt prudes.

Je me contente de pencher la tête en signe d'acquiescement. J'aimerais bien savoir ce que fait Thérèse dans ce milieu. Aurait-elle une fortune suffisante pour avoir l'auréole d'une cliente ? J'essaye d'interroger le jeune homme qui bâille discrètement.

— Mon oncle est propriétaire de la compagnie qui commandite le programme de madame Delatour, m'explique-t-il. C'est mon père qui a arrangé les choses. Mon père a beaucoup d'estime pour madame Delatour. Vous savez, c'est rare de pouvoir fréquenter ici la descendante d'une vieille famille aristocratique. Très rare. Sans doute, maintenant, elle écrit son nom en un seul mot, mais autrefois, n'est-ce pas, c'était De La Tour. Elle a encore de la famille en France. Un château... Tenez, vous devez en savoir quelque chose.

— Et comment donc mon cher.

Je parle titres et chasses. Mon interlocuteur est impressionné. Je lui promets de lui obtenir une invitation pour passer quelques mois au château familial. Je lui raconte, d'une voix plaintive, que les lits à baldaquin, qui datent du dix-septième siècle, sont en train de se détériorer. Que celui, notamment, dans lequel Louis XVI a fait un enfant à Marie-Antoinette est en très mauvais état. Que le salon de musique, qui a abrité Chopin, doit être restauré... Que...

Je m'écoute parler et j'ai l'impression qu'il s'agit d'un autre. Solokowski et le maître de la maison nous rejoignent. On me demande mes impressions sur Montréal. Je plaide l'ignorance.

— Le premier coup d'oeil, n'est-ce pas, donne une idée très vague. Mais les édifices nouveaux du boulevard Dorchester... Quelle puissance ! On se croirait à New-York !

— C'est nous qui l'avons fait, dit l'homme d'affaire.

Solokowski renchérit aussitôt.

— L'oeuvre des anglo-saxons dans ce pays...

C'est bête. Je ne peux m'empêcher d'être vulgaire.

— Les Canadiens français ont quand même le mérite de l'avoir peuplé. Faute de pouvoir faire mieux ils ont fabriqué pas mal de gosses...

Notre hôte se sent obligé de rire. Solokowski réprime une grimace. À l'autre bout du salon, Thérèse se lève. Je serre des mains grasses et molles.

— Très heureux d'avoir fait votre connaissance, monsieur.

Solokowski s'incline une fois de plus. Comme il est plus petit que moi je le domine de toute ma hauteur. Ici, nous sommes bien face à face. Je ne suis pas assis de l'autre côté de son bureau. Il ne peut plus me donner le sage conseil d'aller balayer la neige. Je savoure ma revanche.

— J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir.

J'arbore mon sourire le plus mielleux, mais il y a une menace dans ma voix. Solokowski s'en rend parfaitement compte. C'est un lâche. Il a peur. Pauvre néo qui n'est pas en mesure de se sentir solidement implanté dans cet univers qui ne sera jamais le sien. Il a beau ne fréquenter que des anglo-saxons riches, il sait mieux que personne qu'ils ne sont pas prêts à lui pardonner ses origines. Qu'ils se méfient. Qu'ils sont bien plus xénophobes que ceux qui ne possèdent rien...

J'ajoute encore à son désarroi en parlant de son accent slave.

— Absolument délicieux, cher ami.

Solokowski piaffe d'impatience. Il a hâte de me voir disparaître. Il a de la chance. Thérèse est prête. Nous partons.

— Comment les trouves-tu, demande-t-elle en s'installant au volant de sa voiture ?

— Plutôt répugnants.

Tu es sévère mon cher. Ce sont des gens exceptionnellement cultivés.

— Tout est relatif.

— Sans doute. En tout cas tu as été parfait. Je suis très fière de vous, mon cher cousin.

Il y a quelque chose de changé dans l'attitude de Thérèse. Je ne suis plus le gigolo qu'elle a ramassé dans un restaurant. Le garçon de table. Je suis devenu quelqu'un. J'ai reçu une sorte de consécration officielle par la grâce d'un homme d'affaires qui a daigné priser ma conversation.

— Ce sont des gens follement riches, dit pensivement Thérèse. Tu crois qu'ils aiment vraiment mon émission ?

— Bien sûr.

— Je tiens à leur estime. Tu comprends, je n'aime pas les Anglais. Ce sont des conquérants. Ils ont écrasé notre peuple. La famille de ma mère a beaucoup souffert. Son aïeul a perdu une fortune. Mais dans ce pays on ne parvient à rien sans leur aide. S'il fallait que je compte sur mes chers compatriotes, je serais encore en train de piétiner sur place. Tu as remarqué, tous les immigrants qui ont de la valeur, apprennent l'anglais et se rangent de leur côté. Ce Solokowski, par exemple. Grâce à eux, il a fait une belle carrière.

— J'ai horreur des vainqueurs Thérèse et je n'ai pas ta souplesse. Chez moi, c'est une question de tempérament. Ça ne se raisonne pas. Ce qui m'amuse, c'est qu'au fond vous vous ressemblez tous ; toi, Solokowski l'homme d'affaires, son fils, sa femme... Vous êtes, en quelque sorte, interchangeables. Vous avez les mêmes préjugés, les mêmes goûts, les mêmes illusions et les mêmes objectifs. Vous êtes éternellement fidèles aux plus forts et éternellement disposés à commettre n'importe quelle trahison pour vivre mieux. Peu important vos noms, votre nationalité et votre degré de fortune. Vous êtes coulés dans le même moule et vous ne changez jamais.

— Tu m'aimes ? murmure Thérèse.

— J'ai l'impression de te connaître depuis toujours.

Elle ne se rend pas compte de quelle ironie ces quelques mots sont chargés. J'écoute parler Thérèse et je retrouve certains spectres d'autrefois. Les traîtres sur mesure, les trafiquants de la chair humaine, les rats... Les Osner et les autres. Au fond, tout n'est qu'une question de circonstances...

Thérèse se change dans la chambre à coucher. Bijou tourne autour du tabouret comme une toupie. Elle met un déshabillé vaporeux couleur saumon et elle brosse ses cheveux.

Assis dans le fauteuil je l'observe. Un jour la peau sur ses joues cessera d'être lisse. Des poches se formeront sous ses yeux. Le nez deviendra plus fin, plus pincé. On la couchera dans son cercueil et on croisera ses mains sur son ventre. Que restera-t-il alors de tous ses petits efforts, de toutes ses petites intrigues, de tout cet univers qu'elle s'était créé pour mieux se protéger dans sa coquille ?

— Yves, mon chéri, je suis rompue de fatigue. Je me couche tout de suite.

C'est sa façon de m'appeler. Elle a besoin de moi pour dormir, comme moi j'ai besoin d'elle pour ne plus subir le mépris de Solowski et de ses semblables...

Il suffit que Thérèse sente la chaleur de mon corps pour que ses démons la quittent. Sinon, elle veillera longtemps dans la nuit, pétrifiée de peur, obsédée par ses lubies et ses craintes. Et même, si, par moment, il lui arrive de s'assoupir, elle crierà dans son sommeil. Elle suppliera des réalisateurs imaginaires de ne pas la priver de son gagne-pain. Elle répétera des noms d'hommes qui l'ont quittée. Elle égrènera son angoisse en paroles décousues et subira le supplice jusqu'à ce qu'un bruit un peu plus fort parvienne à la réveiller.

Non, je ne peux l'abandonner à sa solitude. Je la connais trop bien moi-même cette garce, pour oser l'imposer aux autres.

J'éteins la lumière et, tout nu, je me glisse dans les draps. Elle se serre contre moi. Elle se blottit dans mes bras, comme si c'était là son ultime refuge.

— Combien d'amants as-tu eus Thérèse ?

J'ai besoin de parler. De dire n'importe quoi. De rompre le silence.

— Un seul. Toi. Les autres n'ont pas d'importance. Ce n'étaient que des figurants. J'avais besoin de les toucher pour m'assurer que j'existais. J'avais besoin de croire qu'on pouvait m'aimer. Tu sais, je n'ai pas eu d'enfance. J'étais pensionnaire. Il y avait un corridor sans fin et des dortoirs pleins de lits. Le bruissement des robes noires. Le calme ouaté de la prière. Les bancs de l'église trop durs. Les cierges qui se consomment. L'heure de la confession et l'heure de la soupe. Quand j'ai quitté cette prison, il me fallait prendre ma revanche. Mon premier amoureux avait vingt ans. Il était maladroit. Et puis . . .

— Tu aurais pu l'épouser.

— Il était fils de personne. Mon père était riche...

— Ah...

Thérèse rit. C'est un rire silencieux que je devine à peine dans l'ombre.

— Je me suis bien vengée depuis. Tu comprends, ils m'ont laissé pas mal de galette et je me suis offert le luxe d'aimer des hommes qui n'étaient pas de ma classe.

— Des garçons de table comme moi.

— Mais non. C'était autre chose. Des gars forts, pas compliqués pour un sou. Des gars simples...

— Des bûcherons ?

— Pas à ce point là. D'ailleurs ce n'est pas une question de métier, mais d'esprit et aussi, parfois, de l'âge. Je les choisissais jeunes. Je leur

achetais des vêtements. Je leur enseignais l'art de se conduire en public. Je leur donnais le goût de devenir autre chose. J'ai toujours voulu avoir un enfant. Je n'ai pas pu. Il a bien fallu que je sois maternelle avec quelqu'un...

La tête de Thérèse roule sur le côté. Le sommeil s'empare d'elle subitement, sans transition. Je la repousse tout doucement. Je me glisse hors du lit. Je retrouve à tâtons mes vêtements. Dans le cabinet de travail la lumière de la lampe a des reflets verts. Comme tout est calme ici !

J'ouvre la fenêtre. Dans la nuit les lumières brillent. Cette ville est un monstre. Une sorte d'animal géant qui s'étire dans tous les sens. Il est impossible d'y trouver un refuge. Une oasis. Montréal, n'a pas de cœur.

À Paris, il y a la place de la Concorde, à Londres, Trafalgar Square et les pigeons qui viennent manger dans la main. À Montréal, les boulevards et les rues se déroulent, grimpent sur les hauteurs, redescendent... Rubans gris qui reflètent la dévorante ambition des hommes. Aller toujours plus vite. Plus loin. Pour arriver où ? Pour atteindre quoi ?

— J'aimerais avoir une petite maison, disait Rita. Une de ces maisons modernes où tout est neuf, propre, brillant...

— Je voudrais déménager, m'a dit Thérèse, mais je n'en ai pas le courage. C'est si merveilleux de changer d'endroit. Cela rajeunit. Il ne faut pas s'attacher à un cadre. Quand on tient trop aux choses c'est le signe que la fin est proche. Que bientôt il ne restera plus rien...

Je me secoue. J'allume une cigarette. L'air est froid. Il a l'odeur humide de la neige. Mon premier hiver à Montréal...

C'est curieux, je n'ai pas l'impression d'être un nouveau venu. Cette ville est inhumaine, mais hospitalière. Je ne sais trop pourquoi je pense à Gland, mon professeur. Gland qui pour échapper à la mort s'appliquait à écrire une œuvre immortelle. J'essaye de retrouver l'atmosphère de cette époque, mais je n'y parviens plus. Rita m'a jeté un sort. Je me suis détaché de mon passé. Ce n'est pas moi qui ai vécu à Vars. C'est un autre. Un inconnu. Sa souffrance ne me concerne plus. Je ne suis que l'ancien garçon de table qui essaie par tous les moyens de s'en sortir. Un lâche qui vit aux crochets d'une femme.

Dans la chambre Thérèse se met à tousser, puis c'est de nouveau le silence. Qu'est-ce qui justifie l'existence de Thérèse ? Rien ! Pourtant le sang coule dans ses veines et elle continue à s'agiter du matin au soir. La vie est un don gratuit dont il n'est pas indispensable de rendre compte avant l'échéance.

Non, je refuse de devenir cette sorte de ruminant qui gagne de l'argent pour manger et qui mange pour pouvoir gagner de l'argent. Pour exister vraiment, j'ai besoin d'une idée, d'un but... d'un sacrifice... J'ai besoin d'aimer, de protéger, d'être utile et d'être indispensable...

J'écrase ma cigarette dans le cendrier en céramique verte et, au même moment, une explosion fait trembler les vitres. Quelqu'un crie dans la rue. Je repousse ma chaise. Je me précipite dans l'escalier.

Devant la porte de l'immeuble une forme humaine est couchée par terre. L'homme est blessé. Une flaque noire se forme sous son bras. Un instant encore, nous sommes seuls, lui et moi, puis des gens nous entourent. La sirène d'une voiture de police se met à hurler.

On m'interroge. On me pose des questions. Je réponds comme dans un songe. Je suis incapable de détacher les yeux de cette flaque de sang. J'ai chaud. Je ne me rends plus très bien compte où je suis. Les policiers soulèvent le corps et le mettent sur un brancard. La foule

commence à se disperser. Moi, j'attends quelque chose. Je ne sais trop quoi. Peut-être l'appel d'une voix...

Les spectres sont là. Le bruit des pas qui martèlent le sol. Le sifflément d'avions qui piquent pour mieux lâcher leurs bombes... La violence ! Rien ne justifie la violence. Rien ne justifie l'assassinat d'un homme.

Les policiers s'en vont. Le cri de la sirène me crève à nouveau les tympans.

— Vous avez dû avoir un drôle de choc, me dit notre voisin de palier. Voulez-vous que je vous apporte une aspirine ?

— Non, merci.

Lentement je remonte l'escalier. La porte de l'appartement est ouverte. Dans l'antichambre Thérèse tremble de tout son corps.

— Ils ont brisé les vitres, dit-elle bêtement. Tu n'es pas blessé, Yves... tu...

Je la prends dans mes bras. Je l'entraîne dans la chambre. Je la pousse sur le lit.

— Qu'est-ce que tu as Yves ?

Je ne réponds pas. À travers le trou béant de la fenêtre le vent souffle. Les rideaux s'agitent, se gonflent et forment une poche ronde qui va crever d'un instant à l'autre.

De tout mon poids j'écrase le corps de Thérèse. Elle se raidit, puis cède et gémit de plaisir. Je ferme les yeux, mais sous mes paupières il y a encore cette flaque noire et cet homme, pantin désarticulé, que vient d'emmener l'ambulance de la police.

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre VI

[Retour à la table des matières](#)

— « C'était un texte original de Thérèse Delatour ».

La voix du speaker se fond dans la transition musicale. C'est fini.
Je tourne le bouton.

— Tu as du talent Thérèse.

— Tu m'as aidé, tu sais... Depuis que tu es là, je travaille beaucoup mieux.

Thérèse réprime un bâillement imaginaire. Elle sait qu'il vaut mieux ne pas discuter. Je pourrais fort bien revenir sur ma décision. Autant ne pas me donner l'occasion d'en parler.

— Que fais-tu cet après-midi ?

— Eh bien, je vais sortir un peu.

— Je te promets un bon dîner, si tu ne rentres pas trop tard.

— D'accord, je serai d'une ponctualité exemplaire.

Nous sommes tous les deux très prévenants. Très délicats. Très comme il faut. Thérèse, parce qu'elle a peur de me perdre, et moi, parce que j'ai peur, une peur panique, de retrouver mon angoisse...

Thérèse se lève.

— Je vais préparer quelque chose. Autant manger tout de suite. Josssette, ma secrétaire, doit venir à une heure. Il serait préférable qu'elle ne te voie pas ici. Les femmes sont potinières.

— Je ne bougerai pas et je ne ferai pas de bruit.

— C'est ça. Tu n'auras qu'à rester enfermé dans mon cabinet de travail,

Nous nous installons à la cuisine. Moi, assis devant la table jaune, aussi jaune que les murs, le plancher, le plafond et le reste, et Thérèse, debout devant le frigidaire ouvert. Ses gestes sont rapides, mesurés et non dépourvus d'une certaine élégance. Je ne peux m'empêcher de songer en la regardant qu'elle a dû être très belle autrefois et aussitôt j'ai l'impression d'avoir perdu quelque chose. C'est ça qui me gêne quand j'observe Thérèse. J'ai conscience, en quelque sorte, de la fuite du temps. Je me dis que celui qui l'a tenue dans ses bras, il y a dix ans, m'a volé sa fraîcheur d'alors. Que je suis son dernier amant. Celui qui ne peut que consoler. Me compare-t-elle à mon prédécesseur ?

Je mastique le pain trop blanc. Il a la texture du caoutchouc. C'est pourtant le pain des riches. Dans mon pays, il est grisâtre. mais il a le goût des blés. Il est résistant et solide. Il a été manipulé par les mains sales des hommes. Ici, il est hygiénique. Les machines se sont chargées de le couper, de le trier et de l'envelopper.

Thérèse apporte les journaux et se met à feuilleter le « Devoir ».

— Cette explosion de l'autre jour, dit-elle, c'est encore une affaire de terroristes. C'est honteux... Je me demande où tout ceci nous mènera. Te rends-tu compte, l'homme blessé risque de perdre un bras. Et tout ça parce que les jeunes s'ennuient. Au lieu de travailler, ils préfèrent jeter des bombes. Comme s'il n'y avait pas d'autres moyens de protester ! De mon temps...

— De ton temps on acceptait n'importe quoi. Vous étiez tous satisfaits et repus. C'est le résultat ! Tu as passé ta jeunesse à répéter : bien, ma sœur, entendu ma sœur, et comment donc, ma sœur... À admirer l'ordre établi. À ne jamais réfléchir à rien. Ne t'étonne pas qu'ils essaient de tout casser. C'est l'évolution logique de l'histoire. Période d'immobilisme, révolte, violence, révolution, réaction, et ainsi de suite. Ça a beau être regrettable, c'est fatal.

Devant mes yeux réapparaît la flaque de sang sur le trottoir. Je repousse mon assiette. Je ne peux plus manger. Je suis écœuré. Les idées généreuses ne doivent pas être entachées de sang. Dans cet univers surtout, dans cette ville, la violence est d'une absurdité totale. Pourtant je refuse de faire plaisir à Thérèse et je m'applique, au contraire, à cultiver cette anxiété qui germe dans son esprit. Je sais qu'elle tient à sa peau. Elle dit n'importe quoi. Elle critique, elle condamne, mais au fond Thérèse Delatour a tout simplement la trouille. Autant pour elle, que pour ceux de sa classe. Ce qui la frappe, c'est qu'on a osé faire éclater une bombe rue Sherbrooke ouest. Dans ce quartier tranquille habité par des gens bien. Si elle avait éclaté rue Laval, ou rue Coloniale, cela aurait infiniment moins d'importance. Il est normal que des histoires de ce genre se passent dans les rues tristes. Dans les rues habitées par une humanité à part. Cela permet même d'éprouver un tas de bons sentiments que de parler de sa souffrance. D'afficher des préoccupations nobles. De se sentir meilleur...

Les traits de Thérèse se durcissent. C'est étonnant à quel point elle ressemble en ce moment, à Solokowski.

— Tu es européen, Yves. Tu as vécu la guerre. Mais il ne faut pas confondre. Ici, nous vivons en démocratie. On peut s'exprimer librement. On n'a pas le droit de semer le désordre parce qu'on se croit persécuté. Avant de juger, tu as encore beaucoup à apprendre. N'oublie pas que...

J'ai cessé d'écouter Thérèse. Je suis fasciné par cette similitude d'expressions que je viens de découvrir. Thérèse parle de terrorisme. Solokowski me conseillait d'aller ramasser la neige. L'homme d'affaires canadien anglais, m'expliquait que Montréal était en quelque sorte son bien à lui. Dans leurs yeux à tous les trois il y avait la même frayeur. La même crainte qu'on aille troubler la paix acquise, détruire les privilèges et les avantages de leur réussite sociale et créer des problèmes insolubles !

— Je me demande ce que fait la police. Pourquoi ne les arrête-t-on pas ?

La voix de Thérèse a une inflexion particulière. Son indignation devient vindicative. Elle réclame la protection du gendarme.

— On paye assez d'impôts pour pouvoir exiger que les blousons noirs se retrouvent sous les verrous.

— Moi, j'aimerais bien les rencontrer. J'aimerais savoir pourquoi ils lancent des bombes. Il doit y avoir une raison...

— Je viens de te l'expliquer. Ils s'ennuient parce qu'ils sont trop stupides pour s'intéresser à quoi que ce soit. D'ailleurs il n'est pas du tout certain que ça soit des Canadiens qui dirigent le mouvement. On prétend que ce sont des communistes. Des agents à la solde de Moscou. Nous sommes beaucoup trop tolérants. Si on faisait plus attention avant d'accorder des visas, comme le font les Américains, on éviterait des histoires pareilles. On laisse entrer n'importe qui. On l'aide à faire

fortune. On lui donne des postes... Résultat : on ne peut plus se fier à personne. Notre politique de l'immigration est au-dessous de tout.

— Tu oublies que moi aussi...

— Oh, je te demande pardon.

Thérèse balaye d'un geste toutes ses préoccupations sérieuses. Elle m'embrasse. Elle me cajole. Elle se fait maternelle presque. L'odeur de son parfum m'entoure, me pénètre et me donne envie de retrouver le contact de sa peau. Je glisse ma main sous son corsage, Ses seins sont fermes encore. Elle a un rire de gorge qui m'excite.

— Lâche-moi. Josette va arriver d'un moment à l'autre.

Thérèse s'en va dans la salle de bains en chantonnant. Elle est rassurée. Elle sait qu'aussi longtemps qu'elle gardera le pouvoir de réveiller mon désir, elle remportera toutes les victoires. Son appréhension se dissout. Elle n'a plus peur. Ma présence la protège contre l'agitation du monde. À quoi bon être vindicative quand on est une femme encore belle qui peut s'offrir le luxe d'aimer un homme beaucoup plus jeune...

Brusquement Bijou se met à aboyer. Je m'empresse de disparaître dans la chambre d'amis.

Il neige dehors. Les flocons blancs frappent la vitre. Moi, j'ai chaud. Beaucoup trop chaud même. J'ai besoin de partir.

Je quitte la pièce sur la pointe des pieds. Je ne m'en vais pas, je m'évade comme un prisonnier qui échappe à la surveillance de son gardien. Tout en m'habillant, je crois entendre la voix de Thérèse me crier tu sors, chéri ? Attends-moi. Je t'accompagne.

Mais tout est calme et Bijou, enfermé dans la cuisine, ne se décide pas à donner l'alarme comme cela lui arrive en pareilles occasions.

Thérèse travaille avec sa secrétaire. Elle n'a pas le temps de me surveiller. Autant en profiter.

Le manteau que Thérèse vient de m'acheter pour me rendre plus « présentable » a un col de fourrure. Cela me chatouille légèrement le cou, mais j'aime contempler mon image dans le grand miroir du hall. Mon père avait eu, autrefois, un vêtement semblable, et le seul fait de posséder ce manteau me donne de l'assurance. J'ai l'air d'un monsieur qui a de l'argent et je lis un peu d'admiration dans le regard du chauffeur de taxi.

Thérèse a glissé dans mon portefeuille cinq billets de vingt dollars. Je crois qu'elle l'a fait la veille au matin, après cette nuit qui fut plus mouvementée que les autres. C'est sa façon de me manifester sa reconnaissance et son attachement. Elle a poussé la délicatesse jusqu'à chercher à la banque des billets tout neufs, mais elle a pris également ses précautions.

Elle sait que je vais être obligé de lui demander vingt-cinq sous pour payer le garçon qui apporte les journaux et que j'aurai droit alors à un petit sourire mi-badin, mi-ironique. C'est le moyen qu'elle a inventé pour me rappeler discrètement que je lui dois tout.

Pour le moment, je suis parfaitement incapable de régler la course. Je descends devant une pharmacie. La caissière prétend ne pas avoir assez d'argent pour faire la monnaie. Le chauffeur s'impatiente. J'achète plusieurs tablettes de chocolat et j'obtiens finalement une liasse de coupures d'un dollar.

Il a cessé de neiger. Je marche lentement. Je suis dans l'Est de la ville. C'est là que vit, en principe, l'héroïne de « L'histoire de Juliette ». Pourtant Thérèse écrit son roman sans jamais mettre les pieds dans ces parages...

Sur les façades des maisons, uniformément laides, courent les escaliers de bois dont les rampes sont couvertes de givre. Pourquoi, dans ce climat, un architecte a-t-il conçu l'idée étrange de forcer les gens à escalader un tel nombre de marches ; c'est une énigme que je m'efforce en vain de résoudre. Je voudrais bien poser la question au passant qui ne paraît pas pressé, mais il n'a pas l'air engageant. D'ailleurs a-t-on le droit de déranger ainsi un inconnu ?

Un enfant, assis dans la neige, pleure. Le garçon doit avoir six ans. Peut-être un peu plus, peut-être un peu moins. Il porte un parka rouge et un pantalon noir.

— Ça ne va pas ?

Il me regarde et recommence à pleurer de plus belle.

— Tu as froid ? — Cela ne sert à rien de rester ici. Viens, je vais te ramener chez toi. Tu habites loin ?

L'enfant ne répond pas. Je sors une tablette de chocolat et je la mets dans sa main. Il la palpe, la tourne, l'examine et, finalement, commence à arracher le papier. Ses mains sont rouges et maladroites.

— Allez viens 1

Il marche en avant et je le suis. Finalement il s'arrête devant un immeuble. Je l'aide à ouvrir la porte. Dans le long corridor les murs vert-pistache s'écaillent. Le plancher couvert de boue craque. De l'extérieur, la maison avait l'air moins vétuste.

Tout au bout du corridor il y a une autre porte qui, elle, est fermée. Je sonne. Une femme en robe de chambre vient nous ouvrir presque aussitôt. Elle est jeune encore, mais elle n'a pas de dents. Sa bouche molle s'affaisse sur ses gencives. Cela fait une impression pénible.

— Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi rentres-tu Joseph ? je t'ai dit de rester dehors.

— C'est ma faute madame. Il faisait froid. J'ai cru bon...

— Qui êtes-vous ? C'est pas de vos affaires...

La femme crie presque. Je sors mon portefeuille. J'ai remarqué les bouteilles de bière vides déposées par terre près de la porte.

— Nous pourrions causer un instant. On prendrait quelque chose ensemble. Le petit irait nous chercher de la bière. Je vous promets que je ne resterai pas longtemps.

— Je ne bois pas, dit la femme, mais je mangerais ben...

— Parfait.

Je donne au garçon de l'argent et je lui dis de nous apporter ce qu'il voudra. Cette fois-ci il a l'air content. Il parvient même à me sourire. Il est merveilleux le sourire de ce gosse...

— Et surtout ne perds pas la monnaie, crie sa mère. — C'est en désordre, dit-elle à mon adresse sur un autre ton. Forcément, je n'ai pas de santé. Les enfants laissent tout traîner. Et puis on n'est pas riche...

Je m'assois sur le divan face à la femme qui, elle, choisit un fauteuil.

— Joseph, c'est mon dernier. On en a six à la maison...

La télévision, le divan, trois chaises et deux gros fauteuils, c'est tout l'ameublement. Le linoléum par terre exhibe ses fleurs vertes et roses. Il est déchiré par endroits et on voit les planches brunes. Les

murs couverts de taches sont d'une saleté repoussante. Ici, le vert-pistache tourne au gris.

Rita est-elle née dans un décor semblable ?

Depuis que je suis entré dans cet appartement je ne peux m'empêcher de penser à elle.

Ce n'est pas un intérieur de gens pauvres. C'est pire ! C'est désespéré. Tout cela n'a aucun sens. Ni la femme encore jeune, mais déjà épuisée, ni la télévision sur laquelle on a posé une négresse en porcelaine coiffée d'une auréole dorée, ni l'enfant à qui on a ordonné de jouer dans la neige pour se débarrasser de sa présence...

Le garçon revient. Il apporte un sac rempli de pommes de terre frites et de hot-dogs. Il met tout ça sur les genoux de sa mère qui les distribue et qui place les boîtes carrées sur la table. Le carton est taché de graisse. La graisse marque la nappe en plastique...

Joseph, assis par terre, dévore. La femme, assise dans son fauteuil, dévore... Ses gencives édentées mâchent...

— C'est bon, dit-elle, et ça coûte pas cher. Ça vaut pas la peine de faire la cuisine. C'est trop de troubles...

La présence du petit garçon me gêne. Le genre de désordre qui règne ici va mal avec l'enfance. Il a quelque chose de sordide et de presque indécent.

— Vous ne prendriez pas une bière, propose la femme. Il en reste encore une bouteille dans le frigidaire.

Je secoue la tête. En mon absence Rita a couché avec Papalugos. Et Rita avait raison. Quand on a connu un intérieur semblable, une pareille atmosphère, cela doit paraître miraculeux de pouvoir s'acheter

des robes. D'être capable de vivre dans un décor qu'on aime. Que ce soit Papalugos ou un autre qui en paye les frais, cela importe peu. Pourvu qu'on parvienne à préserver un petit coin à soi, rangé, propre et différent... Un décor peuplé de poupées. Un décor où il n'y a pas de place pour des photos de famille.

— Tu as de la chance d'être un garçon...

Joseph ne s'étonne de rien. Il continue de manger comme s'il ne m'avait pas entendu.

— Les gars c'est plus difficile à élever que les filles, dit la femme.

Elle a les accents d'une paysanne qui discute des mérites respectifs des vaches et des chèvres.

— Il est vrai aussi que j'en ai trop. Ils sont venus, faut les garder. Mais on n'en aura pas d'autres par exemple. Ah ça, c'est certain. La Sainte Vierge y a vu. Le médecin m'a opéré dans le ventre. C'est fini. Je n'ai plus ce qu'il faut pour en faire des petits. J'étais infectée, alors ils m'ont menée à l'hôpital. Ça a pris trois jours. C'est pas long. Mais depuis j'suis pas ben forte. Faut croire que ça aussi, ça passera. Autrefois j'avais de l'aide. Mon mari était ben smart. Il lavait les couches et les planchers. Il aimait aussi à faire la cuisine. Mais il est parti. Alors ça vient de finir. Il paraît qu'il est dans le Nord. Moi, j'ai pas de nouvelles, c'est la voisine qui le dit. Nous, on est sur le Bien-Être Social ; s'il revient on va perdre le chèque. Faudra qu'il gagne de quoi...

Elle parle sur un ton monotone, comme s'il était nécessaire qu'elle dise les choses telles qu'elles sont.

Voilà, elle a tout raconté, elle a tout expliqué et maintenant elle peut se reposer de nouveau à sa façon. Elle fouille dans la grande poche de son déshabillé, qui est arrachée d'un côté et qui pend, ne trouve rien et soupire de nouveau. Je lui offre une cigarette.

-Ah, ça c'est gentil par exemple. Je n'en ai plus.

Il y a un certain maniérisme dans sa façon de l'allumer. Elle a dû être jolie fille autrefois et elle s'en souvient encore quand un étranger est assis en face d'elle.

— Joseph va me chercher des cigarettes. Tu diras à l'épicier qu'on paiera quand on recevra le chèque du Bien-Être.

— Il voudra plus, proteste l'enfant. On lui doit trop.

Joseph n'a pas envie de recommencer à courir dehors. Il est rassasié et il a chaud. Que peut-il demander de plus ?

La femme se fâche.

— Vas-y, je te dis...

— Prenez mon paquet madame.

— Je veux pas vous priver...

— Mais non. Quelle idée. Je vais m'en acheter en sortant.

Joseph enlève son parka, s'approche de la télévision et l'ouvre. Des images commencent à se succéder sur le petit écran. Le bruit nous empêche de parler. Le garçon me tourne maintenant le dos. Sa chemise est déchirée et on voit la peau grisâtre.

— J'ai soif, dit la femme. Joseph, va me chercher de la liqueur.

— Oh, maman. C'est si beau. Je veux regarder.

— Je vais y aller madame.

— La cuisine c'est par là. Mais il y a du désordre.

— Ça ne fait rien.

La grande porte vitrée de la cuisine donne sur une galerie. C'est une pièce très claire. On a tiré la machine à laver près de l'évier. Le couvercle est enlevé. Dans la cuve, des vêtements gisent pêle-mêle.

La télévision joue maintenant à toute force. « Achetez le savon en poudre Ride, chante une voix. Le meilleur savon c'est Ride. »

— C'est ben ennuyant, dit la femme.

Je lui donne la bouteille de Coca-Cola. Je serre sa main molle et je m'en vais. Elle le remarque à peine. Elle semble fascinée par les images qui défilent devant ses yeux...

Il est merveilleux de se retrouver dans la rue. De respirer à nouveau l'air frais. Je marche vite. J'ai besoin d'échapper. J'ai connu des femmes qui lavaient leur linge dans l'eau froide du ruisseau. J'ai connu des enfants qui vivaient dans des caves insalubres.

J'ai connu la misère banale, habituelle, sinistre... Mais ce vide, cette absence de toute réaction, c'est plus épouvantable encore...

« Pour élever des générations nouvelles, disait mon professeur de sociologie, il faut qu'on enlève les enfants aux parents. Il faut qu'on les forme dans des institutions spécialisées. Certains adultes sont incapables de remplir leur rôle. Ils n'ont rien reçu et ils ne peuvent rien donner. »

— Propagande que tout ça, protestait le père Robert. On ne peut pas remplacer une mère. Il faut défendre l'unité de la famille. C'est la base de la nation...

Que dirait le père Robert, après avoir rendu visite à la mère de Joseph ? Serait-il encore du même avis ?

Je me secoue. Il est inutile de faire des comparaisons. Je suis au Canada, un pays riche et démocratique. La mère de Joseph reçoit l'aide du Bien-Être Social. Il fait assez chaud dans son appartement pour qu'elle puisse se promener en déshabillé. N'est-ce pas le luxe suprême ! La mère de Joseph a les mêmes objets et les mêmes machines que Thérèse ; une télévision, une lessiveuse et un frigidaire...

Si on faisait une révolution, si la mère de Joseph sortait dans la rue, qu'est-ce qu'elle pourrait bien prendre dans l'appartement de Thérèse, femme riche ? Quel est l'objet qu'elle ne peut pas avoir maintenant à crédit.... La machine à écrire ?

— Sils m'avaient envoyé plus longtemps aux écoles je ne serais pas là, disait Rita. Mais la religieuse était sévère. J'aimais mieux rester chez nous. Et ma mère était bien contente de m'avoir. Je l'aidais.

Joseph, lui aussi aide. Il fait les courses. Plus tard il gagnera de l'argent. Il sera livreur chez l'épicier chez lequel on a un compte. Comme ça, on pourra acheter plus de hot-dogs, plus de cigarettes et plus de bière pour les amis, ou pour le père, qui reviendra peut-être du Nord. Et quand Joseph, à son tour, aura l'âge de Rita...

Je remonte le col de mon manteau. La fourrure me cache le contour des maisons, me protège et me procure une sensation de bien-être. Rue Sainte-Catherine, il y a beaucoup de voitures. Elles avancent les unes derrière les autres en file indienne.

« Tu ne peux pas comprendre, disait Jérôme. Tu n'as pas vécu ça. Tu appartiens à un autre monde et c'est là ton principal défaut. On peut tout effacer, mais on n'échappe pas aux humiliations de l'enfance. »

Je passe devant les vitrines surchargées de marchandises, décorées, luxueuses et laides. Je suis fatigué. J'ai besoin de retrouver le calme du cabinet de travail de Thérèse, mais je continue parce que je veux revoir la porte d'entrée des « Délices du Québec ».

Je suis déçu. Les vitres sont couvertes de givre. Je ne peux apercevoir les visages des vendeuses...

Il doit y avoir du monde dans la pâtisserie en avant, mais dans la salle du fond le vieux Jean attend sans doute les clients sous l'œil inquisiteur de Papalugos.

Je monte dans un taxi. Au dernier moment, j'aperçois encore l'horloge du coin qui indique cinq heures de l'après-midi. Il est tard. Si je veux éviter une scène, il me faut rentrer.

Quand j'étais garçon de table, les aiguilles de l'horloge ne se déplaçaient pas assez vite. Elles restaient arrêtées indéfiniment au même endroit. Elles ne bougeaient pas. Maintenant, les minutes, les heures, fuient à nouveau. Quelqu'un m'attend... Soudain je suis reconnaissant à Thérèse de me surveiller. De m'épier. De me forcer à revenir vers elle. De m'imposer cet esclavage nouveau qui me donne l'impression d'être indispensable.

Tout est calme rue Sherbrooke. Dans le hall en bas les carrés en faux marbre brillent sous les lumières. Je monte lentement. Je sonne. Thérèse m'ouvre. Elle semble affolée.

— Où étais-tu ? J'étais inquiète.

Je plaisante ;

— On revient toujours à ses anciennes amours. Que se passe-t-il ?

— Le fils de Louise ; tu sais Louise, mon amie, a été arrêté. Je viens de lui téléphoner. Il faisait partie des terroristes. Te rends-tu compte... Un garçon de si bonne famille ! Un jeune homme qui a reçu une éducation si soignée ! Ça dépasse l'entendement humain. Je m'attendais à tout, mais pas à ça. Il était à l'université, mais il a abandonné ses études. Il devait entrer dans l'entreprise de son père. Quand la police est venue, il a osé affirmer à sa mère que seule la violence peut redonner un peu de fierté à sa génération. Te rends-tu compte ! Quand moi j'avais son âge...

— Tu étais une fille sage. Eux, ils ne veulent plus continuer de la même manière et ils ne savent pas comment s'y prendre pour changer. Pauvres gosses ! J'avoue que cela ne doit pas être facile d'être idéaliste dans ce pays. Enfin, tu dois être contente. On les a arrêtés, c'est l'essentiel. On va avoir la paix rue Sherbrooke Ouest.

Mon sourire devient ironique. Je sais très bien que Thérèse est malheureuse et cela m'amuse. Elle croyait que c'était les communistes qui troublaient ainsi la paix des bons citoyens tranquilles. Apprendre qu'il s'agit de sa classe, des enfants de ses amis, lui a donné un choc. Un étranger passe encore. On peut le renvoyer chez lui et oublier toute l'affaire. Mais que faire du charmant fils de Louise ? Le mettre en prison...

Pour Thérèse, cette idée est tout à fait intolérable. Comment concevoir, en effet, qu'on va enfermer dans une cellule un garçon qu'elle a vu grandir. Après tout les prisons sont réservées à l'usage des pauvres. Les riches, les gens bien, évoluent dans une autre sphère où « ces choses n'arrivent pas ». D'ailleurs Thérèse a raison. Les pauvres ont des excuses, les riches sont impardonnables. On ne les emprisonne pas. On les supprime. Telle est, l'implacable logique des révolutions.

— Il faut qu'on aille tout de suite chez Louise. Son mari n'est pas là. Tu m'accompagnes.

Ce n'est pas une proposition, c'est un ordre, et quand Thérèse veut quelque chose, il est inutile d'insister. Je me résigne.

— J'espère que tu ne m'empêcheras pas de travailler cette nuit ?

— Tu es bien libre de faire ce qu'il te plaît Yves. Tu veux travailler à quoi au juste ?

Je me sens terriblement gauche.

— Oh, je voudrais tout simplement lire un peu. J'ai vu dans ta bibliothèque le code civil. J'aimerais y jeter un coup d'oeil.

Thérèse s'arrête un instant. Une lueur fugitive de triomphe passe sur sa figure, mais elle se retient pour ne pas faire de commentaires.

— Tu fermeras la porte de communication, dit-elle sur un ton fausement désinvolte.

Puis elle va se changer et moi je rôde d'une pièce à l'autre. Je viens de dire que je vais « travailler », mais ce mot est resté en moi telle une obscénité. A-t-on le droit d'utiliser le même terme pour désigner ce cauchemar que j'ai vécu aux « Délices du Québec » et cette paix merveilleuse du petit bureau qui me servira de refuge ? Qu'y a-t-il de commun entre celui qui transportait les lourds plateaux chargés d'assiettes sales et l'homme vêtu d'une robe de chambre en tweed rouge « *made in England* » qui, cette nuit, lira le code civil de la Province de Québec ? N'est-ce pas là justement que va se situer à l'avenir la véritable distinction des classes... Cette barrière qui subsistera quand toutes les autres seront abolies ?

Décidément, je deviens philosophe. C'est signe que je vieillis.

— Où est ma robe noire, crie Thérèse. Je ne retrouve pas ma robe noire. Je t'en prie regarde dans l'armoire. C'est insensé. Je l'ai préparée sur la chaise ; j'en suis certaine !

Bijou aboie dans le corridor. Je cherche la robe, tandis qu'il s'amuse à frôler mes jambes, ce qui n'arrange rien.

— Tiens, la voilà.

— Merci, tu es un ange. Explique-moi pourquoi nous devons toujours avoir des histoires. Chez les Anglo-saxons il ne se passe rien. Tu te souviens du fils de l'homme d'affaires chez qui nous sommes allés l'autre jour ? Ce n'est pas lui qui s'amuserait à lancer des bombes.

— « Vous jouez au golf ? me demandait le jeune homme bouton-neux. Non ? Quel dommage. C'est un sport passionnant... Paris, est une *very exciting city*... Formidable... Et les Folies Bergères... »

À mon tour je crie à travers la porte fermée ;

— Ils ne réfléchissent pas. Ils jouent au golf et ils voyagent. Pour lancer des bombes il faut avoir souffert.

— Ah, parce que tu crois qu'ils souffrent ces petits...

Thérèse est devant moi, très belle dans sa robe fourreau qui moule ses hanches à la perfection.

— Ce sont des latins, mon amour. Ils ont le sang chaud. Fort heureusement d'ailleurs. Sans cela la race serait disparue depuis longtemps.

— Sois un peu plus sérieux Yves... Allez, viens.

Thérèse me laisse conduire sa voiture et j'ai l'impression, parfaitement enfantine, de dominer le monde. Malheureusement le trajet n'est pas assez long et je ne peux faire de la vitesse.

L'amie de Thérèse habite à Outremont une maison perdue dans les arbres. Leurs branches nues se dressent vers le ciel sombre et dans la lumière bleue du soir cela a un petit air sinistre.

Louise nous ouvre la porte. C'est une femme mince, dont le visage a beaucoup de charme. Très calme, très maîtresse d'elle-même, elle nous fait entrer au salon.

— C'est abominable ma chère, s'exclame Thérèse. Vraiment abominable ! Qui aurait cru qu'André allait devenir un voyou. Mon Dieu, quand je pense que c'est ton fils...

D'un geste brusque Louise se retourne et fait face.

— Ce n'est pas sa faute. Nous sommes tous responsables. Tous !

— Voyons Louise... Tu n'y es pour rien. Tu as tout fait pour ce petit...

— Je n'ai pas réussi à lui donner un idéal. Je n'ai même pas réussi à comprendre à quel point il en avait besoin... Non ! Ne proteste pas. Nous lui avons expliqué que la politique était une affaire de gens malhonnêtes. Que les problèmes sociaux restent un domaine réservé au clergé. Que les laïcs, eux, doivent se contenter de réussir dans la vie... D'avoir des postes importants... De faire de l'argent... Beaucoup d'argent... !

— Ce n'est quand même pas une raison pour lancer des bombes...

— Peut-être. Je ne sais pas. Je ne sais plus. À la maison on parlait argent, à l'école, on lui enseignait à respecter l'ordre, la religion et une histoire du Canada fausse...

Un sanglot monte dans sa gorge et l'empêche de continuer. Pour détendre l'atmosphère, je dis bêtement ;

— Les peuples heureux n'ont pas d'histoires...

Louise semble enfin s'apercevoir de ma présence. Elle fait un effort pour se ressaisir et pour revêtir le masque d'une femme du monde. Elle nous offre à boire. Elle apporte les verres et les bouteilles. Tous ces gestes simples lui permettent de mieux se taire.

On n'entend plus que le tintement des glaçons contre la paroi des verres. Puis un bruit confus de voix parvient jusqu'à nous.

— Ils sont tous en bas, dit Louise. Hélène a organisé une réunion.

— Mais c'est dangereux...

— Tu ne veux quand même pas que j'empêche ma fille de recevoir à la maison.

Soudain Hélène est là. Elle est petite, menue et sa spontanéité paraît contagieuse. Elle tient dans ses mains un plateau chargé de bouteilles de Coca-Cola. Je le prends. Elle proteste. J'insiste... Nous quittons ensemble le salon et nous descendons au sous-sol. Me voilà délivré...

La grande pièce basse regorge du monde. Des garçons et des filles, installés un peu partout, discutent. Le Coca-Cola circule de main en main. Assis à cheval sur sa chaise un garçon se met à parler plus fort que les autres.

— On a eu tort de blesser ce malheureux, crie-t-il presque. À qui la faute ? On ne veut pas nous prendre au sérieux. On nous refuse la possibilité de nous exprimer. Nous sommes obligés de lancer des bombes pour prouver que nous existons. Je propose d'organiser une marche sur Ottawa.

Du fond de ma mémoire remontent les souvenirs. Jérôme dressé debout sur la table. La ronde des visages jeunes, passionnés, avides...

À côté de moi, un garçon lève la main. C'est son tour de prendre la parole.

— Je propose de créer un parti politique. Il est temps que nous soyons représentés au Parlement. Ce ne sont pas les partis traditionnels qui vont se charger de devenir nos porte-parole. Le peuple est prêt à nous suivre. Je le sais. Ça fait plusieurs mois que je travaille à l'usine. J'ai discuté avec les gars. Ils vont nous aider.

— Qui est-ce ?

Hélène n'entend pas ma question et je suis obligé de la répéter.

— C'est mon frère, Georges, dit-elle. Il étudie la sociologie, mais cette année il est ouvrier à la Dominion Textile et il habite à Saint-Henri. Maman a accepté. Papa, lui, ne dit rien. Vous savez, Georges, c'est quelqu'un...

— Il a aidé André ?

— Vous confondez tout. André n'appartient pas à notre groupe. C'est l'aîné. Il a toujours fait bande à part. Laissez-moi écouter.

Je me tais et j'observe ma voisine. Elle n'est pas vraiment belle, mais il y a en elle une sorte de lumière intérieure. C'est une passion-

née, cette Hélène. Enfin une fille qui ne s'ennuie pas. Un être humain qui donne l'impression d'aller vers quelque chose et d'y croire.

— Le terrorisme ne mène à rien. Le jeune homme blond scande les mots. C'est d'ailleurs un mouvement importé de l'étranger. Ce qui s'est passé à Cuba ne peut pas nous servir « exemple. Nous devons réinventer la justice sociale. Il nous faut un chef à notre mesure. Issu de nos rangs.

— Je demande un vote sur la proposition de Georges, crie quelqu'un. Qui seconde ?

— Vous vous appelez comment, demande Hélène ?

— Yves . Je suis venu avec Thérèse Delatour.

— Ah...

Tout lien d'amitié est rompu entre nous. Non seulement, je suis « un vieux », mais encore je fréquente, oh comble de l'indécence, les amis de sa mère. Il y a beaucoup de mépris dans les yeux d'Hélène. Aurait-elle deviné ? C'est plus que probable. Après tout je ne dois pas être le premier amant de Thérèse qu'elle rencontre. Avant moi il y a eu un artiste peintre, un acteur et je ne sais trop qui encore.

— Vous feriez mieux de remonter, dit Hélène, comme si elle voulait me signifier que je ne suis pas digne d'être là.

Elle a raison Hélène. Pour moi il est trop tard. Eux, ils ont toute la vie. Ils sont merveilleusement jeunes, enthousiastes, honnêtes... Moi, j'ai les mains sales. J'ai palpé trop d'objets, j'ai connu trop de défaites, je me suis adapté à trop de situations. Pour qu'ils puissent m'accepter, il aurait fallu rester intègre. Le père Robert saurait leur parler. Il a toujours eu le don de tout comprendre et de tout expliquer. Leurs prêtres à eux, ces fonctionnaires de la religion qui confessaient Rita quand,

péturie de remords elle me quittait pour une heure, ont-ils la même faculté ?

« Je n'ai jamais offensé le petit Jésus suspendu au-dessus de mon lit, disait Rita. Je ne reçois personne ici. »

Personne en dehors de moi et de Papalugos sans doute. Je serre les poings. Lentement, je remonte les marches. Je me sens désespérément inutile. Je voudrais pouvoir revenir là-bas. Retrouver Jérôme et les autres. Recommencer...

— « Tu n'es pas des nôtres, disait Bolek. Toi tu as eu une enfance heureuse ».

Eh oui, heureuse à en crever. Au lieu d'user mes culottes sur les bancs du collège, je me suis amusé à transporter des armes, à faire du maquis et à assister à l'exécution de mon père. Au lieu de lutter pour la justice sociale, je me battais pour la survivance d'une nation ; la mienne. En face, il y avait des soldats russes et allemands, la Gestapo, les instruments de torture et l'aveugle machine de la guerre. Pour me rapprocher du peuple, je n'avais pas besoin de devenir ouvrier, mes copains du maquis étaient là. Je suis passé par une bonne école... N'empêche qu'après, quand tout ceci a été fini, ils n'ont pas voulu me considérer comme un des leurs. Ils m'ont chassé.

« Ce n'est pas ta faute, mon vieux, disait Jérôme, mais que veux-tu c'est comme ça. Faut croire que tes chers ancêtres se sont un peu trop amusés aux dépens des nôtres. Faut que tu payes. »

Au salon Thérèse est seule.

— Louise n'est pas très bien. Partons.

Nous voilà de nouveau dans la voiture. Thérèse s'installe au volant.

— Pauvre Louise, dit-elle. J'ai bien peur que son fils ne soit pas relâché de sitôt. Il refuse de donner le nom de l'homme qui les a aidés à fabriquer leurs fichues bombes. Il semble que c'est un ancien militaire. Louise se demande si ce n'est pas le vieil homme qu'elle a rencontré une fois devant sa porte. Mais tu penses bien qu'elle n'a pas l'intention d'aller le raconter à la police. Parfois je me dis que j'ai eu de la chance de ne pas avoir d'enfants. C'est si difficile de les comprendre...

Hélène a bien dit que Georges habitait à Saint-Henri. Jos, le père de Rita, habite rue Wellington. Et si c'était lui le vieil homme qui a été dans l'armée ? Mon imagination m'emporte loin, jusqu'à l'homme qui disait en se penchant par la fenêtre :

— « La mort ce n'est pas important. Ce qui est terrible, c'est de ne pas pouvoir trouver du travail parce qu'on ne connaît pas l'anglais. Tu piges, fiston ? »

J'ai presque l'impression d'avoir pigé...

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre VII

[Retour à la table des matières](#)

Attentivement, j'examine chaque maison. Vais-je parvenir à retrouver Jos ? Une femme marche devant moi. Je ne vois pas son visage mais seulement son dos. Rita... Je la dépasse et je me retourne. Non, ce n'est pas Rita. Elle me regarde avec un sourire provocant. Elle est laide. Je la laisse passer et je me traite mentalement de sale hypocrite. Au fond, toute cette histoire des terroristes m'importe peu. Je veux tout simplement me rapprocher de Rita. La sentir à nouveau dans mes bras. L'entendre parler de tout et de rien avec cet accent indéfinissable qui ne fait qu'exaspérer mon désir. Je serre les poings. Je dois oublier. Cela ne servirait à rien de recommencer. C'est trop avilissant d'avoir Papalugos pour rival...

Je bute sur la glace. Je m'appuie contre le mur pour ne pas perdre l'équilibre. Au-dessus de ma tête, une fenêtre s'ouvre. Une femme vide sa corbeille de papier...

C'est ici. J'en suis presque certain. J'entre, je reconnais l'escalier et je tire la corde... J'ai de la chance. Jos est là. Il n'a pas bu encore. Il paraît parfaitement sobre.

— Tiens, tiens, la belle visite. Je suis ben content de te voir. Monte donc.

La cuisine est d'une saleté repoussante. Cela sent le renfermé et la bière. Jos porte un pantalon gris clair, couvert de taches, et une chemise bleue, rayée, largement ouverte sur sa poitrine. D'un geste, il essuie la table et pose devant moi un cendrier.

— T'as soif ?

— Non merci.

Jos prend une boîte avec du tabac et se met à remplir sa pipe. Je lui offre une cigarette. Il l'accepte. Il la hume. Il la tourne un peu entre ses doigts puis se décide à rallumer. Il a l'air vieux et usé. J'essaie de l'imaginer dans le groupe des jeunes gens que fréquente Hélène et tous mes soupçons s'évanouissent. Ce n'est sûrement pas Jos qui a fabriqué la bombe. Il n'en serait pas capable. Pourtant, par acquit de conscience, je me décide à le faire parler.

— J'ai failli me faire tuer. Une bombe a éclaté tout près...

— Une bombe, dis-tu ?

— Mais oui. Vous avez certainement entendu parler des terroristes.

— Ah oui. On en a raconté des affaires à la radio. Alors, comme ça on a jeté une bombe. On aura tout vu. Penses-tu que c'est pas criminel... Les jeunes savent plus que faire de leurs dix doigts. C'est de la mauvaise graine.

— Ils sont nationalistes.

— Nationalistes, nationalistes... Des mots que tout ça. C'est une bande de fainéants. Les Blokes * je les aime pas c'est ben vrai, mais c'est pas leur faute qu'on n'est pas plus riche. C'est les cures qui nous ont appris à nous contenter de peu. Résignez-vous qu'ils nous disaient. Je me souviens quand j'étais petit gars, les soeurs nous enseignaient en classe qu'on doit obéir et penser à son âme. Saint-Pierre ne vous demandera pas d'en connaître plus que le catéchisme, disaient-elles. Et puis, quand on n'avait pas de sous, elles nous gardaient pas longtemps. On y restait un an ou deux aux écoles et on s'en allait dans la vie ignorant. À douze ans, je trimais déjà à l'usine. Le contremaître était anglais. Forcément... Aucun de nous ne savait ni compter ni écrire comme du monde.

— Ça a bien changé depuis.

— Certain. Mais je te parie qu'il y en a encore comme moi chez les plus jeunes. Les curés en tout cas n'ont pas changé. Celui qui vient icitte de temps en temps ressemble comme deux gouttes d'eau à notre aumônier à l'école. Il me conseille de prier et me demande de l'argent pour son église, Comme si j'en avais. . .

C'est étrange. Je ne peux supporter le ton ironique de Jos. Je pense au Père Robert et aussitôt, je me sens forcé de défendre tous les prêtres de la terre.

— Ils ne sont pas tous comme ça...

— Peut-être pas. Tu sais, moi, je ne leur en veux pas. Je m'en sacre. Ça fait des années que je n'ai pas mis les pieds à la messe. Autrefois, on était ben forcé de le faire parce qu'on risquait de perdre l'aide de la ville, mais maintenant j'ai ma pension du Bien-Être. Ils peuvent pas me l'enlever. Tiens, j'ai eu bien du mal à ravoïr par rapport à Rita.

* [Mot courant dans la langue populaire désignant chez les francophones québécois les Anglophones, les "têtes carrées". JMT]

C'est elle qui doit me faire vivre. C'est la loi. Ça s'appelle une obligée en loi ou quelque chose d'approchant. Enfin... Ils sont allés la trouver mais il paraît qu'elle ne travaille plus. De mon côté, ça fait des semaines que je ne rai pas vue. Je pense ben qu'elle n'est plus à Montréal. Parfois ça me manque ses visites mais au fond c'est mieux comme ça. Si elle est à la campagne, elle doit bien s'arranger. C'est toujours plus facile.

Je me penche un peu pour ne pas me trahir. Je ne veux pas que Jos puisse s'apercevoir à quel point je suis ému. Comme ça Rita a quitté Papalugos. Elle m'a cherché peut-être...

— Vous ne savez pas où elle a pu aller, votre fille ?

— Pas la moindre idée. Jos sourit et prend un air entendu. J'espère même ne pas le savoir de si tôt. J'ai ma pension et je suis ben. Si elle revient, ils vont encore me l'enlever.

— Vous pourriez vous trouver du travail.

— Pourquoi faire ? J'ai pas assez travaillé dans -ma vie... Non ? Moi aussi j'ai droit à un peu de bon temps. Ils m'ont admis pour soixante piastres par mois, c'est pas beaucoup mais ça peut aller. Qu'est-ce que ça me donnerait d'avoir plus ? Trimer du matin au soir, user mes affaires et me faire chicaner par un boss quand l'ouvrage n'est pas à son goût ? Ça te plairait à toi ? Et puis, je me suis pris un chambreur. On couche ensemble. On partage. Lui aussi a une pension. Si tu vois Rita, dis-lui de ma part qu'elle peut se tirer une pension par rapport à la petite. Je me suis renseigné. C'est la pension des mères nécessiteuses qu'on rappelle. Avec ça, elle pourra s'organiser une petite existence tranquille.

— C'est ennuyeux de ne rien faire toute la journée.

— Tu crois... Et ben je regarde la télévision, je jase un peu et le temps passe. Si j'avais un métier, je ne dis pas, mais manoeuvre à mon âge, on ne se place pas facilement et on ne gagne pas gros. Tiens, quand on est revenu au pays, les Blokes qui ont été dans l'armée avec moi se sont organisés. Ils ont pris des cours ou je ne sais trop quoi. Peter, mon copain, est devenu soudeur. C'est un bon métier et ça paye. Moi, j'ai pas pu. J'avais pas assez « école pour ça. Je suis resté comme j'étais... Lui, il s'est acheté un char et il est venu se pavaner dans la rue. Moi, je torchais les petits. Ma bourgeoise était partie et il a fallu que je m'arrange tout seul. Tes terroristes racontent ben des choses. On disait l'autre jour à la radio qu'il faut savoir l'anglais pour avoir une bonne job. C'est vrai et c'est pas vrai. On devrait pouvoir s'en sortir avec notre propre langue à nous. Je suis pour ça cent pour cent, mais si on envoyait plus de monde en classe, si on restait à récoler plus longtemps, tout irait autrement. Toi, tu crois que ça change. T'es un étrange, mon garçon. Tu connais pas le monde. J'ai des voisins icitte qui en ont huit. Huit petits... Une vraie couvée... Ça se chamaille, ça crie et ça braille toute la journée. Il n'y a qu'un seul qui va à récoler. Les autres ont pas de chaussures, alors ils restent chez eux. Ça fait trois mois qu'ils doivent les recevoir. La dame du Bien-Être est passée hier encore. Elle promet, elle promet et ça ne vient pas. Comment que tu veux qu'ils fassent ?

Midi sonne à l'église. La neige tombe maintenant et de gros flocons frappent la vitre sale. J'ai l'impression de me mouvoir dans une autre dimension. Qu'est-ce que la vie sinon cette attente passive de la mort. Cette indifférence totale de Jos pour lequel rien ne vaut plus le prix d'un effort. Car Jos semble avoir perdu jusqu'à la faculté de l'indignation et jusqu'à la possibilité de se mettre en colère. Si demain une révolution éclatait sous ses fenêtres, Jos ne bougerait pas de sa place. Il regarderait le spectacle, il fumerait tranquillement sa cigarette et il siroterait sa bouteille de bière. Il ne se donnerait pas la peine de descendre et de demander à la foule pourquoi elle proteste, ni contre qui. Comment ai-je pu penser un instant que cet homme pouvait fabriquer des bombes.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais à présent ?

Jos répète sa question deux fois avant que je parvienne à me rendre compte qu'il me parle.

— Rien.

— Comment rien. Faut quand même que tu manges.

— Oh, je m'occupe un peu d'une dame.

Jos écrase sa cigarette, puis se lève.

— C'est pas à moi de te faire la morale. T'es un étrange. Mais quand même t'as fait la guerre. Écoute moi ben. Toi, tu dois vivre comme du monde. T'as de l'instruction. T'as pas le droit de te laisser aller.

— Je ne connais pas l'anglais.

— Tu peux te trouver quand même quelque chose. Je sais pas moi... À l'usine ils ne te garderont pas, t'as pas l'air bon pour ça, mais dans les bureaux on manque de monde. Tu sais écrire. Tu sais compter. t'es pas plus bête qu'un autre. Essaie...

— À quoi bon ?

Pourquoi ai-je posé cette question à Jos ? Sans doute parce que j'éprouve le besoin de parler avec quelqu'un. De vider mon sac. De me faire plaindre... Jos me regarde sidéré. Il ne s'attendait pas à ça.

— T'as pas oublié Rita, dit-il tout doucement. C'est mal. Elle m'a confié votre affaire. C'est ma fille, mais c'est pas pour toi. Ça peut pas marcher. Faut oublier petit. Faut t'y résigner. Les femmes c'est— pas

ça qui compte. Tu vas en trouver d'autres. Un homme doit d'abord gagner sa croûte. Se tenir debout... Moi, je n'ai pas pu. Parfois je le regrette. Parfois ça me fait rien. Toi, c'est différent. t'as pas d'excuse. T'es jeune. t'es instruit. Si des gars comme toi lâchent c'est la fin de tout. C'est péché.

— Pourquoi péché ?

— Et ben, je ne peux pas te l'expliquer comme il faut mais c'est comme ça. Un homme qui a reçu doit donner. Toi tu t'exprimes ben, t'as des idées, t'es costaud et t'es libre. Moi, j'en ai jamais eu autant et j'ai essayé quand même. Oh, j'ai pas eu de chance, c'est vrai. Maintenant, ça ne serait plus comme ça. Si je pouvais recommencer, je m'y mettrais. Je me battrais avec mes ongles. Avec mes dents. Je ne me laisserais pas faire. Tu comprends petit...

Je me frotte les yeux. Je retrouve la notion de la réalité. Je sors de ma poche cinq dollars et je les laisse sur la table. Thérèse me demandera une fois de plus ce que je fais de mon argent... Tans pis !

— Faut pas, dit Jos sur un ton hésitant. Faut pas...

— Salut, Jos.

— Tu reviendras ?

— Peut-être.

Je marche dans la rue. Un ciel gris et lourd pèse sur la ville. Il semble tout proche. Je bouscule un homme. Je bafouille quelques mots. Je me dépêche. J'ai envie d'oublier Jos. D'effacer le souvenir de cette rue. De me retrouver dans l'appartement de la rue Sherbrooke. Car déjà l'image de Jos me hante. L'idée qu'un jour je vais lui ressembler me poursuit et m'obsède. Peu importe toutes les philosophies du monde. Ce qui compte c'est d'échapper à cela. C'est d'éviter de se transformer en une loque. C'est de gagner assez d'argent pour ne jamais être forcé d'habiter un de ces taudis sinistres où la vie grouille parce que la misère et les gosses ça fait bon ménage.

La dignité humaine... Je répète à mi-voix ; la dignité humaine... Quelle farce ! Comme si on pouvait s'offrir ce genre de luxe quand on n'a rien que des bouches à nourrir...

En temps de guerre, c'est possible. Il suffit d'avoir un peu de courage ou beaucoup d'inconscience, mais en temps de paix, dans cette ville, dans ce pays, la dignité humaine s'achète avec la respectabilité. Et on est respectable parce qu'on gagne bien sa vie.

Je suis injuste tout compte fait. Dans la vieille Europe, c'est pire encore. Là-bas on traîne toute sa vie un nom. Une hérédité. Ici, on pardonne aisément au fils de personne qui roule carrosse. On lui pardonne tout. Ses origines, ses manières, ses prétentions et jusqu'à ce sans-gêne avec lequel il se plaît à éclabousser au passage tous les autres, tous ceux qui attendent leur tour... Canada, pays de cocagne...

Je fais joujou avec ces mots. Je les savoure. Du coup je suis prêt à oublier la laideur de la rue Sainte-Catherine, la saleté de la Main, la vulgarité des réclames et le reste. L'idée que, dans cette ville qui, petit à petit devient mienne, le déterminisme social s'estompe, me procure une sorte de contentement inexplicable. Je deviens joyeux. Je suis content de penser que les gens qui me croisent, qui me dépassent, qui marchent vite parce qu'il fait froid, habitent des appartements bien chauffés. Qu'ils regardent avec indifférence les voitures qui roulent sur la chaussée parce qu'ils savent que rien n'est définitif. Qu'eux aussi pourront, un jour, s'offrir une voiture achetée à crédit.

Non, je ne suis pas altruiste. C'est plutôt de l'égoïsme. Savoir que les autres sont là me rassure. Thérèse a raison, je vais faire des études. Je vais devenir avocat. Je ne suis plus capable de vivre pour un idéal, je ne crois plus dans la vérité absolue d'une théorie, mais je suis capable encore de me battre pour défendre un individu... Avocat... Le défenseur de la veuve et de l'orphelin... J'éprouve le besoin de commencer tout de suite.

Je m'arrête devant un petit restaurant. Encore du vert pistache... Il y en a partout. sur les murs, sur le comptoir et jusqu'à l'uniforme de la serveuse. Décidément je ne m'habituerai jamais à supporter cette couleur. Dans le fond, le téléphone. Je feuillette l'annuaire. Je trouve l'adresse de l'université de Montréal. Je lance à la serveuse étonnée un sourire triomphant. Le monde m'appartient. Dans l'autobus, quelqu'un me pousse du coude. Je recule. Ce n'est qu'un ouvrier qui cherche à trouver un siège.

Je crois soudain entendre la voix qui me crie :

— Sale étranger ! Fasciste... Nous allons te casser la gueule.

Paris. Pigalle. J'étais pourtant heureux ce soir-là. Je venais de rencontrer un compatriote. Nous avons passé deux heures à égrener des souvenirs. Nous avons parlé de la guerre bien entendu. De l'insurrection. Des Boches. Puis, nous avons décidé d'aller manger. Dans le métro il y avait beaucoup de monde. Nous parlions un peu trop haut. Survoltés, surexcités, nous échangeons des propos décousus. — Des images. Des phrases magiques qui ont le pouvoir de faire renaître une atmosphère. Une tension. Un autre univers. À côté, un groupe de jeunes gens nous observait. Nous, nous ne remarquons rien... Cette indifférence les exaspéra.

Ce fut une pluie de coups. Je me retrouvai sur le quai en train de me défendre tant bien que mal. Ma lèvre saignait. Le goût douçâtre se répandait dans ma bouche. Cela m'importait peu. Un seul mot sonnait dans ma tête. Fasciste ! Pour ces jeunes marxistes, moi, j'étais fascistes.

Je me secoue. À quoi bon revenir en arrière puisque cela fait mal. Fasciste... Quatre ans de maquis, l'insurrection, le camp, et cette errance dans un monde indifférent. En échange, le cadeau suprême : l'injure ! Ah ! comme je me suis battu sur ce quai de station de métro.

Tous ces gars qui se sont fait zigouiller parce que justement ils ont lutté contre le fascisme. Tous ces gars qui ont crevé dans les prisons, dans les camps... Mes copains. Ma vraie famille...

La rixe du métro se termina au poste. Ils étaient dix. Nous, nous n'étions que deux. Eux, ils étaient Français. Nous, nous étions des apatrides. De sales étrangers en somme qu'on menaçait d'expulsion. Et comme nous ne savions pas où aller, comme, pour nous, il n'y avait pas de retour, il nous fallait bien nous taire.

Jos a raison. Tous ces termes en « isme » ne veulent rien dire en dehors de ce qu'on veut bien leur donner comme sens d'un pays à l'autre et d'un groupe à l'autre. Le fascisme, le communisme, le séparatisme... Des mots ! Entre le séparatisme d'Hélène et celui de Jos, il existe toute une série de facteurs qui ont plus d'importance que l'idée elle-même. Il y a la vie gâchée de Jos et l'atmosphère cossue d'Outremont.

— C'est ici...

Le conducteur me fait signe. Il est aimable le conducteur. Il ne m'a pas oublié.

Il y a beaucoup de soleil rue Maplewood. Le ciel s'est éclairci. Il est maintenant d'un bleu qui me rappelle le ciel de mon enfance. Il prenait les mêmes tons, lors des froides journées de l'hiver... L'obsession du passé est en moi. Seule Rita avait le don de m'exorciser. Mais Rita n'est pas là et je n'ai pas le droit de partir à sa recherche, parce que je n'ai pas encore trouvé de remède contre sa peur à elle.

L'université de Montréal. La haute tour, la masse des bâtiments propres et clairs, le modernisme, le symbole de la soif de grandeur d'un peuple...

Je pousse la lourde porte et je me perds dans l'inextricable labyrinthe de corridors. C'est une sorte de cauchemar. Les lettres qui indiquent les divers services se succèdent, je monte dans l'ascenseur, je redescends l'escalier et je recommence à nouveau. Des murs propres, des fenêtres hautes, des parquets inondés de lumière et le silence. Cela dure un temps qui me paraît interminable. Quelqu'un me montre finalement le chemin du secrétariat. Me voilà face à face avec une jeune fille à lunettes. Elle ne se doute pas que je suis en train de jouer ma dernière carte. Elle est désagréable. Elle roule les « r », elle évite de me regarder et elle a un ton revêche.

— Non, vos études faites en France ne comptent pas. Tout ce qu'on peut reconnaître, c'est votre bachot. Il vous faut recommencer. Quatre années « études pour la maîtrise. Ah, oui, il faut assister aux cours. Le système de photocopiés ? Non, cela n'existe pas ici.

— Mais à Paris...

À l'évocation de ce nom magique l'attitude de la demoiselle change ; elle devient moins méprisante.

— Quelle idée de venir ici ? Voyons... C'est un pays invivable. Un monde de primaire. À votre place j'y retournerais tout de suite. Paris... Si seulement je pouvais m'en aller. Vous ne vous imaginez pas comme on est malheureux. Nous sommes habitués à une autre existence. Ces gens-là manquent de culture. C'est abominable !

Je suis prêt à défendre les Canadiens français. Plus encore, je me sens un des leurs. Je suis déchaîné. Je conseille à la bonne femme de foutre le camp au plus vite, j'ajoute quelques épithètes bien choisies et j'affirme que je suis né à Saint-Sauveur. Pourquoi justement Saint-Sauveur ? Sans doute à cause de Ghislaine. D'ailleurs, cela n'a plus aucune importance. Ce qui me surprend c'est ma propre colère. Que

m'importe après tout cette pimbèche * française et son mépris. Que m'importe, à moi, les Canadiens français dont le complexe d'infériorité va jusqu'à la tolérance absurde à l'égard des étrangers de l'espèce de cette demoiselle ?

Je pivote sur mes talons et je m'en vais. De nouveau, le labyrinthe des corridors. Quatre ans ! Vivre quatre ans aux crochets de Thérèse. Supporter Thérèse, Ménager Thérèse... C'est au-dessus de mes forces. C'est impossible...

La porte du cabinet de toilette s'ouvre. Une fille sort. C'est Hélène.

— Bonjour.

Le hasard fait bien les choses. Au moins je ne serai pas seul pendant quelques instants. C'est toujours ça de gagné. Nous échangeons des banalités puis je lui propose de prendre un café et, à ma grande surprise, elle accepte. Machinalement je rectifie le noeud de ma cravate. Hélène a l'air préoccupée.

— Ça ne va pas ?

Nous sommes assis au cafeteria. Ses cheveux bouclent. Elle a une délicieuse fossette sur la joue gauche. Elle est ravissante. Ravissante et inaccessible.

— Vous ne lisez pas les journaux ?

— Jamais. C'est un principe. J'estime que les journaux ne peuvent rapporter la vérité. Les lire c'est se laisser influencer bêtement par des mensonges.

* [Terme désignant dans la langue populaire une personne prétentieuse et hautaine, qui prend de grands airs. Snobinarde. JMT.]

— Vous exagérez, C'est peut-être exact dans votre pays, à cause de la censure, mais pas ici.

— Dans toute salle de rédaction s'exerce toujours une certaine forme de censure.

— Ah, ça oui. Hélène s'anime L'indignation lui va à merveille. -Je suis justement en train de supplier les journalistes et de me démenner comme je peux. Maman, de son côté, fait intervenir ses amis. Si on parvenait à créer un courant de sympathie dans le public, le juge prononcerait peut-être une sentence moins sévère. Malheureusement, pour le moment, rien ne marche. André peut être condamné à passer trois ans à Saint-Vincent-de-Paul... Vous savez, ce pénitencier sinistre où on enferme les assassins...

— C'est le prix du terrorisme...

Oh, comme c'est facile. Et c'est vous qui me dites ça. Vous qui avez fait du maquis.

— Ce n'est pas la même chose. C'était la guerre et nous vivions dans un pays occupé. Les Allemands ne se gênaient pas pour fusiller les femmes et les enfants.

— Les Anglais non plus. Étudiez donc votre histoire. Vous ne savez pas ce qu'ils ont fait en Acadie ?

— Il y a bien longtemps de cela. À quoi ça peut vous servir d'entretenir les vieilles haines. D'ailleurs, imaginez un instant que les Britanniques et les Français décident du jour au lendemain de faire la guerre pour commémorer celle de cent ans. Vous seriez la première à trouver cela absurde.

— Mais nous sommes toujours brimés et opprimés. Vous ne vous rendez pas compte...

— Oui, sans doute. Il me semble cependant que c'est là une situation infiniment complexe. Trop complexe peut-être pour qu'on puisse la régler en faisant éclater des bombes et en tuant un malheureux gars qui n'y est pour rien.

— C'était un accident.

— Les terroristes se rendaient compte quand même qu'ils prenaient un risque. Vous ne trouvez pas ça parfaitement immoral de jouer ainsi avec la vie des gens ?

— Parlons-en de ces gens-là. Ils manquent de la fierté la plus élémentaire. Ça vaut la peine, me semble-t-il, d'en tuer quelques-uns pour insuffler un peu de dignité aux autres.

— Je ne suis pas de votre avis, et puis, si telle est votre attitude, vous devriez vous réjouir que votre frère soit condamné. Aucune cause n'a autant de succès que celle qui fait les martyrs.

Hélène devient toute rouge. Elle est furieuse. Elle me traite de cynique. Des étudiants assis un peu plus loin se retournent.

— Venez marcher.

Nous sortons. Il fait bon se promener à côté de cette petite fille sage. Je n'ai plus envie de discuter. J'éprouve, à son égard, une sorte « attirance qui n'a rien de sensuel. Tout simplement être avec elle c'est déjà une sorte de retour vers le pays béni de mon adolescence. Vers mes copains. Vers ce climat d'enthousiasme juvénile qui est un but en soi et qui justifie tout.

Au fond, j'aimerais approuver les idées d'Hélène. Être au diapason avec elle... Je me rends parfaitement compte que si j'avais encore mes dix-huit ans je serais prêt à faire du terrorisme. Je suis trop vieux. J'ai

vu trop de choses. Je suis trop conscient de la responsabilité de l'homme. Je suis trop lucide...

Hélène change de sujet. Elle me pose des questions. C'est merveilleux d'observer son visage attentif et de pouvoir se faire plaindre.

— Avocat, dit-elle, je ne vois pas ce qu'il y a d'important à devenir avocat. La majorité de ces messieurs se contentent de régler des affaires d'accidents automobiles et de gagner beaucoup d'argent. Les problèmes de la veuve et de l'orphelin, comme vous le dites, ne sont pas défendus par eux... Je ne sais pas comment cela se passe en France, mais chez nous c'est comme ça.

Par contre, si vous voulez tout simplement gagner votre vie et avoir un travail agréable, vous n'avez pas besoin d'étudier quatre ans. Tenez, vous avez une bonne diction. Cela ne vous plairait-il pas de devenir annonceur ? J'ai des amis à Radio-Canada, je pourrais vous aider.

— C'est très gentil à vous.

— Bon. Écoutez, il faut maintenant que je file. Appelez-moi en fin de semaine. Ou plutôt non. Attendez ! J'ai une bonne idée. Allez tout simplement voir Robert Lafortune de la part de ma mère. Je m'arrangerai pour le prévenir. D'accord ?

Je suis trop surpris pour réagir. Je bafouille de vagues remerciements et je l'aide à monter dans sa voiture. Puis, je me retrouve seul sur le bord du trottoir. Je me sens comme un gueux. Le simple fait que la petite Volkswagen s'éloigne me place dans une situation d'infériorité. La sensation de supériorité ou d'infériorité humaine tient au fond à bien peu de choses. En cet instant précis, ce qui m'importe c'est d'avoir de l'argent.

Mes poches sont vides. Thérèse est bien avare depuis un certain temps et j'ai laissé tout ce que j'avais à Jos. Tant pis ! Je vais rentrer à pied. Lentement, je descends le boulevard Mont-Royal. Le froid pique mon visage. Puis, c'est l'avenue du Parc, avec ses arbres qui se dressent de chaque côté, son bruit et sa perspective... J'aime ce ruban de macadam qui se déroule devant moi. J'aime cette impression de puissance que donne l'espace libre qu'on n'a pas encombré de maisons grises et de panneaux réclames.

Après tout, Montréal est peut-être moins laid que je ne l'avais cru de prime abord. Mais c'est une ville secrète. Il faut bien la connaître pour découvrir un point de vue. Pour se perdre dans les ruelles du port. Pour admirer un paysage... Quand on y parvient c'est déjà une victoire en soi. Quelque chose de très personnel. Une sorte de conquête. Des milliers d'hommes ont admiré la perspective des Champs Élysées, moi, je suis le premier peut-être à découvrir celle-là.

Thérèse m'attend-elle ? L'idée de la revoir m'est pénible. Je m'efforce de penser à mon entrevue avec Robert Lafortune et, à force de l'imaginer, je cesse de me préoccuper du reste. Sans trop savoir comment, j'arrive jusqu'à la maison de la rue Sherbrooke. Je fouille dans mes poches. Je trouve la clef. La porte s'ouvre. Elle est là. Un rayon de soleil s'attarde sur son visage. Elle a les traits tirés. Elle semble vieille et laide.

— Où étais-tu ? où... Avec qui... Ça fait trois heures que je t'attends. Que j'ai peur... Peur que tu ne reviennes pas. Oh, Yves, pourquoi me fais-tu souffrir ainsi ?

Elle s'accroche à moi. Elle est à la fois ridicule et pitoyable. Je ramène au salon et je l'installe sur le canapé. Elle se laisse faire. Elle sanglote.

— Yves, tu es toute ma vie. Tout ce que j'ai. Je t'aime Yves. Je ne peux plus me passer de toi. Tu aurais pu téléphoner. Me laisser un mot...

— Je suis allé à l'université.

— C'est vrai ? Thérèse relève la tête. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé. Je connais pas mal de gens. J'aurais pu t'aider peut-être... Je n'aurais pas été inquiète toute seule ici entre quatre murs. Je serais venue avec toi...

-J'ai passé l'âge de me faire accompagner à l'école...

— Pourquoi es-tu si cruel, Yves. Je sais ce que tu penses. Ton geôlier... Je suis devenue ton geôlier...

— Mais non, voyons, tu dramatises tout.

— Yves, il faut que tu me jures. . . Que tu me jures de ne pas me quitter sans me prévenir. Sinon je vais devenir folle. Je le sens...

— Thérèse...

— Non Yves, ne dis rien. C'est inutile. J'ai besoin de ta promesse. Dans nos rapports cela ne changera pas grand-chose, mais je serai capable peut-être de travailler tranquille. Maintenant, quand tu n'es pas là, je ne peux pas mettre ensemble deux phrases. Je rôde d'une fenêtre à l'autre. Tiens, j'ai même téléphoné à la police pour savoir si on n'avait pas rapporté d'accidents.

— C'est insensé !

— Tu ne peux pas comprendre. Tu ne m'aimes pas. Mais moi, Yves, moi...

Thérèse pleure à nouveau. Elle a caché son visage dans ses mains. Il y a quelque chose de pathétique dans cette forme humaine écrasée sur le divan. Je l'entoure de mes bras. Je prononce des mots stupides. Des mots dont chacun est un mensonge.

— J'ai tellement peur que tu me quittes... sanglote Thérèse. Que tu rencontres une autre femme... Plus jeune...

La scène se prolonge. Je me sens de plus en plus ridicule. Je me lève. J'allume une cigarette.

— Yves, ne t'en vas pas, crie Thérèse au bord d'une crise de nerfs. Je n'en peux plus, Yves. Comprends-moi. Je n'en peux plus...

— Ça suffit Thérèse. Mon ton devient cassant. Tu sais bien que je suis incapable d'aimer. Est-ce assez clair ? je t'ai dit aussi, il y a longtemps déjà, que lorsque je déciderai de partir, je te préviendrai. À quoi bon te mettre dans tous tes états ? Que veux-tu obtenir ? Tu ne peux pas me séquestrer ici comme un animal en cage. Tu as essayé. Tu as admis toi-même que cela ne pouvait durer. Alors... Tu ne vas pas continuer à me faire des scènes chaque fois que je m'absente. La dernière fois, tu as pleuré parce que j'étais allé chercher des cigarettes. Il y a une semaine, ce fut un drame parce que je me suis permis de passer deux heures au cinéma. J'en ai assez à la fin !

— Ne te fâche pas, Yves. Je sais que je suis stupide mais c'est plus fort que moi. Sois patient.

— Ta façon de me traiter est indigne de nous...

Enfin j'ai trouvé l'argument-clé. Thérèse adore les grands mots. Elle se redresse. Elle essaye de se dominer. Au fond je suis aussi hypocrite que faire se peut. Depuis un certain temps je fuis Thérèse. Je me couche de plus en plus tard pour éviter de remplir mes devoirs d'amant modèle. Son contact physique m'est devenu pénible. Et tout

cela ne m'empêche nullement de me moquer de ses craintes, bien que je sache à quel point elles sont justifiées. Le plus drôle c'est que cela lui fait du bien. Cela la rassure.

— Tu as raison Yves, dit-elle, je suis stupide. C'est plus fort que moi.

Je l'embrasse sur la joue et je vais lui préparer un verre de gin. Je double la dose. Thérèse boit d'un trait. Puis elle s'endort, mi-assise, mi-couchée, sur son divan couleur orange. Avec sa robe trop décolletée et ses boucles faussement blondes, elle me fait penser à une poupée de chiffon. Je la couvre ; à force d'avoir chaud, elle dormira plus longtemps. Y a-t-il quelque chose de plus triste que cette parodie de l'amour que nous sommes en train de jouer, elle et moi ? Pourtant Thérèse c'est l'unique femme qui n'a pas essayé de me tromper et qui est prête à me donner le meilleur d'elle-même. Comme je ne suis qu'un mâle parmi bien d'autres, je ne lui pardonne pas de m'avoir transformé en gigolo. Ah, la bonne farce ! Moi qui ai toujours rejeté la morale bourgeoise comme un ballast d'hypocrisie, je suis en train de confirmer la justesse de ses principes. C'est bien le comble ! Non, je préfère ne plus analyser mes rapports avec Thérèse. D'ailleurs, à quoi cela peut-il servir.

Sur la pointe des pieds je passe dans le cabinet de travail. Je prends le téléphone sur mes genoux pour faire moins de bruit et je compose le numéro de Radio-Canada. J'ai de la chance ; Robert Lafortune est là. Il accepte de me recevoir le lendemain matin. Oui, il a entendu parler de moi. Oui, cela tombe bien parce que justement il cherche un annonceur pour un travail un peu spécial.

— Je vous expliquerai, dit-il. L'essentiel c'est que vous puissiez passer le test de voix et de diction. Pour le reste, on verra après.

Je raccroche. Eh bien, elle est plutôt efficace la petite Hélène. Il n'y a pas à dire. Sur le bureau traîne le journal du matin. C'est « Le De-

voir ». Distraitement, je tourne les pages. Monsieur Tartampion a prononcé un discours dans lequel il dénonçait violemment l'absence du bilinguisme tandis que Monsieur Machin protestait contre l'emprise qu'exercent les Américains sur l'économie du Québec.

« À l'heure où l'Europe s'unit, à l'heure où on condamne les nationalismes, le Québec découvre son identité propre », écrit un lecteur. « Nous avons cinquante ans de retard, mais la révolution tranquille nous permettra de les rattraper. » Dans les colonnes consacrées aux nouvelles religieuses, un prêtre affirme : « Que seule récolte confessionnelle peut assurer aux Canadiens français leur plein épanouissement. » Bon prince, il constate aussi dans le paragraphe suivant qu'il faut créer une ou deux écoles non confessionnelles, « afin de pouvoir se débarrasser des brebis galeuses qui troublent inutilement l'atmosphère de nos écoles vraiment chrétiennes ».

Comme il est complexe cet univers québécois... Si j'étais à Haïti, à Cuba ou dans n'importe quel pays sous-développé, je parviendrais sans peine à embrasser une cause. Ça serait très simple. J'irais faire le coup de feu avec les maquisards contre les Tontons Maquouttes. Je ferais des discours dans lesquels je défendrais la démocratie, le socialisme et la liberté. Ici rien de semblable. Car, ici, il n'y a pas de Tontons Maquouttes et il n'y a pas d'hommes qui crèvent de faim dans les rues.

Rita couche avec Papalugos parce qu'elle a peur de retrouver la misère de son enfance et le petit Joseph gèle dans la rue pour permettre à sa mère de regarder la télévision aux frais du Bien-Être Social. Le désespoir d'un peuple riche. La rançon de la passivité et de l'indifférence. La résignation pseudo-religieuse inculquée par des générations de prêtres conformistes, bornés et autoritaires.

Je remets le journal à sa place. Thérèse continue de dormir au salon. J'ai envie de bouger. De discuter. D'échanger des idées. J'ai envie de vivre. Et si j'appelais Hélène ? Le prétexte est tout trouvé, Il me

faut bien la remercier pour son intervention. Autant le faire tout de suite.

Décidément, c'est un jour faste. À peine ai-je signalé son numéro que déjà j'entends sa voix au bout du fil.

— Je suis bien contente que cela s'arrange. J'espère que ça marchera. Surtout tâchez de ne pas vous énerver. Je suis persuadée qu'avec votre diction. . .

Puis, c'est un long silence. Je cherche en vain quelque chose à dire et je ne trouve rien. J'ai l'impression que Thérèse bouge dans la pièce voisine. L'idée qu'elle écoute notre conversation me paralyse.

— Qu'est-ce que vous faites ce soir ? demande Hélène ?

— Rien de particulier.

— Bravo. Alors venez à notre réunion. Avez-vous un crayon ? C'est chez un copain. C'est au numéro 45 de la rue Victoria. Mais oui. Tout près de chez « Eaton ». À neuf heures. On vous attend. À tout à l'heure.

De nouveau c'est le silence. Je consulte ma montre.

— Yves... Thérèse est très pâle. À qui téléphones-tu ?

— Je m'excuse de t'avoir réveillée.

— Avec qui parlais-tu Yves ?

J'ai beau vouloir la ménager, je ne peux supporter ce ton de grande dame qui s'adresse à son domestique. Autant en finir tout de suite.

— Je viens de parler avec Hélène...

— Oh non, Yves. Non !

Thérèse se glisse à genoux devant moi. Elle a perdu sa superbe. Ce n'est plus qu'une femme prête à tout.

— Je t'en prie, Yves. C'est la fille de ma meilleure amie. Non ; pas elle... Tu n'as pas le droit de me rendre ridicule. Yves...

— Que vas-tu imaginer. C'est très simple. Je l'ai rencontrée ce matin à l'université. Nous avons parlé de choses et d'autres. Elle m'invite à une réunion. Cela n'a rien de romanesque, je t'assure. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu t'énerves. Elle ne me plaît pas cette fille. Ce n'est pas mon genre. Je les aime plus mûres et moins couven-tines.

J'essaie de faire de l'humour, mais cela ne prend pas.

— Tu ne vas pas me laisser seule, supplie Thérèse.

— Souviens-toi de ce que nous venons de convenir...

Un éclair de folie s'allume dans ses pupilles. Ses mains s'agrippent à mes vêtements. Elle se laisse glisser par terre et appuie sa tête contre mes genoux.

— Mon Dieu, je n'en peux plus. Je n'en peux plus.

— Voyons, Thérèse, j'irai pour une heure ou deux. Tu pourras travailler durant ce temps-là. Il n'y a vraiment pas de quoi faire un drame.

— Ah, parce que tu crois que je vais travailler !

Thérèse rejette la tête en arrière et son regard accroche le mien. La tension devient insupportable. Comme un coupable, je baisse les yeux. Sa voix se fait plus basse. Elle murmure presque. Cela a quelque chose d'hallucinant.

— Non, je ne travaillerai pas. Je ne peux plus écrire. Je vais boire. Je vais manger. Comme une bête, je vais dévorer tout ce qu'il y a dans le frigidaire. Un pain entier s'il le faut. J'aurai beau me répéter que si je continue à engraisser c'est la fin. Que je suis en train de devenir une de ces grosses femmes solitaires qu'on voit rôder le soir dans les restaurants. Je ne pourrai pas me dominer. Quand j'étais jeune, on disait que les peines d'amour rendaient les femmes phtisiques. C'est faux ! Les peines d'amour rendent les femmes obèses. Je suis allée, la semaine dernière, chez mon psychiatre. Mais oui, Yves. Je me sens devenir folle. Tu sais ce qu'il m'a dit ? Il m'a conseillé de faire l'amour... Faire l'amour... Ha ! Ha ! Ha !... Comme si cela était encore possible entre nous deux. Tu penses que je ne sais pas. Que je ne me rends pas compte ? Tu me hais, Yves. Tu éprouves de la répulsion à mon contact. Pourquoi Yves ? Qu'est-il arrivé ?

— Calme-toi. C'est disgracieux à la fin.

Je suis gêné comme un collégien. Cet étalage de sentiments est d'une indécence sans nom.

— Je t'en prie Thérèse. Relève-toi.

Elle éclate de rire.

— Tu es prude comme un petit séminariste égaré dans un bordel. C'en est touchant. Écoute-moi bien. Je t'aime. J'ai besoin de toi. Nous couchons dans la même lit. Les draps dégagent ton odeur. J'ai beau les changer. Elle est là. Elle m'obsède. Alors chaque soir, j'attends que tu viennes. Je te guette. Et tandis que tu lis tranquillement au salon, moi je mords mes mains jusqu'au sang pour ne pas t'appeler. Rien ne me

calme. Ni les cachets, ni le gin, ni même le fait de dévorer toute la journée comme un goinfre. Cela ne peut plus durer. Cela devient intolérable. Yves, aie le courage de me dire la vérité. Tu couches avec Hélène ? C'est bien ça ?

— Je ne couche avec personne. Tout simplement, je suis fatigué. Je cherche une issue. Je ne peux vivre indéfiniment à tes crochets. Essaie de me comprendre, mon petit.

Je fais un effort pour paraître tendre. Pour calmer son inquiétude. Pour lui prouver que rien n'est changé. Mais Thérèse refuse d'être dupe.

— Donne-moi à boire. J'ai soif.

Quand je reviens de la cuisine avec le seau rempli de glaçons, elle est en train de se coiffer dans sa chambre. Je ne vois que son reflet dans la glace.

— Tu vas m'emmener, supplie-t-elle. Tu vas m'emmener, Yves.

— Chérie, tu sais bien que c'est impossible. Tu ne peux quand même pas t'afficher avec moi à cette réunion. Ça serait ridicule.

Non, je ne parviendrai pas à la calmer avec des mots. Je continue de parler mais je me rends parfaitement compte que, pour pouvoir partir, il me faut faire l'amour. Je m'approche de Thérèse. J'éteins la lumière. Ce n'est plus elle que je tiens dans mes bras ; c'est Rita. Je l'entraîne vers le lit. Son corps se colle contre le mien. Je l'embrasse à lui faire mal. Pour moi, c'est l'unique moyen de ne pas hurler le nom de l'autre. Thérèse gémit. Elle est heureuse. Elle vibre de toute la puissance de son désir. Puis, quand je m'écroule à côté, elle murmure dans un souffle :

— Chéri l

Comme il est facile de tromper un autre être. Comme il est facile de donner le change... J'ai honte. Tant pis ! J'ai gagné le droit à ma liberté. Ce soir, elle ne me retiendra plus. Heureux comme un collégien, je saute sur mes pieds.

— Ne bouge pas, je me charge de tout.

Thérèse a un regard de reconnaissance. Elle est presque belle maintenant dans la lumière de la lampe de chevet. Je retourne à la cuisine. Je coupe de grosses tranches de jambon. Je prépare un plateau. Puis, je mets un disque sur le phono du salon. Ça y est. Tout est prêt pour la grande scène de réconciliation. Thérèse se met à dévorer.

— Je ne devrais pas, dit-elle. Quand je pense à mon régime... Ce jambon est vraiment trop salé.

— Tu es belle, Thérèse. J'aime ton corps. Tu te fais des idées et tu te tortures inutilement.

— Chéri...

Comme elle sait le prononcer, ce petit mot... C'est presque intenable. J'ai envie d'éclater de rire. C'est nerveux sans doute, car tout cela n'a vraiment rien de drôle.

— Maintenant je vais m'en aller. Toi, tu vas lire gentiment et tu vas m'attendre. Je te promets de rentrer tôt.

— C'est juré ?...

— Bien sûr. Tu vas être sage. Il ne faut plus pleurer. Il ne faut plus se laisser dominer par ta folle imagination. Au lieu de te torturer, tu ferais mieux de préparer le prochain épisode de ton roman.

— Oui...

Thérèse retrouve spontanément le ton de la petite fille sage. Il ne lui va pas. Il ne lui va plus. Pourtant, si je l'aimais, je serais incapable sans doute de m'en apercevoir.

— Tu me donnes l'argent pour mon taxi ? Je n'ai plus un sou.

Son sourire devient faussement angélique.

— Oh, j'ai oublié de passer à la banque. Écoute, va chercher mon sac. Je dois bien avoir encore quelques dollars.

J'enrage intérieurement, mais je me dis que demain peut-être je redeviendrai un homme libre. Demain, si Robert Lafortune daigne m'engager, je pourrai quitter cet appartement une fois pour toutes. En attendant, j'embrasse la main blanche qui me tend un billet de cinq dollars.

— C'est tout ce que j'ai, dit Thérèse.

Allez, va. Je sais que tu fais exprès. C'est ta façon à toi de retrouver un peu de dignité. Mais moi, je n'ai pas honte. Je les ai bien gagnés ces cinq dollars. Je me détourne parce que j'ai peur soudain qu'elle ne lise dans mes yeux.

— Prends ton manteau d'hiver, me crie encore Thérèse. Il fait froid.

Je me retiens pour ne pas claquer la porte de toutes mes forces. Je descends l'escalier quatre à quatre. Je hèle un taxi. Je me laisse tomber sur le siège et je donne l'adresse au chauffeur. La voiture démarre. Il me faut oublier Thérèse sinon je n'aurai plus le courage de retourner et j'irai passer la nuit dans un refuge. À l'année du Salut... Pourquoi pas après tout. Pendant un instant j'essaie de m'imaginer les dortoirs, mais

aussitôt une vague de dégoût monte en moi et balaye tout. Non ! Je n'aurais pas assez de cran pour faire cela. Je ne suis qu'un gigolo. Un pauvre type prêt à se prostituer pour avoir une salle de bains propre et un lit parfumé à la lavande. Ce qu'il y a de pire c'est que je m'en rends parfaitement compte et que je suis incapable de réagir.

— Excusez-moi, monsieur.

Le chauffeur parle avec un fort accent. Il est visiblement perdu. Il connaît mal la ville et il me fait répéter le nom de la rue à deux reprises.

— Vous venez de quel pays ?

Il est ravi de pouvoir parler de lui même. Bon Dieu, mais c'est un compatriote. Nous ne sommes plus que deux êtres issus de la même famille. La voiture fait une brusque embardée. Il a failli avoir un accident. Il s'arrête. Nous avons évité de justesse un autobus.

— Vous vous souvenez...

— Mais oui, je me souviens...

Chaque mot fait image. La réalité bascule dans le vide. Nous voilà de retour au pays.

— Je suis ici depuis deux ans, dit-il. J'ai été obligé de m'en aller. La police, vous comprenez... Ce n'est pas que j'avais des idées... Je suis un homme simple. Je voulais gagner plus d'argent. Forcément, avec la paye que j'avais, on ne parvenait pas à joindre les deux bouts. C'était pire qu'avant la guerre. Faut dire qu'avant la guerre, on était des privilégiés. Mon père était instituteur. On n'était pas riche mais on mangeait à notre faim... Bref, un jour, je me suis fait pincer. J'avais trois jobs. C'était défendu. Ils auraient pu me coller un an de tôle. Heureusement, ma femme est parvenue à réunir assez d'argent pour

arranger l'affaire. Les miliciens ne vivent pas gras... Quand je suis sorti de là, je ne pensais qu'à une chose : foutre le camp. C'était pas facile, mais un copain m'a aidé à prendre le bateau.

— Et maintenant ?

— Oh, maintenant, ça va bien. J'ai une bonne job, un boss en or et je suis heureux comme un nabab. Imaginez-vous qu'il m'a même aidé à faire venir ma femme et mes gosses. Eh oui. Un Canadien. Il a signé les papiers pour lui obtenir un visa. Vous savez, c'est un beau pays ici. Personne ne se mêle de nos affaires. Parfois je me demande pourquoi chez nous ça peut pas être de même. Quand je pense à notre milice... Vous comprenez. Ce n'est pas que je veuille critiquer. C'est notre patrie après tout. Mais vous ne pouvez pas savoir comme j'en avais assez. Vérification par-ci, vérification par-là, contrôle, enregistrement, déclaration, et de nouveau la même chose. Bien sûr, faut dire ce qui est vrai. Les gosses allaient à récolte et passaient trois mois à la campagne sans qu'on me demande un sou. Ici, il faut payer, mais j'arrive... D'ici un an, je pourrai même faire venir ma mère. Remarquez, ma femme travaille. Alors, avec les deux salaires...

Je ne sais pas pourquoi je lui pose cette question idiote :

— Croyez-vous qu'un jour on pourra revenir ?

Il se retourne surpris.

— Pas moi en tout cas. Ah, ça non. J'ai eu mon compte. Et puis, il y a les gosses. Je veux qu'ils soient heureux. Chez nous il y aura toujours des guerres. On n'y peut rien. C'est ainsi. Quand ce ne sont pas les Boches ce sont les Russes qui viennent nous imposer leur ordre. Pour ma part, je suis prêt à faire encore le coup de feu à l'occasion, mais je suis marié. J'ai une famille. Je veux que mes enfants oublient. Ma femme et moi, on s'efforce de parler anglais à la maison. Ça per-

met à mes garçons d'apprendre plus vite. Plus tard, ils vont gagner mieux leur vie en anglais qu'en français.

Je descends rue Victoria et je lui tends mon billet de cinq dollars.

— Laissez donc, dit-il. J'ai été heureux de rencontrer un compatriote.

Jusqu'à présent, ni Solokowski, ni personne, n'a jugé bon de me manifester autant d'amitié. Pourtant Solokowski appartient, en principe, à la même classe sociale que moi... Je suis ému. Je serre la main du chauffeur.

— Vous n'êtes pas bien, me demande-t-il ?

Comment lui expliquer qu'il vient de me réconcilier avec les miens.

— Tenez. Venez nous voir si vous avez un moment. Je vais vous donner mon adresse.

Il griffonne sur un bout de papier.

— Si je viens, lui dis-je en riant, je vais parler avec vos gosses. Il ne faut pas qu'ils oublient leur langue...

Le chauffeur se penche un peu vers moi.

— Nous, on est des gens simples, monsieur. Mon père était instituteur c'est vrai, mais mon oncle a crevé de tuberculose dans une mine française parce qu'il n'y avait pas de place pour lui au pays. Ça c'était avant la guerre. Maintenant, il n'y a plus de chômeurs, mais on ne gagne pas de quoi manger. C'est pas mieux. Vous comprenez ? Nous, on peut se nourrir de n'importe quoi. Même de chants patriotiques. Les

gosses c'est une autre affaire... Je veux pas qu'ils soient nationalistes, je veux qu'ils aient une vie facile...

Le chauffeur remet le moteur en marche. Lentement, la voiture se fond dans la circulation. Après tout Solokowski doit penser la même chose, seulement, lui, il se garde de l'avouer. À son niveau le patriotisme de bon aloi, qu'on exhibe comme une fleur à la boutonnière, rapporte encore quelques satisfactions d'amour propre. Et puis, ce n'est pas à moi de juger. Moi je n'ai pas eu d'oncle chômeur et je n'ai pas eu faim dans mon enfance. Jérôme dirait, s'il était là, que je suis indécrottable. Jérôme...

Je compte mentalement les mois qui se sont écoulés depuis que je lui ai envoyé ma lettre. C'est curieux qu'il ne m'ait pas répondu jusqu'à présent. Pourtant je lui lançais une sorte de S.O.S. Je le suppliais même de me faire savoir si je pouvais retourner... Il a dû me rayer du monde des vivants, mon copain Jérôme. Pour lui, je ne suis plus qu'un apatride. Un pauvre hère vomi par la révolution et par le peuple souverain. Un traître, peut-être... Qui sait ; dans les pays en pleine évolution l'optique change parfois d'une façon surprenante...

Je monte l'escalier et je sonne à la porte. Sur le palier baillent un nombre respectable de couvre-chaussures. Ils doivent être nombreux. Je tourne la poignée. La porte s'ouvre. La grande pièce est pleine de monde. Quelqu'un me fait enlever mon manteau, puis Hélène surgit à côté de moi comme par enchantement. Mon Dieu, ce qu'ils peuvent être jeunes tous ensemble. J'ai l'impression d'être un ancêtre.

— Venez, dit Hélène, Claude va prononcer un discours. C'est important.

Un jeune homme se met à parler presque aussitôt. Les mots : indépendance, fierté, maîtres chez nous, reviennent au bout de chaque phrase. De temps en temps l'assistance applaudit avec frénésie. L'enthousiasme fuse de partout. On baigne dans une atmosphère surchauf-

fée. Je suis trop loin et j'ai du mal à suivre. D'ailleurs, peu importe. De toute façon, je suis en train de perdre pied dans la réalité. Des visages surgissent. Des noms oubliés depuis longtemps...

Nous étions tout aussi jeunes alors, mais nous vivions dans un autre monde. Un des copains montait la garde. Il devait se mettre à siffler pour nous prévenir d'une éventuelle descente des Boches. Mais le fameux soir, quand les S.S. sont arrivés, il n'a pas réussi à donner le signal. Ils l'ont tué avant. Pour les autres, ce fut une course éperdue dans les escaliers de service, une chasse à l'homme, le sifflement des balles et le goût du sang dans la bouche.

— Vous entendez bien ? demande Hélène.

je me tourne vers elle. C'est Maryse qui a pris sa place. Maryse, la brave fille qui transportait les armes et qui distribuait les journaux clandestins. Maryse... Non, jamais plus je ne pourrai aimer. On n'aime qu'une fois dans sa vie. Après . . . Après, on fait l'amour et c'est différent... jamais je ne pourrai vibrer comme autrefois. Je suis devenu trop lucide. Je ne suis plus capable de placer la femme sur un piédestal... Aucune femme ne mérite, à mes yeux, d'être traitée ainsi...

J'ai vécu trop de drames. J'ai connu trop de trahisons. Il y a eu les camps de concentration, les tortures, les interrogatoires et l'Américain qui me disait :

— Il faut relever l'Allemagne. Il faut reconstruire l'Europe. Allez, des bons Allemands, cela existe.

Et oui. Il avait raison l'Américain. C'est fou ce que les considérations humanitaires varient suivant le pays dans lequel on se trouve. C'est à croire qu'on n'est plus en face des mêmes phénomènes historiques.

Un autre garçon prend la parole.

— C'est un ouvrier, me chuchote Hélène.

Elle semble très fière de pouvoir me montrer qu'il y a, dans le mouvement, des gars nés en dehors des limites d'Outremont. J'essaie d'écouter.

— On ne veut plus de boss anglais, dit-il. On veut être entre nous autres. L'indépendance ; on est pour...

De toute évidence le jeune homme cherche ses mots. Ses mains serrent convulsivement le rebord de la table que les orateurs utilisent comme pupitre. Quelques secondes passent, puis la voix monte.

— J'ai lu dans le journal qu'on peut perdre nos jobs. Que les Américains vont cesser de prêter. Le chômage on n'en veut pas. Alors, faut y penser à deux fois avant de décider. C'est ça que je pense... J'ai pas d'instruction et je peux pas en dire plus. Mais...

Le président de l'assemblée n'est pas content. Il est assis à cheval sur une chaise et il écoute bien calmement, mais il fume cigarette sur cigarette. Tiens, le voilà qui se lève.

— Le Québec indépendant sera socialiste, hurle-t-il. À nouveau l'assistance se met à applaudir. On va augmenter les salaires. On va faire des travaux publics. Tout le monde aura du travail. Vous m'entendez, tout le monde. Regardez ce qui se passe à Cuba. Castro tient tête aux Américains. Et Cuba ce n'est qu'une île. Ce que tu viens de dire, Jean, c'est du défaitisme. Remarque, on ne te le reproche pas. Ça fait plus d'un siècle qu'on nous enseigne la soumission et la prudence. C'est le résultat.

Le jeune ouvrier, intimidé, recule. Il cherche une place, ne la trouve pas et s'assoit par terre, un peu en retrait. Le président se

tourne vers lui. Il devient sa cible. Gêné et fier à la fois, le garçon ne le quitte plus des yeux.

— Notre clergé s'efforce depuis toujours de nous enseigner l'obéissance, poursuit le président. On a négligé de nous apprendre à lire, à écrire et à raisonner. On nous a inculqué à tous une quasi-religion faite de fétichisme et du respect inconditionnel des riches. Nous ne savons rien du monde extérieur. Ces messieurs les curés nous ont entourés d'une sorte de mur de Chine, ils ont créé un ghetto et ils nous ont exploités à leur guise. Vous vous demandez où on va prendre l'argent ? Moi je vous réponds qu'on va en trouver. Le Québec est un pays immense. Nos richesses minières sont à peine exploitées. Si nous, nous ne pouvons pas nous permettre « être indépendants, je me demande bien qui est en mesure de le faire.

— Bravo ! crie quelqu'un. Bravo !...

Ils sont follement sympathiques tous ensemble. J'aimerais me laisser gagner par leur enthousiasme et je n'y parviens pas. Suis-je devenu trop vieux ? Trop cynique ? Pourtant, c'est si merveilleux de croire. De cesser de vivre, au jour le jour, de se fondre dans un groupe et de sentir qu'on œuvre ensemble pour une cause. Une grande cause qui, par définition, est noble, pure, désintéressée et juste...

— Venez... Hélène m'entraîne vers la sortie. Un de mes amis tient à vous rencontrer. Il nous attend.

Elle a l'air d'une conspiratrice, la belle Hélène, et cela m'amuse. Nous retrouvons son ami dans un café des environs. Les lumières sont tamisées et rougeâtres. C'est un décor faussement intime, une mauvaise imitation « une boîte de nuit, un café en somme qui se veut louche, mais où on ne vend pas d'alcool et où quelques jeunes sirotent avec application leur Coca-Cola.

Tout au fond, est assis un homme « un certain âge. Il semble dépaysé. Il n'est pas à sa place. Hélène lui tend la main et il l'embrasse sur la joue. Je m'installe en face de lui et je commence à me demander où tout cela me mènera. Peu importe... Demain, j'ai un rendez-vous à Radio-Canada. Autant se montrer conciliant et souple. Ce qui compte c'est d'avoir du travail. Je suis prêt à n'importe quoi pour obtenir ce poste.

— Comment avez-vous aimé la réunion, me demande l'inconnu.

— Tu peux rappeler Yves, intervient Hélène, ça sera plus simple. Yves, je te présente Rolland.

— La réunion... Hum. J'allume une cigarette pour me donner une contenance. — Eh bien, je les trouve tous très jeunes. Très disponibles, si vous voyez ce que je veux dire par là. Bien entendu, n'étant pas « ici, je ne suis pas en mesure de me rendre compte...

— De vous rendre compte de quoi ?

— Du bien-fondé de leur mouvement. En tant qu'Européen, je suis plutôt à l'heure du Marché Commun, des grands ensembles, de solidarité internationale, et de fédérations. J'ai appris aussi à considérer le Canada comme un pays immensément riche sortant à peine de son allégeance à l'égard des Britanniques. En somme, le séparatisme canadien-français est pour moi un phénomène trop nouveau et trop inattendu pour que je puisse formuler un jugement.

— Ah !...

Rolland ne cesse de sucer sa pipe et cela m'agace.

— Pourtant, dit-il, vous venez d'un pays où le nationalisme est un dogme.

— Oui, sans aucun doute. Je ne vous cache pas cependant que, chez nous, il a été justifié par une invasion, quatre années d'occupation et une bonne somme de souffrance collective. Et quand je dis souffrance, je ne pense pas uniquement à la contrainte strictement physique, telle que tortures, emprisonnements arbitraires ou exécutions publiques des otages, mais aussi aux autres aspects de ce génocide qui a été pratiqué chez nous. Je ne sais pas si vous savez que nous n'avions pas le droit de poursuivre nos études au-delà de récole primaire. Que les lycées et les universités furent fermés par ordre de l'occupant et que tout professeur qui essayait de donner des cours clandestins était passible de la peine de mort.

— On peut brimer les gens de bien des façons. Les méthodes varient d'un pays à l'autre, mais les résultats sont les mêmes. Vous ne croyez pas ? Écoutez-moi bien, pendant cent ans nous n'avions pas le droit d'occuper des postes importants. Systématiquement on nous réduisait au niveau des sous-ordres. Des manoeuvres... D'une part les Anglo-Saxons tenait à nous isoler dans nos réserves et, d'autre part, notre clergé nous ordonnait de nous multiplier comme des lapins. Je présume que vous êtes assez intelligent pour vous faire une idée de ce que peut apporter à long terme une telle politique.

— J'ai cru comprendre, quand même, que c'est le clergé qui vous a aidé à conserver vos traditions et votre langue ?

— Sans doute. Grâce aux curés nous continuons à parler un mauvais français et à ne pas manger de viande le vendredi. Si c'est cela que vous appelez le nationalisme c'est bien vrai, mais l'ignorance n'a jamais aidé personne à monter dans l'échelle sociale.

Hélène nous écoute. Ses joues sont rouges. Elle est très excitée. Elle se domine pour ne pas intervenir. Pourquoi m'a-t-elle emmené ici ? En quoi cet homme assis en face de moi est-il intéressé par mes divagations ? Monsieur Rolland porte des lunettes fumées et il m'est impossible de deviner l'expression de ses yeux. Le bas du visage est

plutôt mou. Les lèvres sensuelles. Un double menton. Une chemise de teinte grisâtre. Une cravate mal nouée. Décidément, je n'éprouve pas la moindre sympathie à l'égard de mon interlocuteur. Plus encore, il me paraît plutôt suspect. Il a un drôle d'accent.

J'essaie de changer de sujet et je lui demande d'où il vient. Il répond qu'il a longuement étudié en France. Puis, il lance quelques dates bien choisies, quelques citations historiques et il fait un long développement sur l'actuelle situation économique du Québec. De toute évidence, en économie, il ne connaît pas grand-chose.

La serveuse apporte notre café. Hélène me regarde. Je crois lire dans ses yeux une supplication muette. Tant pis pour ma job. Autant leur dire ce que j'ai à dire.

— Vous ne croyez pas que le socialisme résoudrait mieux le problème de vos compatriotes que le séparatisme ? Je pose ma question comme si je découvrais une carte dans un jeu de poker.

— Le socialisme viendra plus tard, me répond monsieur Rolland. Pour le moment, le peuple n'est pas encore prêt. Dans chaque Québécois, il y a un séparatiste qui sommeille. Autant commencer par le commencement.

Le silence s'installe. Je consulte ma montre. Il est tard. Thérèse m'attend. Elle va me faire une scène.. . Monsieur Rolland ne me retient pas, mais Hélène m'offre de me ramener dans sa voiture. J'accepte, et nous quittons le café juste au moment où un groupe de jeunes entre. Au passage, je reconnais le président de la réunion et quelques autres.

— Vous êtes un drôle de type, me dit Hélène, une fois installée derrière le volant. Quand vous parlez, on ne sait jamais si vous êtes un ami ou un faux frère.

— Pourquoi ? Parce que je refuse de penser comme vous ?

— Non, ce n'est pas ça. C'est parce que généralement les gens sont pour, ou contre, tandis que vous, vous y mettez trop de restrictions.

— Mille excuses. Je suis tout simplement réaliste. J'ai déjà eu l'occasion de goûter à l'extrémisme et je n'ai pas oublié certaines expériences.

— Si tout le monde pensait comme vous, on ne ferait jamais rien. Aucune révolution ne pourrait plus avoir lieu.

— Aucune révolution et aucune guerre... Et puis, je vous avoue franchement que parler révolution dans un pays comme le vôtre me semble plutôt étrange. Vous êtes beaucoup trop riches tous ensemble pour éprouver le besoin de tout saccager. Quand je vous entends parler de révolution, pour moi, c'est presque un non-sens. On fait des révolutions quand le peuple n'a rien à perdre et tout à gagner. Tenez, si je vivais à Cuba, je me battrais pour Castro. Je hais les dictatures mais je suis persuadé qu'une dictature de gauche vaut toujours mieux qu'une dictature de droite. Entre les deux maux, autant choisir le moindre. Maintenant, voulez-vous m'expliquer franchement pourquoi vous avez voulu me rencontrer ce soir ?

— Pour vous demander de nous aider à libérer mon frère. Il a été condamné à trois ans de prison. Il sera enfermé à Saint-Vincent-de-Paul. C'est affreux...

Hélène se met à pleurer. Comment console-t-on une jeune fille qui est en train de parler de pénitencier, de révolution et d'enlèvement de prisonnier, tout en conduisant la voiture américaine sport de sa mère ? Son idée me paraît parfaitement folle mais je décide d'entrer dans son jeu. J'ai bien trop peur qu'elle ne donne pas un coup de téléphone à ce Robert Lafortune que je dois rencontrer le lendemain.

— J'ai déjà organisé des évasions. J'aime mieux vous prévenir que c'est une entreprise longue et difficile. Il faut avoir une équipe de gens décidés, il faut soudoyer les gardiens, il faut élaborer un plan...

— Vous accepteriez de nous conseiller ?

— Hum... Peut-être. Tout dépend de qui sera chargé de l'ensemble du projet.

— Rolland...

— Ah ! Il n'a pas l'air de vouloir me faire confiance.

— J'arrangerai cela.

— Bon. En principe vous pouvez compter sur moi. Une petite question cependant. Qu'allez-vous faire de votre frère après ?

— Comment après...

— Je veux dire quand il sera libre. Avez-vous l'intention de le cacher dans les forêts ou de lui faire passer la frontière ?

— Il décidera lui-même.

— Et si nous tuons quelqu'un ? C'est toujours possible dans ce genre d'entreprise. Vous vous rendez compte de ce que cela signifierait pour votre père ?

— On a tué pas mal de gens chez vous il me semble ?

— C'était la guerre, mademoiselle, et la révolution. Une révolution inévitable. Les Allemands partaient, les Russes entraient. Je refuse d'établir un parallèle. Ici, nous vivons dans un autre monde et dans une autre époque. Pourquoi ne pas commencer par demander...

— Demander quoi ? On a tout essayé.

— Oh, je ne sais trop... La permission, pour votre frère, de poursuivre ses études pendant sa période de détention...

— Vous êtes un lâche.

Je fais semblant de ne pas ravoir entendue et je continue à monologuer.

— Je me demande ce que devient la famille de cet homme. Vous savez celui qui a été blessé devant la maison de Thérèse. Ça ne doit pas être un homme riche. Le président de l'assemblée à laquelle j'ai assisté s'est-il inquiété de son sort ?

Vous êtes ignoble, me crie Hélène. Et puis, vous ne comprenez rien à rien. Si le président avait été d'accord, je n'aurais pas eu besoin de vos lumières. Mais il est contre. Ils sont tous contre. Ils sont tous contre mon frère parce qu'il a fait du terrorisme. Ils refusent de le défendre. Eux, ils ont choisi l'action pacifique. Ils veulent organiser un parti politique. Ils croient à la démocratie et aux institutions parlementaires. Seul Rolland est prêt à m'aider.

— Dites-donc, Rolland, ce n'est pas un Québécois ?

— Ça ne vous regarde pas.

— En effet. Tout ce que je peux vous dire c'est que je suis très content, oui extrêmement content, que les autres ne pensent pas comme vous. Je serais désolé de savoir que ces garçons aient des idées aussi folles et qu'ils élaborent des projets aussi naïfs...

La voiture s'arrête devant une lumière rouge. Je descends et je claques la portière. J'en ai assez d'Hélène. Assez... Mais Hélène ne repart

pas. Elle laisse la voiture comme ça, arrêtée au bord du trottoir et se précipite.

— Vous n'allez pas partir ainsi...

Elle est tout près maintenant. La rue est déserte. Je pourrais la prendre dans mes bras, la consoler, l'embrasser... Non ! Je n'ai aucun droit de faire l'amour avec Hélène. Ce serait même sacrilège, car ce n'est pas à Hélène que je penserais, c'est à Maryse... Je me domine et je recule. Tous mes muscles se contractent. Elle sanglote.

— Écoutez, mademoiselle, je vais être sérieux. Vous êtes en train de vous engager dans une drôle d'aventure. C'est très beau de défendre son frère, mais franchement ça serait un très mauvais service à lui rendre. Réfléchissez donc un peu...

— Je ne peux pas, murmure Hélène. Je ne peux vraiment pas... C'est affreux.

— Alors attendez quelques mois et ne prenez pas de décision. Vous pourrez peut-être le voir et lui demander son avis. Est-il vraiment prêt à passer le reste de ses jours dans la peau d'un homme traqué ? Je ne sais pas... Et bien, c'est justement ça qu'il faudrait savoir. Allez. Merci pour cette bonne soirée et à bientôt.

Je m'éloigne à grands pas avec le vague espoir qu'elle me suivra, mais j'entends déjà le bruit du moteur. Hélène a remis en marche sa voiture et il ne me reste qu'à rentrer sagement pour affronter Thérèse et sa crise de jalousie.

Rue Sherbrooke ouest. Roman.

Chapitre VIII

[Retour à la table des matières](#)

Hélène a raison, je suis un lâche. Le pire peut-être c'est que, ce soir, je m'en rends compte mieux que jamais. La lettre est dans ma poche. Je n'ai pas besoin de la relire. Je la connais par coeur. Cette lettre tant attendue est là et je vais suivre le conseil de Marie Solin. Je vais lui obéir parce que j'ai une job, une vraie ; pas de garçon de table, non, d'annonceur de Radio-Canada dans le Grand-Nord. Je suis passé de l'autre côté de la barrière. Je ne fais plus partie des exploités. J'appartiens aux privilégiés. Dans deux jours, car il ne me reste que quarante-huit heures à attendre, je vais être ailleurs. Désormais, chaque instant, chaque minute compte. J'ai peur. Peur de moi.

À force de faire des scènes et de se saouler tous les soirs, Thérèse a tué ma pitié. J'ai réussi à me persuader que l'esclave a toujours le droit de se venger de son maître. Je n'ai même plus de remords. Elle m'a aidé, mais c'est moi qui lui ai offert l'illusion d'un renouveau qui est sans prix. J'ai rempli honnêtement mes fonctions de gigolo tout en m'efforçant d'y ajouter, à titre de ballon-prime, une simili-sincérité. Suffit ! Nous sommes quittes. Demain, je laisserai un billet que je vais épingler sur la couverture en soie de son lit. Pour Hélène, j'ai préparé un cadeau : un plan d'évasion que son Rolland sera incapable, j'en suis sûr, d'exécuter. Cela lui permettra de se prendre, pendant un certain temps encore, pour une héroïne de roman policier. J'estime que c'est

là un don princier. À quoi rêverait-elle d'autre, cette petite fille gâtée qui s'ennuie à périr dans sa maison d'Outremont où on lui a tout donné sans rien exiger en échange ? Elle pourra regarder des Westerns à la télévision, se persuader qu'elle fréquente des durs et s'imaginer qu'elle a une grande mission à remplir. Cela satisfera à la fois son goût d'aventure et cette idée de fausse sainteté qu'on lui a inculquée pendant son séjour au couvent. Mais il y a la lettre.

— Casimir, je voudrais te parler...

Nous avons tous beaucoup mangé et beaucoup bu. Maintenant, on a reculé les chaises et on danse. Casimir passe devant moi avec un plateau chargé de verres.

— Attends. Je reviens.

Casimir, mon chauffeur de taxi. Il est seul à pouvoir m'aider à justifier ma lâcheté. C'est pour cela que je suis venu ici. Je ne le regrette pas. Quand je l'ai appelé, il m'a répondu qu'il m'attendrait le dimanche et que sa femme serait contente de me rencontrer parce que justement elle organise une petite fête. L'idée me plaisait plus ou moins, mais j'ai accepté. J'avais bien trop besoin de lui pour oser discuter. Je suis arrivé à trois heures de l'après-midi, il est minuit à présent, et je suis encore là. Il faut absolument que je lui montre la lettre. Sans cela je ne pourrai jamais partir. Au fond, j'aurais pu la lui lire plus tôt, mais je me suis laissé gagner par l'atmosphère. Ils sont charmants tous ces gens-là qui parlent ma langue, qui sont simples, gais et qui sont capables encore de cette joie d'enfants devenue, pour moi, inaccessible.

Voici Robert, le dentiste. Il est en train de faire ses études à l'université de Montréal, tout en gagnant son pain quotidien la nuit. Il bouche les bouteilles à la Brasserie Molson. Sa femme, elle, travaille dans un magasin de chocolat. Ils ont deux enfants.

— C'est dur, dit Robert, mais on va y arriver.

Son copain est dessinateur industriel. Lui aussi a passé par Paris, comme moi. Il a raté ses études. Il est venu au Canada, il a appris son métier et il a appris à supporter l'usine.

— J'aurais aimé être médecin, m'a-t-il avoué, mais que voulez-vous mon français était trop mauvais. Je n'ai pas pu. Je compte bien que mon fils me vengera un jour. Il sera quelqu'un, vous verrez.

Il n'y a rien de commun entre eux et madame Kapecka. Ce ne sont pas des momies de musée ; ce sont des hommes et des femmes. Ils ont eu la chance d'être plus jeunes quand leur univers a basculé dans l'horreur de la guerre et ils y ont échappé. Le passé ne les a pas marqués. Au contraire, il leur a donné une autre dimension. Il leur a appris à faire la part des choses et à établir une échelle des valeurs beaucoup plus juste. Casimir, le chauffeur de taxi, comme Stéphane, l'avocat dont on fête justement le diplôme, comme Marie qui dirige un ballet folklorique, comme Jeanne qui enseigne à l'école du samedi notre langue, ont tous réussi à vaincre le passé. À le dompter. Ils ne sont plus hantés par des spectres comme moi. Ils sont sauvés.

Pourquoi ?

C'est Jeanne qui m'a donné la réponse. Elle m'a parlé de sa fille. Pour vaincre les morts il faut sans doute avoir des enfants. Des petits êtres qui sont là, qui grandissent, qui se transforment et qui personnifient l'espoir.

Ghislaine...J'ai promis à Ghislaine d'aller la chercher... Je suis saoul. J'avale une gorgée de café très chaud. Je me secoue. Quelqu'un chante maintenant un refrain et les autres reprennent en chœur. La vieille mélodie de chez nous, celle qu'on chantait dans les champs à l'époque des moissons. Je m'approche de la table qui croûle sous le poids des gâteaux de toutes sortes. Il faut que je mange. Il faut que je retrouve toute ma lucidité.

— Me voilà. Viens dans la salle de bains. C'est l'unique endroit où nous pouvons être tranquilles.

Nous nous connaissons à peine Casimir et moi et déjà nous nous tutoyons. C'est merveilleux parce que c'est fraternel...

— Écoute Casimir...

Nous sommes assis tous les deux sur le rebord de la baignoire. Casimir a fermé la porte et les bruits ne nous parviennent qu'asourdis et à peine intelligibles. J'extirpe la lettre de ma poche.

— Le papier est de très mauvaise qualité, dit Casimir en connaisseur. Tu veux que je la lise ?

— Oui.

Bon, bon.

Il ne pose pas de questions, Casimir, mais il a pressenti quelque chose. Cela lui est pénible de lire cette lettre adressée à un autre. Il a la touchante délicatesse des êtres frustrés. Cette délicatesse qu'on inculque à grand-peine aux petits bourgeois en leur enseignant ce qui se nomme alors le tact.

Pour le mettre à l'aise, je dis très vite :

— C'est la mère de mon meilleur ami d'autrefois qui m'écrit. Elle est à Vars.

Il pousse un soupir de soulagement qui se veut drôle.

— J'aime mieux ça. Je pensais que c'était la missive de ta blonde. Tas une telle tête d'enterrement... Enfin. . .

Je me suis promis de ne plus relire l'écriture de Marie Solin, mais je n'y parviens pas. Malgré moi, je lis pardessus l'épaule de Casimir et j'ai l'impression une fois de plus qu'elle est là et qu'elle me parle.

« Yves, ta lettre m'est parvenue avec plusieurs mois de retard. On m'a arrêtée en avril et j'ai passé l'été à l'ombre. Rien de grave. Une simple vérification d'intentions. Ça n'a pas été trop pénible tout compte fait. Le médecin de la prison était absent. On m'a permis de le remplacer. J'ai travaillé presque tout le temps.

Depuis, me voilà de retour à l'hôpital. où je passe vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tout d'abord, parce qu'on manque de personnel et ensuite, parce que je n'ai plus d'appartement. Je couche dans la salle de garde. Cela me rajeunit. Je me sens comme une étudiante qui fait son premier stage.

D'ailleurs, ai-je vraiment besoin d'un appartement ? André ne reviendra pas. Mon mari non plus. Et pour moi toute seule, cela ne vaut vraiment pas la peine.

La semaine dernière, je suis allée porter un colis à Jérôme. Ils n'ont pas voulu l'accepter. Jérôme est au secret. Il n'a pas le droit de recevoir quoi que ce soit. Je t'avoue que j'étais furieuse parce que j'ai attendu deux heures. J'estime que c'est tout à fait inadmissible !

Par-dessus le marché, je suis inquiète. Jérôme a un très mauvais moral.

Il a été condamné à trois ans... c'est long ! D'autant plus long qu'il ne s'agissait que d'un discours prononcé lors d'une assemblée syndicale. L'imbécile qui parlait avant Jérôme affirmait que les ouvriers doivent apprendre le russe aux cours du soir. Jérôme est monté sur ses grands chevaux. Il l'a traité de traître. Le type a eu de l'avancement ; Jérôme se ronge en prison. C'est absurde mais c'est ainsi.

En tout cas, ne t'en fais pas trop pour lui. Les prisons sont maintenant bien chauffées et la nourriture est meilleure. L'unique chose qui est gênante c'est le fait que, lors des interrogatoires, on n'est plus en face d'Allemands mais de gars de chez nous... À la longue, cependant, on s'habitue.

Surtout ne t'imagines pas que dans l'ensemble cela va mal. Au contraire ! La reconstruction de Vars est presque terminée. Le niveau de l'enseignement s'améliore. Va, nous n'avons rien à envier à personne. Nos jeunes diplômés de la faculté de Médecine sont des gens très bien. »

Je ferme les yeux. Sous mes paupières, il y a le visage de Marie Solin. Elle est là, grande femme calme, souriante et forte.

Casimir lit maintenant à mi-voix.

« Le Père Robert vient de réussir un tour de force. Il a organisé un groupe de jeunes et il a lancé son journal. Depuis, il se permet de pondre des éditoriaux incendiaires et d'affirmer que la liberté de la presse cela ne se demande pas ; cela s'obtient ! Il a déjà reçu deux visites de la milice mais il est trop populaire. On n'a pas osé l'arrêter.

Je crois que c'est tout ce que je voulais te raconter à notre sujet.

Tu me demandes dans ta lettre si tu peux revenir. Franchement Yves, je ne te le conseille pas. Nous ne vivons pas ici une vie normale. Pendant la guerre, il s'agissait de survivre, maintenant, il s'agit de s'adapter et de durer. Depuis ton départ, tu as perdu le contact. Tu as idéalisé tout. Tu es devenu trop entier et trop intransigeant. J'ai l'impression que tu ne sauras pas faire de compromis...

Au lieu de te perdre en spéculations philosophiques et en autocritique, tu ferais mieux d'envoyer de l'argent et des colis au Père Robert.

Il a toute une collection d'enfants qui viennent régulièrement au presbytère. En ce moment justement ils manquent de chaussures. Moi, je fais ce que je peux mais ce n'est pas suffisant...

Voilà, c'est tout pour aujourd'hui. N'oublie pas de me prévenir si tu décidais d'entreprendre le voyage de retour. Mais de grâce, arrange-toi pour ne pas te faire arrêter. J'ai trop de travail à l'hôpital pour courir les prisons et ce n'est plus de mon âge. »

Casimir me rend la lettre et se frotte les yeux.

— J'ai un rhume, dit-il. Ça pique. Qu'est-ce que tu veux que je te dise. D'après moi, elle a raison cette femme. Je vais prendre son adresse. On expédie des colis à des gens qu'on ne connaît pas, autant les envoyer à elle...

— J'ai une place. Une bonne place. J'ai signé un contrat pour trois ans. Je pars dans le Grand-Nord.

— Cachottier...

— Attends. Laisse-moi finir. Je voudrais retourner là-bas. C'est une obsession. Je voudrais être utile. Ici je rôde sans but. Je bouffe, je dors, je fais l'amour et je recommence. Je végète. Là-bas...

— Quoi là-bas ?

— Comprends-moi. Je suis prêt à faire n'importe quel boulot. Je vais m'adapter. Je suis prêt à travailler nuit et jour pour cela...

— Tu fais de belles phrases, tu n'y crois plus toi-même. C'est de la lâcheté. Tu veux fuir la vie et tu t'imagines qu'au pays ça sera plus facile. C'est notre défaut national. On sait mourir mais on a du mal à apprendre à vivre. Ce n'est pas de moi, c'est le vieux Churchill qui l'avait dit, paraît-il. Remarque, ce n'est pas facile une existence nor-

male. C'est plutôt ennuyeux. Pour nous surtout... On n'attache plus assez d'importance à certaines choses. Elles paraissent trop mesquines... Nous sommes tous des déséquilibrés. Ce n'est pas notre faute, cela ne se voit pas à l'œil nu, mais c'est ainsi.

— Casimir, c'est mon devoir d'y retourner.

— Ton devoir, ton devoir. Écoute-moi, mon vieux, tu te joues la comédie. Ce n'est pas ton devoir ; c'est un moyen pour toi d'échapper à la réalité. Ils ne veulent pas de toi là-bas. Ils construisent un monde nouveau. Toi, tu es déjà d'une autre génération. De la génération de la guerre. Les jeunes de chez nous la vomissent. C'est ça que tu refuses de comprendre. Pour eux, nous sommes des invalides. Des éclopés de la grande aventure. Ils n'ont aucune envie de nous prendre en charge avec nos problèmes, nos rêves fous et nos morts. Ils désirent surtout, et par-dessus tout, oublier. Nous, c'est le contraire. Pour mieux justifier notre existence, nous remuons continuellement le fer dans la plaie. Nous lisons des livres de guerre, nous allons voir des films de guerre, nous parlons de la guerre, de notre guerre...

— La reconstruction de Vars est presque terminée, écrit la mère de ton copain. Comprends-tu cela ? L'insurrection a eu lieu il y a longtemps. Une éternité, quoi. . . Pour toi, pour moi, c'était hier. Tu veux retourner là-bas pour ressusciter les morts. Trop tard, mon gars. Les morts ne reviennent pas. Laisse-les donc dormir en paix et va dans le Grand-Nord.

— Tiens, j'avais connu un gars qui te ressemblait. Il est allé se faire tuer au Congo. Lui aussi disait qu'il voulait être utile. Au fond, fi ne faisait qu'échapper à la vie normale. À Montréal j'ai rencontré un Belge. Lui, il a fait du terrorisme. À l'audience, on a prétendu qu'il n'était pas tout à fait sain d'esprit. Il est en prison.

— Casimir, penses-tu qu'on peut vivre sans croire ?

— Oui. À condition de vivre pour quelqu'un.

On frappe à la porte.

— Allons, il faut libérer la salle de bains, dit Casimir.

Nous sortons. Les couples tournent devant moi. C'est un tango. Un vieux tango qu'on fredonnait sous nos fenêtres pendant la guerre. Je sors dans la rue, j'appelle un taxi et je rentre. Heureusement Thérèse est absente. Elle devait passer la nuit chez son amie Louise.

Il y a de l'argent dans le tiroir de la table de nuit. Je compte les coupures vertes avec application. Deux cents dollars. Cela suffira. J'ai le billet dans ma poche. Avec ça je pourrai en acheter deux autres. Je griffonne un mot pour Thérèse. J'adopte un style télégraphique.

« Désolé. Obligé de partir. Je te remercie pour tout. Bonne chance. »

C'est sec et c'est expéditif.

Le jour se lève quand je monte dans l'autobus. Pourvu qu'elle soit encore à Saint-Sauveur, la petite. Je suis tellement nerveux que mes mains tremblent. Et Rita, que dirai-je à Rita ? L'autobus arrive à destination sans que je parvienne à trouver les mots. La grosse femme me reçoit aussi mal que possible. Ghislaine n'est plus chez elle. Elle habite avec sa mère. Rita est serveuse au restaurant là-haut. Elle n'a pas payé le dernier terme. . .

Je ne l'écoute plus. Je grimpe la côte. Il fait froid. La neige brille au soleil. L'air est d'une pureté incroyable.

— Rita...

Comme elle est menue dans son uniforme jaune recouvert d'un petit tablier vert.

— Rita, c'est moi.

Elle ne me répond pas. Elle se tient derrière le comptoir et elle me regarde.

— Rita, veux-tu encore de moi ? J'ai un contrat. Un contrat pour trois ans. Je vais gagner de l'argent. On emmène la petite avec nous. Rita, je t'en supplie, ne refuse pas. C'est ma dernière chance. Je n'ai que toi. J'ai besoin de toi. . . Ça va être dur. On habitera dans le Grand-Nord. Il n'y aura pas de magasins. Pas de restaurants. Pas de rues. Rien. Rien que toi, moi et Ghislaine. Un autre monde. L'aventure... Auras-tu le courage de tenir ?

Le vent souffle. Nous marchons l'un à côté de l'autre. En bas de la côte je m'arrête. Je la prends dans mes bras.

— Merci Rita, merci...

Elle baisse la tête.

— Je te demande pardon, dit-elle. Papalugos... Ce n'était pas de ma faute. J'avais peur. Je n'ai plus peur, Yves. Je n'ai plus peur du tout... J'ai honte...

— Il ne faut pas, mon petit. Moi, j'ai vécu aux crochets d'une femme. J'ai fait un drôle de métier. Gigolo, cela te dit-il quelque chose ?

— Qu'est-ce que c'est au juste...

— Allez va, ce n'est pas une histoire pour les petites filles sages. C'est juste pour te dire que moi aussi j'ai eu peur. Tu n'es pas la seule. Nos comptes sont en règle.

De toute évidence Rita ne comprend pas. Elle est heureuse. Elle rit... C'est si merveilleux de faire rire une femme de cette façon-là ; c'est si merveilleux, que je la soulève de terre et que je me mets à tourner au milieu de la route comme un fou.

FIN